3,50 € *Première édition.* № 13417
SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 AOÛT 2024
www.liberation.fr

LIVRES Le meilleur de la rentrée littéraire PAGES 20-27

Libération

ÉTÉ

Mitterrand et Duras, compagnons de doute

CAHIER CENTRAL


FREDERIC STEVENS. SIPA

80 ANS DE LA LIBÉRATION DE PARIS

LA LUTTE CAPITALE

Le 24 août 1944, les alliés entraient dans Paris. La veille, Madeleine Riffaud avait fêté ses 20 ans les armes à la main. Rencontre autour d'un cigarillo avec l'ex-lieutenante des Francs-tireurs et partisans. PAGES 2-5

A Paris, le 25 août 1944. PHOTO RICHARD BOYER. AP



M 00175 - 824 - F: 3,50 €

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie **2,50 €**, Allemagne **4,50 €**, Andorre **4,50 €**, Belgique **3,70 €**, Canada **7,40 $**, DOM **4,30 €**, Espagne **4,50 €**, Etats-Unis **8,00 $**, Grande-Bretagne **3,50 £**, Grèce **4,50 €**, Italie **4,50 €**, Liban **11000 LBP**, Luxembourg **3,70 €**, Maroc **45 Dh**, Pays-Bas **4,30 €**, Portugal (continental) **4,50 €**, Suisse **5,20 FS**, Suisse alémanique **5,20 FS**, Tunisie **10,50 DT**, Zone CFA **3500 CFA**.

ÉDITORIAL

Par
DOV ALFON

Mythologie

C'est sans doute l'opération de transfert la plus spectaculaire de notre histoire : le 25 août 1944, la Résistance offrait son héroïsme à l'ensemble de la population parisienne et de la nation, permettant à tous les Français de se réfugier dans la mythologie d'une capitale qui s'est libérée par elle-même, triomphe militaire d'une France unanimement résistante. La relégation des soldats américains et des étrangers ayant combattu dans Paris, l'oubli collectif de l'accueil triomphal du maréchal Pétain sur les Champs-Elysées quatre mois plus tôt et la sacralisation de cet encore inconnu qu'était le général de Gaulle allaient rendre possible cette mystification. Elle était sans doute nécessaire dans le contexte d'un pays meurtri et de sa capitale traumatisée ; après tout, quelle histoire nationale est plus belle qu'un peuple qui se libère ? Quatre-vingts ans après, il est toujours aussi compliqué de raconter cette journée sans embûche, tant les parallèles entre le passé et le présent sont tendus. La France de 2024 vit forcément le temps des derniers témoins de l'été 1944, et notre rencontre avec Madeleine Riffaud, la femme de lettres qui a combattu l'occupant nazi dès 1941, est publiée le lendemain de ses 100 ans. Pourra-t-on raconter ce qui s'est vraiment passé sans ces témoins ? Oui, nous assure l'historien Henry Rousso, alors que le message voulu par le président de la République, champion de la commémoration sinon de l'action, est singulièrement brouillé par son approche magnanime des héritiers de Pétain. Propagatrice d'une vision du monde à l'opposé de celle de la Libération, l'extrême droite n'a été empêchée d'entrer à Matignon que grâce à un sursaut national, et au sacrifice politique de nombre de députés de gauche. La coïncidence imposée par le calendrier d'Emmanuel Macron entre les «consultations» à l'Elysée et les cérémonies historiques dans les rues de la capitale ne fait que renforcer le doute autour de sa place dans l'histoire. Liberté, égalité, fraternité… Le récit national créé il y a quatre-vingts ans se résume le mieux par sa devise, et la ferveur commémorative d'aujourd'hui est aussi révélatrice de notre ténacité à la défendre par les temps présents.

Madeleine Riffaud, cent ans de résistance

La poète et journaliste de gauche, qui a combattu l'occupant nazi dès 1941, est devenu centenaire vendredi. Bien qu'affaiblie, elle lutte toujours contre l'oubli et continue de témoigner pour maintenir en vie «l'esprit de la résistance».

Par
QUENTIN GIRARD
Photo
LAURA STEVENS. MODDS

La chambre est plongée dans la pénombre. Madeleine Riffaud est allongée dans son lit. A l'orée de ses 100 ans, elle souffre, chaque jour un peu plus. Les yeux mi-clos, elle demande un cigarillo à Jean-David Morvan. Le scénariste de BD lui tend la boîte de sa marque fétiche, Cohiba Mini. Elle la tient précieusement entre ses mains, se saisit d'un ninas, l'allume et le porte à sa bouche. Les volutes de fumée commencent à danser autour de son visage, sa voix devient plus claire et affirmée. L'étincelle rouge fait ressurgir les ombres. Alors, elle se souvient : le 23 août 1944, la jeune résistante a patrouillé toute la nuit, elle somnole. Le téléphone sonne, c'est l'état-major des Francs-tireurs et partisans (FTP). Elle murmure : *«Un militaire me dit : "Allez-y en nombre, il y a un train sur la Petite Ceinture, il faut l'arrêter." Je lui réponds : "On est quatre hommes, en me comptant." "Démerdez-vous", il me lance. On avait récupéré une caisse avec des armes de poing et de la dynamite. J'ai dit à mes gars : "Ça va servir."»*

«CELA NE SE FAISAIT PAS DE S'ÉPANCHER»

Madeleine Riffaud joue avec les personnages. Ses récits sont toujours des dialogues. Comme une comédienne, ou la journaliste qu'elle a été, elle nous prend par la main, nous emporte dans l'histoire, donne le ton et les décors. Voilà Paris, la Libération : avec ses trois hommes, elle fonce vers la gare de Belleville-Villette en Citroën traction avant. Lorsque le train ennemi surgit du tunnel, ils balancent tout ce qu'ils ont. Les nazis répliquent à la mitrailleuse. Marcel, l'un des résistants, est blessé. Les explosions s'enchaînent, dans des gerbes de rouge, bleu, vert de feux d'artifice, lancés par mégarde. Madeleine Riffaud en rit encore, de ces couleurs. Le conducteur allemand tente de faire machine arrière, se retrouve bloqué. A l'intérieur, 80 SS. Pour éviter qu'ils ne s'échappent, il faut réussir à détacher la locomotive. Personne ne sait comment faire. On trouve un cheminot, en train de déjeuner chez lui avec sa femme, dans un immeuble voisin. Quatre-vingts ans après, Madeleine Riffaud reste impressionnée : *«Il a arrêté son repas, et a osé y aller, sur la voie, détacher la locomotive et la démarrer, sans se prendre une balle. Je ne sais pas qui était cet homme, je ne l'ai jamais revu.»*

Les soldats ennemis se rendent, mains sur la tête. Dans les wagons, les résistants trouvent des armes et des dizaines de kilos de nourriture. Des années qu'ils n'ont pas mangé ainsi. Le soir, dans les rues du XIXe arrondissement, Paris n'est pas encore libéré, mais un banquet est organisé. Madeleine Riffaud a perdu la notion du temps, elle demande la date : le 23 août. Elle sourit : elle a 20 ans. Elle n'est pas majeure (la majorité est fixée à 21 ans à l'époque), n'a pas le droit de voter ni celui de posséder un compte en banque, mais elle mène des actions de résistance depuis plus de trois ans.

Pendant cinquante ans, l'héroïne, récompensée de la croix de guerre, tait ses exploits. *«Cela ne se faisait pas de s'épancher»*, nous disait-elle lors d'une précédente rencontre en 2021. En 1994, convaincue Suite page 4



La résistante Madeleine Riffaud, chez elle

La Libération pourra toujours se raconter sans ses acteurs

Selon Henry Rousso, la disparition des derniers résistants n'empêchera pas de transmettre les récits de la Seconde Guerre mondiale, car il y a bien d'autres sources et manières de raconter l'histoire.

Est-ce un problème de commémorer ou d'écrire l'histoire en l'absence de témoins ? La question a été soulevée depuis quelques années, tout particulièrement pour le dernier conflit mondial. Elle exprime l'inquiétude d'une histoire qui ne serait plus portée par la voix des acteurs : *«Nous, les derniers survivants de l'Holocauste, disparaissons les uns après les autres. Bientôt, l'histoire va se mettre à parler, au mieux, avec la voix impersonnelle des chercheurs et des romanciers. Au pire, avec celle des négationnistes, des falsificateurs et des démagogues»*, écrivait déjà, en 2012, l'avocat Samuel Pisar, rescapé d'Auschwitz. Cette vision des choses appartient à notre époque, celle qui a privilégié le témoin comme narrateur essentiel du passé. Il y est perçu comme offrant une parole authentique, incarnée, un contrepoids aussi à une histoire scientifique. Il est le porte-parole de la mémoire, une valeur cardinale de nos sociétés, dont on craint que le passage de relais à l'histoire signifie une possible perte de véracité. La parole des témoins a pris d'autant plus de poids en France qu'elle a été centrale dans les procès pour crimes contre l'humanité intentés à d'anciens nazis ou collaborateurs.

Elle a pris de l'importance dans le contexte d'une nouvelle historiographie qui dessine une autre narration que celle des premiers récits d'après-guerre, axée sur les persécutions, les victimes civiles, les combattants oubliés ou encore le quotidien de la guerre. Ce sont des sujets qui n'ont pu émerger que grâce aux témoignages individuels, plus nombreux depuis les années 70-80.

La crainte d'une perte de substance de l'histoire en l'absence de témoins directs est cependant infondée, car il y a d'autres manières de réaliser ces commémorations. Le 60e anniversaire de la Libération de Paris, en 2004, fut, certes, l'occasion d'évoquer des résistants peu connus qui avaient participé aux combats des 24 et 25 août 1944, mais il fut surtout l'occasion d'une grande fête populaire, en costumes et décors.

De même, l'histoire se nourrit d'autres témoignages, couchés par écrit, rapportés de seconde main ou encore recueillis par des autorités policières ou judiciaires. L'archive dite écrite n'est souvent à l'origine qu'une parole, un témoignage oral.

La crainte ne concerne donc que la période récente et même plus spécifiquement l'histoire des conflits du XXe siècle, ceux qui ont laissé des cicatrices durables et suscité de vifs conflits d'interprétation. La parole du témoin y a été d'autant plus valorisée que le traumatisme a été profond, poussant un nombre très important de protagonistes à se muer en témoins.

L'histoire à venir de la Deuxième Guerre mondiale ne devrait pas échapper à cette règle. On peut même affirmer que c'est l'inverse qui se produira. En effet, rarement événement aura produit autant de témoignages de toute nature et de toutes origines. La Première Guerre mondiale avait déjà constitué un saut qualitatif dans l'histoire des sorties de guerre, car de très nombreux mobilisés revenus à la vie civile avaient pris la plume pour parler de leur expérience. Ce fut un phénomène de masse reflétant la nature même du conflit. Un processus similaire s'est produit après 1945. Il a été amplifié par le fait que le recueil de témoignages de combattants ou de civils, de gens ordinaires, des victimes de répressions ou de persécutions a été réalisé grâce à des démarches volontaristes et systématiques. C'est le cas notamment des bases de données de témoignages vidéos de survivants de la Shoah constituées à compter des années 70, telles que le Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies de l'université Yale ou la Shoah Foundation de Steven Spielberg.

A l'automne 1944, avant même la fin de la guerre, le gouvernement provisoire a également créé une Commission d'histoire de l'Occupation et de la Libération de la France pour recueillir à chaud des témoignages sur la Résistance. Elle se transformera en Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, puis, en 1980, en centre de recherche du CNRS, l'Institut d'histoire du temps présent, qui a fait de l'histoire orale l'une de ses méthodes de prédilection. L'histoire et la mémoire n'ont pas seulement pour vocation de préserver de l'oubli les hommes et femmes du passé, mais bien de maintenir vivace leur présence et leur expérience.

TRIBUNE

Par **HENRY ROUSSO**


DR

Historien, directeur de recherche émérite au CNRS, président de la mission de préfiguration du musée mémorial du Terrorisme

à Paris le 24 juillet.

Suite de la page 2 par le couple Aubrac, elle commence à partager ses souvenirs, dans les écoles, en public, pour maintenir la mémoire. Elle parle de *«l'esprit de la résistance»*: *«Ne jamais pleurer sur l'état de son pays ou sur son propre sort. Aucune cause n'est jamais perdue, sauf si on abandonne.»*
Ces dernières années, tandis que son souvenir s'estompait hors des cercles mémoriels, tout s'est accéléré. Le scénariste Jean-David Morvan (*Sillage*, plusieurs *Spirou et Fantasio*) l'a contactée et convaincue de publier sa biographie en bande dessinée. Les deux premiers tomes, avec Dominique Bertail aux pinceaux, ont eu un succès conséquent. Un nouveau public, plus jeune, a découvert une intrépide aux mille vies, une femme libre au caractère trempé, une bougonne au grand cœur, farouchement de gauche, engagée, toujours forte malgré la vieillesse et les maladies. Aussi, Madeleine Riffaud a confié ce qu'elle n'avait jamais confié, comme son viol par un milicien à 17 ans. Le fils collabo d'une connaissance de ses parents devait la récupérer à une gare et la conduire à un sanatorium pour soigner sa tuberculose. Il profita de la nuit à l'hôtel pour la violer, plusieurs fois.
Sans une confiance construite avec Jean-David Morvan, elle n'en aurait jamais parlé. Leur relation dépasse l'écriture d'un album. Elle est quasi filiale. Avec d'autres indignés, c'est lui qui, se rendant compte qu'elle se faisait voler depuis de nombreuses années par son auxiliaire de vie, a réclamé justice. En décembre, la directrice de l'entreprise d'aide à domicile, soupçonnée d'avoir dérobé près de 140000 euros, a été condamnée pour *«abus de confiance sur personne vulnérable»*.
Vendredi, Madeleine Riffaud a fêté ses 100 ans et la sortie du troisième tome, *les Nouilles à la tomate*. L'héroïne raconte en détail sa détention dans les geôles de la Gestapo et la Libération de Paris. *«Pendant longtemps, les tortures, elle ne voulait pas en parler*, explique Jean-David Morvan. *C'était un album vraiment dur à faire. Le dire permet de l'expulser. Ça l'a rendue malade. Moi aussi. Dominique Bertail aussi.»*

Madeleine Riffaud a commencé à mener des actions pour la résistance dès 1941. Par conviction, d'abord: ses parents, instituteurs dans la Somme, sont de gauche. Elle ne supporte pas non plus l'attitude des occupants; un coup de pied aux fesses d'un officier, alors qu'elle refuse les avances de ses hommes, agit comme un révélateur.
Par amour, aussi: au sanatorium niché dans la montagne, à Saint-Hilaire-du-Touvet (Isère), où le directeur cache des médecins juifs sans qu'elle le sache, elle rencontre le jeune Marcel Gagliardi, qui devient ensuite son compagnon. Bien qu'il soit malade, elle réussit à le convaincre de s'engager dans la résistance intérieure française. En nom de guerre, elle choisit Rainer, pour Rainer Maria Rilke, poète allemand qu'elle admire. Elle transporte des plis, tague les murs, vole des armes. Chaque geste compte. Au fur et à mesure de son expérience et de l'arrestation de ses camarades, elle monte en grade, et rejoint en mars 1944 les FTP, fondés par le Parti communiste. Les alliés se rapprochent, le débarquement est imminent, et il est alors demandé aux petits groupes de mener des actions de plus en plus violentes, pour semer le doute et la terreur chez l'occupant. Madeleine Riffaud obéit. Dévastée par le massacre d'Oradour-sur-Glane, où elle allait enfant en vacances, et par la mort de son camarade Charles «Picpus» Martini, Rainer décide d'agir elle-même. Le 23 juillet, elle abat un soldat de l'armée d'occupation sur le pont de Solférino, en plein jour. De deux balles dans la tête. Ce jour-là, la vie de Madeleine Riffaud change à jamais.

«L'IMPRESSION D'ÊTRE DE NOUVEAU DANS SA CELLULE»

Dans le lit de son appartement parisien, la dame âgée tire sur son cigarillo. La lumière rouge: *«Le jour où j'ai tué un sous-officier allemand, je ne pensais à rien. Il fallait le faire, je l'ai fait.»* Elle souffle: *«On m'a dit: "Ce n'était pas à vous de le faire, c'était à vos hommes." Mais mes hommes, j'en avais presque plus, et ceux qui restaient étaient démoralisés. J'étais face à moi-même.»* Moment suspendu. *«J'ai toujours assumé cet acte. J'essaye.»* Un instant. *«Ouais.»*

> **«C'est navrant. J'ai peur de l'arrivée au pouvoir un jour du Rassemblement national, comme tous les gens intelligents. Mais il ne faut jamais renoncer à convaincre.»**
> **Madeleine Riffaud**
> sur la situation politique française

Juste après cette exécution, la résistante tente de s'échapper à vélo. Un milicien la poursuit en voiture, l'arrête et la livre à la Gestapo, rue des Saussaies. Les Allemands et les Français la torturent pendant trois semaines, dans le sinistre immeuble du VIIIe arrondissement, puis à Fresnes. Madeleine Riffaud subit l'horreur, entend des gens agoniser, en voit d'autres mourir devant elle. Mais elle ne parle pas. Dans sa cellule, pour tenir, elle se récite des poèmes d'Apollinaire: *«Passent les jours et passent les semaines/Ni temps passé/Ni les amours reviennent/Sous le pont Mirabeau coule la Seine.»* Elle aime fredonner les surréalistes. Elle a aussi écrit et publié de la poésie, remarquée notamment par Paul Eluard: *«Ils ont bien pu tordre mes mains/Je n'ai jamais livré vos noms./On doit me fusiller. Demain./As-tu très peur, dis? Oui ou non/Le temps a pris/Le mors aux dents. Courez, courez/Après le temps!»*
Prisonnière, l'ultra-résistante est condamnée à être fusillée. Elle sera à la place réinterrogée et de nouveau suppliciée. Le 5 août, elle monte dans le «convoi des 57000», un train de déportés politiques, direction les camps de concentration de Buchenwald et Ravensbrück. Elle s'extirpe de son wagon, est reprise immédiatement. Le 19 août, la jeune femme est libérée grâce à un échange de prisonniers organisé par le consul de Suède Raoul Nordling. La mort n'avait pas voulu d'elle. Rainer reprend le combat dans la foulée, traumatisée à jamais. *«Quand elle a été cambriolée il y a quelques années, on a posé des serrures*, raconte Jean-David Morvan. *Elle m'a appelé, m'a dit qu'elle ne le supportait pas, qu'elle avait l'impression d'être de nouveau dans sa cellule de Fresnes.»*
Parmi de multiples aventures et combats, comme son immersion et sa dénonciation du système hospitalier dans *les Linges de la nuit*, un énorme succès en 1974, Madeleine Riffaud a fait de la dénonciation des tortures une des grandes causes de sa vie. Après la guerre, la communiste, pas dupe de Staline, devient journaliste, défend les opprimés, couvre les grandes grèves de mineurs de 1947 et 1948. Puis elle part dans les années 50 et 60 en reportage en Algérie française, où elle échappe à un attentat de l'OAS qui lui fait perdre un œil, et en Indochine. Farouchement anticolonialiste, en couple avec un écrivain et politique vietnamien proche de Hô Chi Minh, elle publie de nombreux articles de soutien aux révoltés. Elle dit, tirant sur son cigarillo: *«J'aimais trop la France pour la laisser commettre dans les colonies les mêmes atrocités que les nazis chez nous. Souvent les tortionnaires là-bas étaient des anciens policiers qui avaient torturé pendant l'Occupation.»* Elle sait qu'un pays n'est jamais loin de basculer, que les ténèbres n'attendent qu'un instant de relâchement pour revenir.

PORTÉE PAR UNE PULSION DE VIE ET DE MÉMOIRE

Avec le Rassemblement national à plus de 30 % et Emmanuel Macron qui refuse toujours de nommer son ou sa Première ministre, les commémorations de la Libération de Paris résonnent d'une étrange manière cet été. De cette attirance récurrente des Français pour l'extrême droite, elle chuchote, se souvenant très bien que la majorité était déjà loin d'être contre Pétain au début du conflit: *«C'est navrant. J'ai peur de l'arrivée au pouvoir un jour du RN, comme tous les gens intelligents. Mais il ne faut jamais renoncer à convaincre*, soutient Madeleine Riffaud. *Je suis assez âgée pour avoir bien connu le père de Mme Le Pen. A une époque, j'habitais près de la statue de Jeanne d'Arc et je me souviens de ses petits défilés. Jean-Marie Le Pen était accompagné d'anciens amis SS. C'était répugnant ce qu'il racontait. Un jour que j'étais là, je m'y rends, ils étaient en train de foutre à l'eau un jeune Marocain qui n'avait rien fait. Un homme a enlevé sa veste et a plongé pour le récupérer, mais c'était trop tard. On ne pouvait pas le récupérer.»* C'était le 1er mai 1995, la victime s'appelait Brahim Bouarram.
Aux législatives, Madeleine Riffaud a soutenu le NFP. *«J'aurai maintenant connu les deux Fronts populaires. J'avais 12 ans pour le premier, mon père le soutenait. C'est lui qui m'a éduquée aux questions politiques et qui m'a appris aussi à tirer et conduire alors que je n'étais qu'une enfant. Il trouvait que ça pourrait servir.»* Elle a raconté moult fois l'anecdote, ne pensait pas que les antifascistes devraient se poser à nouveau cette question. Le jour où il n'y aura plus personne pour témoigner lui *«fait peur»*. Avec l'oubli, viennent les grandes catastrophes. Alors, aveugle et alitée depuis plusieurs années, elle y jette ses dernières forces, portée par une pulsion de vie et de mémoire. D'autres révélations sont à venir dans les prochains tomes de sa BD, comme une mission secrète pour neutraliser un collabo. Les braises du Cohiba Mini rougeoient encore une fois: *«Je pense à mes camarades, à ceux que j'ai vu mourir sous mes yeux.»* Long silence. Elle s'endort.



Madeleine Riffaud en 1946 dans les locaux du journal *Ce Soir*. PHOTO FONDS MADELEINE RIFFAUD



Sur les Champs-Elysées, le 25 août 1944. PHOTO HUM IMAGES. GETTY IMAGES

Dans les rues de Paris, une déambulation qui donne le vestige

De Saint-Michel à Rivoli, balade à la recherche des traces de l'insurrection populaire et de la résistance militaire de la mi-août 1944 à l'occasion du 80e anniversaire de la Libération de la capitale.

Les mitrailleuses pétaradent au coin des rues barricadées. Une explosion retentit. Le Grand Palais s'embrase… En cette matinée du 23 août, Paris est devenue un terrain de guérilla. L'insurrection est lancée depuis quatre jours, avec un but : se débarrasser de l'occupant allemand, qui a pris Paris en juin 1940.

«Les Allemands étaient comme chez eux ici», raconte Bohémond Josseran-de Kerros, un guide spécialisé sur l'histoire de Paris, de l'agence Interkultur, en marchant d'un pas rapide. Quatre-vingts ans après les combats, la plupart des impacts de balle sur les murs ont été comblés, mais derrière les drapeaux célébrant les Jeux olympiques et paralympiques, ce petit-fils d'un marin des Forces françaises libres nous dévoile comment notre capitale a été libérée, rue par rue. En grande partie par les Parisiens, mobilisés après l'appel à l'insurrection de Rol-Tanguy du 19 août, avec l'aide des forces alliées. Le célèbre colonel, commandant des Forces françaises de l'intérieur (FFI), a dirigé le soulèvement depuis son poste des sous-sols de la place Denfert-Rochereau, transformé aujourd'hui en musée de la Libération.

Artère stratégique

Sur la place de l'Opéra, Bohémond Josseran-de Kerros sort un classeur de photos de son sac. Il pointe une tour haussmannienne qui accueille aujourd'hui une agence BNP. *«C'était la Kommandantur,* montre le guide, photo à l'appui. *Là où était installé le commandement administratif allemand du "Gross Paris".»* Sur le cliché de 1944, il n'y a ni barbelé ni chicane. Visiblement, les Allemands n'avaient pas peur. Le guide ricane. *«Quand l'insurrection a éclaté, les Allemands se sont retranchés dans le bâtiment, et ne se sont rendus que le 25 août, aux GI américains, car ils ont refusé d'être faits prisonniers par les civils français de l'insurrection.»*

On arrive à la place Saint-Michel, qui a été fortifiée par les résistants. Cachés dans leurs appartements, derrière des sacs de sable ou des barricades de fortune dressées dès le 21 août, les FFI ont pour mission de stopper tout convoi ennemi. Ils canardent. Les murs sont touchés. Ils tiennent leurs positions. En direction du jardin du Luxembourg, nous dépassons le «Carrefour de la mort» – où se croisent les boulevards Saint-Michel et Saint-Germain. Ici aussi, des barricades ralentissent les Allemands pris dans une guérilla qui court du Quartier latin au jardin du Luxembourg en passant par Odéon. Sur la façade arrière du théâtre qui permet d'accéder au parc, des éclats d'obus témoignent encore de la violence des combats.

Le 25 août, les troupes de Pierre Georges, dit le «colonel Fabien», foncent sur le Sénat, bunkérisé en quartier général de l'état-major de l'armée de l'air allemande. Ces ennemis ne comptent pas se rendre, et continueront à vider leurs chargeurs après la capitulation du gouverneur allemand Von Choltitz. Et jusqu'à recevoir, de main propre, l'ordre de cessez-le-feu.

Sous la pluie battante, un gardien renfrogné nous indique une petite sculpture pyramidale, non loin de la fontaine du jardin : la stèle des fusillés. Les Allemands y ont tué puis enterré des prisonniers faits aux premiers jours de l'insurrection. Sept cadavres sont exhumés au lendemain des combats. *«La stèle va bientôt être fleurie,* grommelle le garde. *Il faut rendre hommage aux braves types comme eux.»*

Arrêt sur la place Vendôme, *«où ça grouillait de nazis»*, lance Bohémond Josseran-de Kerros. Après quelques anecdotes sur les clients du Ritz plus ou moins collaborateurs, il nous emmène rue de Rivoli. En 1944, les drapeaux nazis s'alignent le long de la rue. La bataille de cette artère stratégique, lancée à 13 h 15 le 25 août, fait rage. Les chars et les fantassins alliés, qui viennent d'arriver dans Paris, auxquels se sont mêlés des résistants des FFI, ont passé une première barricade. Une section se détache et entre dans le Meurice, QG du général Von Choltitz. Le reste pousse les combats jusqu'à la Concorde.

Devant l'entrée du jardin des Tuileries, un char Panther allemand déboule. Les obus fusent. Aux commandes de son char, surnommé le Douaumont, qui roule tourelle ouverte, Marcel Bizien hurle *«A l'abordage!»* à son pilote. Le Douaumont percute le Panther et ouvre le feu à bout portant. Le blindage est percé. Une balle siffle. Bizien s'effondre. Un sniper allemand posté sur les toits l'a touché à la tête.

Notre guide s'approche de dix petites plaques installées là où les chars se sont éperonnés. Elles commémorent des soldats, pompiers, résistantes ou étudiants en pharmacie – très utiles pour faire des cocktails explosifs. Il s'arrête devant celle de Marcel Bizien. *«Ici tomba héroïquement Marcel Bizien, chef de char de la deuxième division blindée, après avoir attaqué et détruit un char tigre allemand.»* Une mort héroïque. *«Il est écrit char Tigre sur la plaque, mais c'est une erreur»*, note Bohémond Josseran-de Kerros.

Au 228, rue de Rivoli, se tient toujours le classieux hôtel Meurice. Notre guide s'approche du porche du palace, plisse les yeux. Il reste un petit impact de balle sur l'arceau doré au-dessus de la porte, vestige des combats du 25 août. Les soldats de la deuxième division blindée pénètrent dans l'hôtel à 14 h 35 et capturent le gouverneur Von Choltitz, qui se rend à 15 heures pour être conduit à la préfecture de police où l'attendent le général Leclerc et le colonel Rol-Tanguy.

Ambiance électrique

En nous avançant vers l'hôtel de ville, notre regard est accroché par un petit ruban rouge, jaune et violet – couleurs de la Seconde République espagnole, avant la prise du pouvoir par Franco – accroché à la grille du petit jardin des Combattants de la Nueve, attenant à l'hôtel de ville. Subtil hommage rendu à la 9e compagnie de la deuxième division blindée conduite en majorité par des républicains espagnols, première escouade militaire à débouler dans Paris. *«La "Nueve" a été oubliée par le roman national qui a longtemps glorifié l'action des Français»*, nous rappelle l'historienne Sylvie Zaidman, directrice du musée de la Libération. L'application mobile Détours, créée par le Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement de Paris, pallie ce manque au fil d'une balade dans les rues parisiennes retraçant cet épisode et d'autres de cette Libération.

Le 25 août 1944, le soleil descend à l'horizon. En ce début de soirée, le centre de Paris retrouve le calme. Von Choltitz a signé la reddition de ses troupes à la préfecture de police. L'ambiance est électrique, les Parisiens se dirigent vers l'hôtel de ville. Le général de Gaulle, en uniforme, conclut la journée par son discours, devenu mythique : *«Paris outragé, Paris martyrisé, mais Paris Libéré ! […] Puisque l'ennemi qui tenait Paris a capitulé dans nos mains, la France rentre à Paris, chez elle. Elle y rentre sanglante, mais bien résolue.»*

LUCAS ZAÏ--GILLOT

AU PROGRAMME DU WEEK-END

■ Ce samedi à 18 heures, une cérémonie de commémoration des soldats de la Nueve sera organisée sur l'esplanade des Villes Compagnon (IVe arrondissement). A 19 heures, le bal de la Libération sera donné sur parvis de l'hôtel de ville. A 21 heures, les cloches des églises de Paris sonneront à l'unisson, référence au soir du 24 août 1944 quand Notre-Dame tonnait et annonçait la Libération de la ville.

■ Ce dimanche, à 10 h 30, un hommage sera rendu aux déportés de la gare de l'Est. A 17 h 15, une cérémonie de commémoration officielle débutera sur la place Denfert-Rochereau, en présence d'Emmanuel Macron et de la maire de Paris, Anne Hidalgo. Elle sera précédée d'une parade militaire partant de la porte d'Orléans (XIVe).

Convention démocrate

Kamala Harris, l'entrain est lancé

Portée par l'enthousiasme suscité par sa candidature, la vice-présidente devra maintenir cette dynamique jusqu'au débat périlleux du 10 septembre face à Donald Trump.

REPORTAGE

Par **JULIEN GESTER** et **ISABELLE HANNE**
Envoyés spéciaux à Chicago

Aussi accomplie soit-elle, et elle le fut de bout en bout, l'allocution prononcée par Kamala Harris en acceptation de son investiture par la convention du Parti démocrate, jeudi, à Chicago, ne léguera peut-être pas à l'histoire de concept ou de formule fulgurante que l'on s'enivrera de revisiter dans vingt ans, tels les morceaux de bravoure signant le baptême du New Deal de Franklin Roosevelt en 1932, ou l'irruption d'un Barack Obama dans le champ de vision de l'Amérique de 2004. Mais ce discours, à la fois éloge de l'expérience américaine et invitation à *«écrire le prochain grand chapitre de [cette] histoire la plus extraordinaire jamais racontée»*, n'avait pas besoin de cela pour accomplir en une quarantaine de minutes quelques prodiges, qui ne sauraient être que de pure rhétorique.

Celui d'abord d'asseoir pour de bon la stature présidentiable d'une figure encore largement raillée et mésestimée il y a quelques mois, dans l'ingrat costume de la vice-présidence, au point d'avoir été perçue alors comme un boulet à évincer si possible du ticket Biden-Harris 2024. Celui de renverser le rapport de force pour muer une nouvelle fois cette élection parmi *«les plus importantes de la vie de [la] nation»* en un référendum contre la figure, l'œuvre ravageuse et la conception autocratique du pouvoir d'un Donald Trump *«au service d'un seul client, lui-même»* – comme si elle, l'ex-procureure au service du seul *«peuple»*, n'appartenait pas à l'administration en place, et son adversaire était encore le président sortant. Celui, enfin, de livrer dans cette adresse une vision qui ne déroge en rien à celle de Joe Biden, son très impopulaire mentor trois ans et demi durant depuis l'autre aile de la Maison Blanche, mais d'en faire sonner les termes comme ceux d'un contrat de renouveau – parce qu'à défaut de rupture sur le fond elle en propose une, majeure, par sa seule incarnation.

ENLEVER LES GANTS

Une toute nouvelle campagne a de fait pris forme depuis un gros mois côté démocrate, transfigurée alors que les équipes en coulisses sont peu ou prou les mêmes, et le projet politique, encore peu défini, ne semble pas tant se distinguer de celui aux manettes du pays depuis 2021. Tout au plus les communicants et stratèges ont-ils été priés d'enlever les gants, et les curseurs du populisme progressiste poussés un peu plus à fond, sur la voie d'un *«nouveau chemin»* promis à l'Amérique, avec pour horizon un futur *«qui vaut la peine qu'on se batte pour lui»*. Une voie pavée à ce jour de plus de valeurs et grands principes que d'idées politiques: compassion, entraide, dignité, pragmatisme, optimisme, opportunités… qu'il s'agit d'opposer à toute force au magma d'hostilité, de hantises et de menaces qui tapissent les discours du camp d'en face. Et parce que ce dernier ne se leste pas plus de propositions très concrètes, du moins assumées, pourquoi alors s'en embarrasser?

L'euphorique kermesse démocrate parachevée par cette adresse, dans la liesse rituelle d'un lâcher de ballons, le sprint final peut donc s'engager. Il reste, jusqu'au scrutin du 5 novembre, soixante-quatorze jours de campagne, mais le vote anticipé débute dès septembre dans plusieurs Etats clés, en quasi simultané de la prochaine échéance majeure de la campagne: un débat présidentiel prévu le 10 septembre, à Philadelphie. Les deux protagonistes attendus devant les caméras de la chaîne ABC ne se sont à ce jour jamais confrontés ni véritablement croisés en personne, et leur rendez-vous s'annonce d'autant plus scruté que la précédente joute du genre avait entraîné les conséquences dévastatrices que l'on sait sur la candidature et la carrière de Joe Biden. Nul ne s'attend certes, cette fois, à pareille autocombustion en direct, aussi affaibli Trump paraisse-t-il désormais en regard de l'allant et la relative jeunesse de sa nouvelle adversaire (59 ans), et du poids de devoir mener contre elle une campagne autrement exigeante, à réajuster de fond en comble, sans en avoir encore trouvé les marques ni le mordant.

Mais ce nouveau débat sera également attendu comme une occasion d'apprécier au long la faculté de la candidate Harris à en découdre et exposer ses promesses sans filet, notes ni coup de fil possible à un ami, elle qui a esquivé jusqu'ici presque toute expression publique échappant à un cadre prérédigé, entretien ou conférence de presse. Une stratégie et un défaut de transparence qui lui valent d'incessantes attaques émises par Trump, ses alliés et le chœur des éditorialistes conservateurs, qui accusent la vice-présidente de mener une *«campagne du prompteur»*, *«destinée à limiter son exposition pour l'empêcher de faire éclater par inadvertance la bulle médiatique qui a été façonnée autour d'elle»*, persifle le rédacteur en chef de la National Review, Rich Lowry.

A cette heure, les sondages – pour ce qu'ils valent – donnent la démocrate devant d'une courte tête, et forte d'une dynamique inexorablement positive, jusqu'ici, quand son rival républicain stagne, sans vraiment gagner ni perdre de terrain. Celui-ci pourrait toutefois bénéficier à la marge du retrait de la tierce candidature indépendante de Robert F. Kennedy Jr, dont l'étrange baroud électoral aux accents antisystèmes et conspirationnistes a finalement pris fin vendredi. Crédité d'intentions de vote autour de 5% par la plupart des études, et bien qu'issu de la dynastie la plus chromée de l'histoire du Parti démocrate, RFK Jr. pourrait voir la majorité des soutiens fidèles à son galop présidentiel mort-né se rallier à Donald Trump.

RAMPE DE LANCEMENT

Mais le camp Harris s'attend lui aussi à voir sa cote d'enthousiasme flamber encore un peu, avant de pouvoir être jaugé pour ce qu'il est supposé peser vraiment sur la durée. Une convention à l'américaine ne se conçoit ni comme une agora, ni comme un think tank ou une université d'été: c'est une pure rampe de lancement, où l'illusion de la diversité de voix et de talents issus du parti se met au service d'un seul et même discours, pensé dans ses moindres recoins pour et par la campagne de la tête d'affiche, à l'attention de dizaines de millions d'Américains. Soir après soir, les audiences télé ont été étincelantes pour les démocrates, souvent significativement au-dessus de celles du raout républicain un mois plus tôt. Mais les orateurs au micro y ciblaient aussi la salle, pleine à craquer, où il s'agissait d'inspirer, d'attiser l'entrain et la motivation des quelque 4 000 délégués, afin d'en faire les meilleurs relais possibles avec les électeurs sur le terrain.

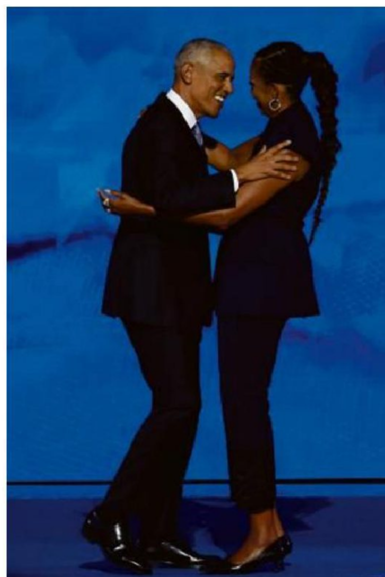


Kamala Harris lors de son allocution

«Ça a été extraordinaire de voir toute cette énergie», confirmait, à Chicago Brandon Williford, délégué de l'Etat de Wisconsin, l'un des plus disputés à chaque scrutin présidentiel. *L'énergie, c'est super important. Mais ça ne sert à rien si nous ne la transformons pas en action»*, insiste-t-il en écho aux incessants appels émis par la campagne Harris, consciente de turbulences nécessairement à venir, à ne pas relâcher l'effort en se croyant le favori plutôt



à la convention démocrate, jeudi à Chicago. PHOTO VINCENT ALBAN. REUTERS



Barack et Michelle obama à Chicago mardi.

CHIP SOMODEVILLA. GETTY. AFP



Avec sa petite-nièce Amara Ajagu, à Chicago jeudi.

JUSTIN SULLIVAN. GETTY IMAGES. AFP

que l'outsider, malgré les meetings pleins à craquer dans les Etats pivots, les enrôlements records de bénévoles, et les 500 millions de dollars (448 millions d'euros) encaissés en guise de dons sur à peine un mois – des chèques reçus de plus de donateurs différents en dix jours que Biden n'en avait mobilisé en plus d'un an. Pour ce *«garçon noir des quartiers nord de Milwaukee»*, ainsi que Williford se définit, *«il ne faut pas rester passif, croire que c'est dans la poche. Il faut frapper aux portes, téléphoner, écrire, inciter ses voisins à aller voter. Le seul obstacle à une victoire de Kamala Harris, c'est l'abstention, c'est l'indifférence, alors que les enjeux sont gigantesques»*.

TRUMPISTES DÉFROQUÉS

Le jeune homme, qui travaille pour l'organisation Citizen Action of Wisconsin, ne doute cependant pas des capacités de la candidate à séduire dans le camp d'en face. *«De nombreux républicains sont venus cette semaine pour apporter leur soutien à Kamala Harris. Combien y a-t-il eu de démocrates à la convention républicaine ? Zéro.»* La scène à Chicago a, à l'inverse, vu défiler, soir après soir, sa ronde de conservateurs hostiles au virage consommé par leur parti, et d'anciens trumpistes défroqués, déradicalisés, appelant leurs camarades à reprendre leurs esprits, surmonter leurs différences de vues avec Harris, et voter pour elle en novembre, dans un acte qui, selon les mots de l'ancien vice-gouverneur de Géorgie, Geoff Duncan, *«ne fait pas de vous un démocrate, mais un patriote»*.

Or la réappropriation soigneusement orchestrée d'une forme de patriotisme revendiqué fièrement, sans détour, aura été l'un des faits marquants de ces quatre jours de raout démocrate : en témoignait ainsi régulièrement le come-back rugissant des *«USA, USA, USA!»* bramés en chœur par des foules de fervents progressistes qui avaient relégué pareils élans ces dernières années, afin de se distinguer du nationalisme agressif régnant à droite.

Lorsqu'elles remplissent leurs ambitions de concorde, les fêtes de famille politique comme celle qui vient juste de s'achever en apothéose à Chicago sont censées administrer un coup de fouet à la dynamique en cours, effet bonificateur plus ou moins passager, sur lequel il s'agira de surfer. Même miraculé d'une tentative d'assassinat, et très investi dans la mise en scène de sa personne passée tout près d'une balle, Donald Trump n'en avait pourtant pas bénéficié, lui, du fait de la stupéfiante annonce de l'effacement de Joe Biden, et son remplacement quasi instantané par Harris le 21 juillet, au lendemain de ses quatre jours de convention à Milwaukee en forme de démonstration de force et d'emprise trumpiennes absolues sur le Parti républicain.

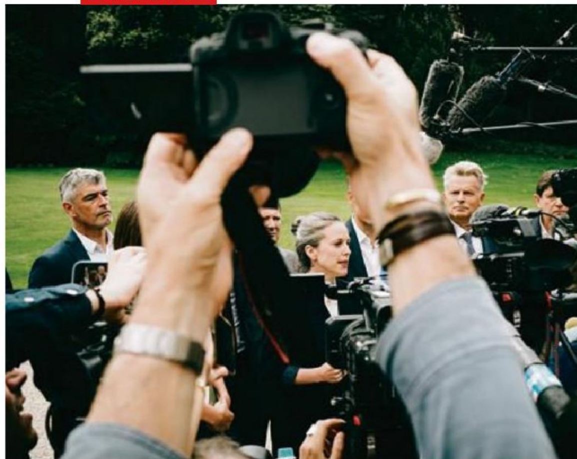
EXORCISME HILARE

Cela tombait mal pour ce dernier, et son champion semble ne s'y être toujours pas fait, rivé qu'il est à la déploration de ne plus pouvoir faire campagne contre son meilleur ennemi, dont il délire le retrait en putsch «anticonstitutionnel». C'était il y a un mois tout juste, et comme a cinglé Tim Walz, le colistier de Kamala Harris, dans un meeting de campagne livré à Milwaukee, mardi, en forme d'exorcisme hilare sur les lieux de la convention républicain : *«Ils sont partis d'ici en pleine forme, ils se sentaient bien, c'était plié. Eh bien, croyez-moi, Milwaukee, bien des choses peuvent changer en quatre semaines.»*

Par-delà la refonte du duo composant le ticket démocrate, la carte de l'élection a changé. Biden encore candidat, le scrutin semblait voué à se jouer presque exclusivement dans la Rust Belt (Michigan, Wisconsin, Pennsylvanie), dont il ne pouvait se permettre de perdre l'une des pièces, les autres swing states ayant dérivé hors de sa portée. La campagne Trump lorgnait alors même la conquête de divers bastions assez solidement démocrates, tels la Virginie, le Nouveau-Mexique ou le Minnesota… Des appétits qui auront fait long feu.

En effet, le candidat républicain a, à l'inverse, dû sortir de son relatif confort dans les Etats de la Sun Belt qu'il pensait reprendre sans mal après y avoir perdu sur le fil en 2020 (Arizona, Nevada, Géorgie) et se trouve aujourd'hui sur le reculoir, forcé d'y faire campagne avec une intensité inhabituelle, et ce jusqu'en Caroline du Nord, qu'il remportait pourtant sans trembler depuis 2016, et où certaines études créditent désormais Harris d'une légère avance.

Postés quelques heures plus tôt sur son réseau Truth jeudi soir, ses éloges mielleux du très conservateur et populaire gouverneur de Géorgie, Brian Kemp, pourtant l'une de ses bêtes noires dans son propre camp depuis 2020, qu'il agonissait encore d'injures deux semaines plus tôt, décrivent un certain état de sa campagne – un vertige. ◆


Lucie Castets à son arrivée vendredi à l'Elysée avec les dirigeants du bloc de gauche.


Bruno Retailleau et Laurent Wauquiez, présidents des groupes parlementaires de LR.

Macron fait passer à la gauche un entretien d'embûches

Le chef de l'Etat a reçu vendredi les représentants du NFP, et a longuement interrogé sa candidate pour Matignon, Lucie Castets, réclamant d'elle de la «stabilité» politique. Mais son ex-majorité et la droite ont indiqué qu'ils censureraient tout gouvernement incluant LFI.

Par **DOMINIQUE ALBERTINI** et **ANNE-SOPHIE LECHEVALLIER**
Photos **STÉPHANE DUBROMEL. HANS LUCAS**

Compte-t-elle appliquer tout le programme, rien que le programme du Nouveau Front populaire? Veut-elle nommer des ministres issus de La France insoumise? Quelle est sa position sur l'article 68 de la Constitution sur la destitution du chef de l'Etat, dont les insoumis ont envisagé l'utilisation? Comment financerait-elle l'abrogation de la réforme des retraites, annoncée comme sa première mesure? Envisage-t-elle des ruptures en politique étrangère? Durant une heure et demie vendredi matin à l'Elysée, Emmanuel Macron a passé à la question Lucie Castets, qu'il rencontrait pour la première fois, et onze autres représentants de l'alliance de gauche qui revendique Matignon depuis qu'elle est sortie en tête des élections législatives, le 7 juillet.

Sans conseiller à ses côtés, courtois, prenant quelques notes, il a *«respecté le fait que ce soit Lucie Castets qui parle»* et n'a *«posé aucune question piège»*, constate l'un des participants. Aux interrogations présidentielles, Lucie Castets a répondu en se référant au programme du NFP. Oui, elle a pris acte que la gauche n'avait pas la majorité absolue et devrait trouver des compromis. Oui, elle nommerait des ministres insoumis. Oui, elle respecterait les prérogatives présidentielles en matière diplomatique… A sa sortie, elle a qualifié le président de la République de *«lucide»* sur le *«souhait d'un changement d'orientation politique»*. Un participant relève pourtant *«un grave désaccord»* : le chef de l'Etat, ont ressenti ses interlocuteurs, persiste à penser *«être celui qui doit trouver le chemin pour que le pays soit gouverné, alors que c'est à Lucie Castets que cette tâche revient»*.

«FEUILLETON INSTITUTIONNEL»

Reçue dans le Salon vert qui jouxte le bureau présidentiel, au premier étage de l'Elysée, la gauche inaugurait la série de consultations devant déboucher sur la nomination d'un Premier ministre. L'exercice, qui débutait quarante-sept jours après le second tour des législatives, finira lundi avec les réceptions du Rassemblement national, de son nouvel allié Eric Ciotti et des présidents du Sénat, Gérard Larcher, et de l'Assemblée, Yaël Braun-Pivet. Quant à son dénouement, Emmanuel Macron *«n'a pas annoncé de date précise mais a dit que ce serait rapide»*, a rapporté le Premier secrétaire du Parti socialiste, Olivier Faure. *«Si les choses sont claires, il nommera mardi»*, ont compris la présidente des députés écologistes Cyrielle Chatelain et le secrétaire national des communistes, Fabien Roussel. De toute façon, fait valoir Marine Tondelier, secrétaire nationale des Ecologistes, *«ce feuilleton institutionnel [va] devoir s'achever. […] Il nous faut une réponse mardi»*. Une autre échéance invite à ne pas traîner: celle du projet de loi de finances, qui doit être présenté au parlement le 1er octobre, et qui devra, a déclaré le chef de l'Etat devant la gauche, être constitué par un gouvernement de plein exercice.

Mais Macron n'a pas non plus tout à fait exclu un deuxième round de consultations la semaine prochaine si besoin était. Car, s'agissant du ou de la future occupante de Matignon, les entretiens n'ont pas résolu l'équation. Le Président a fait comprendre à la gauche que les noms cités ces derniers jours n'étaient que des rumeurs, et *«n'a pas exclu la nomination d'un gouvernement du NFP»*, retient Boris Vallaud, président du groupe PS à l'Assemblée. Il semble pourtant l'avoir fait un peu plus tard, devant des plateaux-repas partagés avec les figures de son ancienne majorité présidentielle. A deux de ses Premiers ministres, Edouard Philippe et Gabriel Attal, à plusieurs des actuels et anciens ministres, comme Stéphane Séjourné, François Bayrou, ou Marc Fesneau, il a dit qu'il ne souhaitait pas *«jouer avec les institutions, nommer Lucie Castets et attendre qu'elle soit censurée»*, rapporte l'un d'eux à BFMTV.

Dans un message envoyé à ses troupes, Gabriel Attal, désormais à la tête du groupe macroniste Ensemble pour la République à l'Assemblée, a en effet indiqué que son groupe *«s'est très clairement prononcé pour l'adoption d'une motion de censure immédiate dans le cas d'un gouvernement comportant des ministres issus de LFI»* et que *«l'ensemble des autres groupes du bloc central a adopté la même position»*. La droite, par la voix de Laurent Wauquiez, président des députés LR, a pris le même engagement lors de sa réception, dans l'après-midi. Mais *«si vous ne nommez pas Lucie Castets, parole d'insoumis, il y aura une motion de destitution»*, a de son côté grondé Jean-Luc Mélenchon depuis l'université d'été de LFI à Valence, vendredi soir.

Alors qui? Refusant toute coalition, la droite n'a pas souhaité *«faire de propositions»*, a indiqué la députée LR Annie Genevard, y voyant la *«responsabilité pleine et entière»* du chef de l'Etat. Du côté des macronistes, *«François Bayrou veut un gouvernement raisonnable fait de personnalités lourdes et esti-*


Gabriel Attal, Premier ministre démissionnaire et à la tête des députés Ensemble.


Les consultations vont se poursuivre jusqu'à lundi avec le Rassemblement national.

mées qui ne soit pas renversable, Marc Fesneau, [le président des députés Modem], a déconseillé d'accepter un gouvernement avec des LFI, Laurent Marcangeli, [le président des députés Horizons], a dit qu'il ne faut pas prendre quelqu'un de notre camp sous peine de passer pour des autoritaires…» énumère le sénateur macroniste François Patriat.

«LARGE SPECTRE»

Gabriel Attal indique quant à lui, avoir *«défendu la nomination d'un nouveau Premier ministre ne venant pas des partis du bloc central, avec un gouvernement représentant un large spectre de sensibilités de la gauche à la droite républicaines»*. L'ouverture, mais pas trop, car ses députés seront *«intraitables sur nos valeurs et déterminés sur le soutien à notre économie, au rétablissement des finances publiques, au renforcement de nos services publics, au soutien à nos forces de l'ordre»*.

Entendre le désir de changement, mais y poser des limites, semble aussi la ligne du chef de l'Etat. Le chef des socialistes Olivier Faure s'est réjoui de l'entendre reconnaître *«très clairement que la stabilité qu'il appelle de ses vœux ne signifie pas la continuité de la politique qui a été jusqu'ici conduite»*. Mais devant son ex-majorité, il a interrogé, au sujet des derniers scrutins: *«Est-ce un désaveu complet? Pas totalement, nous sommes la deuxième coalition et le deuxième groupe au Parlement.»* Dans un échange avec la presse, jeudi, l'Elysée était aussi revenu sur des propos tenus par Macron lors d'un entretien télévisé, le 23 juillet: *«Le Président a indiqué que ce qui était important, c'est que la France puisse se doter d'une majorité pour bâtir et pas pour démolir.»*

Après sa rencontre avec cet indéchiffrable interlocuteur, Lucie Castets a évoqué la *«tentation très grande pour le président de la République de composer son gouvernement»*. Pour Cyrielle Chatelain, *«Emmanuel Macron ne peut pas jouer tous les rôles, celui de président de la République, de Premier ministre et de parlementaire. Son rôle, c'est de nommer une première ministre, qui formera un gouvernement, et les parlementaires construiront les accords»*. Manuel Bompard, le chef des insoumis, a usé d'une métaphore footballistique, le comparant à un *«sélectionneur»* plutôt qu'à l'arbitre qu'il devrait être. De ce dernier, Macron garde en tout cas l'une des prérogatives: la maîtrise du chronomètre. ◆

«Tout autre gouvernement que celui du NFP serait profondément illégitime»

Clémence Guetté, vice-présidente LFI de l'Assemblée, dénonce «l'autoritarisme» du Président et appelle la gauche à entendre la «forte demande de radicalité» de ses électeurs.

La gauche s'impatiente et maintient la pression sur Emmanuel Macron. Malgré quelques tensions dans la coalition et même si rien dans l'attitude du chef de l'Etat n'indique qu'il souhaite se tourner vers le Nouveau Front populaire pour former un gouvernement, Clémence Guetté, vice-présidente LFI de l'Assemblée nationale, rappelle qu'Emmanuel Macron doit tenir compte du résultat des élections législatives.

A ce stade des discussions, rien ne garantit encore que le chef de l'Etat appellera Lucie Castets à Matignon…

Aucun des arguments déployés par le camp macroniste pour justifier de ne pas nommer Lucie Castets Première ministre ne tient. Tout gouvernement autre que celui du Nouveau Front populaire serait profondément illégitime. Il ne serait que le fruit de bricolages politiciens. Ce serait la continuation du coup de force, de la répression et de l'autoritarisme qu'impose Emmanuel Macron au pays depuis des années.

Quelles seraient vos priorités si Lucie Castets venait à être nommée à Matignon?

L'abrogation de la retraite à 64 ans est une urgence qui changera immédiatement la vie des gens. La question de la rentrée scolaire est également imminente. Nous avons mis à l'ordre du jour la question de sa gratuité (fournitures, sorties, cantine). Quand nous serons nommés la semaine prochaine, il faudra tendre vers cet objectif en mettant en œuvre ce qui est faisable dans l'urgence. Nous aurons aussi à nous pencher sur les réorientations budgétaires très nettes que nous souhaitons mener, pour investir massivement dans les services publics, et rétablir de l'égalité fiscale, en remettant en place l'impôt sur la fortune par exemple pour récupérer des recettes.


DR
INTERVIEW

Et à l'inverse, si Emmanuel Macron faisait le choix de nommer quelqu'un d'autre, que pourriez-vous faire?

Ce n'est pas la perspective dans laquelle nous nous plaçons, car ce serait incorporer l'anomalie démocratique actuelle. Nous sommes mobilisés pour que Lucie Castets s'installe à Matignon. Après, si Emmanuel Macron venait à passer outre le résultat des législatives, il y aurait à l'évidence la voie de la censure contre ce potentiel gouvernement.

Lucie Castets parle désormais beaucoup de *«compromis»* tandis que les insoumis ont d'abord martelé qu'il faudrait appliquer *«tout le programme, rien que le programme»*. Est-ce compatible?

Le fait de se poser cette question montre que l'on s'est déshabitué du rôle que doit occuper le Parlement. Emmanuel Macron a mis en place un rouleau compresseur sur le Parlement, avec des séries de 49.3. Ce que nous disons, c'est que ce que notre gouvernement proposera, c'est le programme pour lequel nous avons été élus, celui qui comprend la hausse du smic à 1600 euros, l'abrogation de la réforme des retraites, la bifurcation écologique… Et ensuite il y aura les débats et la navette parlementaire.

Ça ne s'annonce pas simple d'obtenir des majorités avec la macronie et la droite sur votre projet…

Il y a des sujets sur lesquels il y a des majorités à l'Assemblée. Par exemple, lors de la dernière législature, l'idée d'une taxe sur les superprofits et les superdividendes portée par des députés Modem avait été votée avant d'être annulée par un 49.3… Cela montre que c'est possible. Puis, chaque député aura à prendre ses responsabilités. Je me demande comment seraient reçus des députés par leurs électeurs en circonscription après avoir voté contre des augmentations de salaire ou contre l'abrogation de la réforme des retraites.

La Nupes a explosé au bout d'un an. Le Nouveau Front populaire est-il condamné au même destin s'il n'accède pas à Matignon?

Nous sommes dans un calendrier de combat et non de résignation. Tous les membres du Nouveau Front populaire partagent le même objectif: gouverner. Après, évidemment, il y a des débats qui reviennent à gauche, notamment du côté du Parti socialiste. Ce sont des questions d'orientation programmatique. Certains comme Raphaël Glucksmann défendent une ligne sociale-démocrate, alors que la question a été tranchée lors de la dernière présidentielle *[où Jean-Luc Mélenchon est parvenu en tête des candidats de gauche, ndlr]*. François Hollande, qui portait le même projet, n'avait pas pu se représenter en 2017. Nous avons construit cette coalition sur la base d'un programme qui a été négocié, et dont je ne renie aujourd'hui aucune ligne. Il y a une forte demande de radicalité.

Recueilli par **SACHA NELKEN**

Grosse vague de chaleur en Méditerranée

Comme l'Atlantique et les mers environnantes, la grande bleue subit une canicule marine à rallonge, enregistrant même un record de 28,9 °C le 15 août. Avec, entre autres conséquences, la multiplication de phénomènes extrêmes comme les orages violents, les cyclones ou les incendies.

Sur la Costa brava, en août. PHOTO LIBÉRATION

Par
JULIE RENSON MIQUEL

Dans la nuit du 18 au 19 août, le *Bayesian* a été englouti par les eaux de la Méditerranée au large de Porticello, en Sicile. Le yacht de 56 mètres appartenant au magnat de la tech britannique Mike Lynch – dont le corps a été retrouvé mercredi – transportait 22 personnes. Sept sont mortes. D'après les témoignages de capitaines et pêcheurs dans la presse italienne, l'équipage s'est laissé surprendre par de fortes précipitations et un vent violent. En parallèle, les anomalies de températures se succèdent depuis quinze mois dans l'Atlantique et se propagent aux mers environnantes, avec des effets dévastateurs sur la biodiversité.

La mer de Barents, bordée par la Norvège, la Russie et l'océan Arctique, n'a jamais été aussi chaude (plus de 12 °C localement). Dans le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes, la vague de chaleur marine va encore s'intensifier dans les jours à venir, d'après les prévisions du centre de recherches européen Mercator Ocean International. La Méditerranée, elle, subit cet été une vague de chaleur marine continue. Le 15 août, la température médiane quotidienne de la surface de l'ensemble de cette mer a même atteint 28,90 °C, battant le record de 28,71 °C mesuré le 24 juillet 2023. Si les chercheurs commencent à observer de petites baisses localement, notamment sur les littoraux français, de fortes anomalies sont toujours de mise au nord de l'Adriatique, au large de la Grèce et… au large de la Sicile où l'eau est à 30 °C.

«VÉRITABLE KÉROSÈNE»

De puissants orages sur une eau toujours plus chaude… Faut-il voir un lien entre les deux phénomènes ? *«Il n'y a pas encore eu d'étude d'attribution* [cherchant le lien avec réchauffement climatique, ndlr] *concernant la tempête soupçonnée d'être à l'origine du naufrage du Bayesian, mais il y a de fortes chances que oui»*, répond Davide Faranda, directeur de recherche en climatologie au CNRS et spécialiste des événements météorologiques extrêmes. Associées à une goutte froide dans l'atmosphère, les températures records de la mer sont un *«véritable kérosène pour la formation d'orages très intenses»*, souligne-t-il. Le chercheur revient tout juste de vacances en Sicile, où il a passé son enfance.

«En regardant depuis ma fenêtre, je voyais le petit port de ma ville sous l'orage qui a fait chavirer le yacht, raconte-t-il, pensif. *Je ne comprends pas pourquoi l'équipage n'a pas suivi les consignes, la protection civile italienne avait pourtant donné l'alerte orange orage en Sicile. Des vies auraient pu être sauvées.»*
Il est trop tôt pour savoir précisément ce qui a provoqué le naufrage du voilier de luxe battant pavillon anglais. Une trombe marine a-t-elle emporté le bateau ? Ou est-ce la faute des puissants vents générés par l'orage ? Dans tous les cas, ces phénomènes ne sont pas si surprenants que ça, explique Davide Faranda. *«La deuxième moitié d'août, on a toujours des orages dans la zone méditerranéenne»*, pointe ce fin connaisseur de la région. Ces derniers se forment lorsque l'air froid en altitude venant du nord – la tramontane et le mistral français et italien – entre en contact avec l'air humide et chaud à la surface de la mer.
«La goutte froide à l'origine de l'orage du 19 août est un phénomène classique. C'est la première de la saison», confirme le climatologue Robert Vautard, lui aussi spécialiste des événements extrêmes. En revanche, ce qui l'est moins, c'est *«l'impressionnante anomalie de température de surface de l'eau de +3°C dans le golfe de Gênes, précisément à l'endroit où s'est positionnée cette goutte froide*, abonde le coprésident du groupe de travail 1 du Giec. *On peut s'attendre à ce que ces 3°C de plus que la normale, en grande partie dus au changement climatique, alimentent en énergie et en vapeur d'eau les phénomènes orageux»*. Si les chercheurs soupçonnent que la fréquence et l'intensité des orages, trombes marines et ouragans, augmentent à cause du réchauffement, les nombreuses variables à prendre en compte et le manque d'observations et de recul dans le temps les empêchent encore d'affirmer la présence d'une tendance réelle, contrairement aux précipitations, mieux documentées.

«Désormais, on observe ces phénomènes extrêmes chaque année en Méditerranée, pointe Davide Faranda. *Un coup ça tombe sur la Corse, l'autre sur Palerme, puis sur Palma de Majorque…»* Et ce n'est pas près de s'arrêter. La saison des gouttes froides battra son plein à l'automne, et si l'eau reste anormalement chaude, elle amènera son lot de puissants orages, voire de *derechos* – ces méga-orages dont les vents voyagent en ligne droite, contrairement aux tornades et leur tourbillon – ou encore de médicanes, ces ouragans méditerranéens dotés d'un œil autour duquel s'enroulent les nuages et qui peuvent générer d'énormes quantités de pluie.

LOT D'INCENDIES

Les orages et ouragans méditerranéens sont donc un énième symptôme d'une région en proie à une aridification croissante. Comme le rapporte le Giec dans ses rapports, le bassin méditerranéen, où vivent 500 millions d'habitants, fait partie des «points chauds» de la crise climatique, c'est-à-dire des zones de la planète se réchauffant plus vite que la moyenne mondiale et pour lesquelles les conséquences sont très nombreuses. Sous l'eau, la Méditerranée *«se tropicalise»*, résume Jean-Pierre Gattuso, directeur de recherche au Laboratoire d'océanographie de Villefranche (Alpes-Maritimes). Sur terre et dans les airs, le constat est le même : *«Les tropiques gagnent du terrain, les conditions météorologiques désertiques typiques du Sahara remontent vers la Méditerranée»*, explique Davide Faranda. *«Désertification, diminution des pluies, augmentation de la température, modification des vents, disparition de la neige dans les massifs… Cette région est un concentré d'effets du changement climatique. Tout le monde va en pâtir, l'espèce humaine, comme les autres»*, acquiesce Robert Vautard.
Ces canicules atmosphériques et océaniques génèrent également leur lot d'incendies. Associée à une végétation asséchée, la foudre provoquée par les puissants orages se formant sur la mer est susceptible de créer encore plus de départs de feu – même si à ce jour, la majorité des incendies sont d'origine humaine dans la région. Un phénomène que l'on observe déjà dans les forêts canadiennes et sibériennes, moins densément peuplées. Une raison de plus, s'il en fallait une, pour limiter drastiquement et urgemment nos émissions de gaz à effet de serre, soulignent les experts, afin de rendre les conditions de vie en Méditerranée plus douces qu'infernales.

«Désertification, diminution des pluies, hausse de la température… Cette région est un concentré d'effets du changement climatique.»
Robert Vautard
climatologue



Originaire du sud de la Méditerranée, la girelle paon se plaît désormais dans le nord. G. MESTURINI. REDA&CO

Au large de la côte d'Azur, les eaux «se tropicalisent»

Eaux plus troubles, moins de coraux, plus de barracudas… «Libé» a suivi des biologistes lors d'une randonnée palmée au large de Théoule-sur-Mer. Tous constatent depuis des années des changements dans l'écosystème.

Les poissons tournent autour du rocher. La pierre a bougé, il y a forcément de quoi se sustenter. La girelle paon prend une becquée. Derrière un masque de plongée, mardi, on distingue ses écailles irisées, son dos chamarré. *«La couleur d'un poisson tropical»*, fait remarquer Tom Biscéré, biologiste marin et éducateur environnement au Centre de découverte mer et montagne (CDMM). Tout l'été, l'association anime des sorties snorkeling, ou randonnée palmée, sur le sentier sous-marin de la Pointe de l'Aiguille du parc maritime départemental Estérel-Théoule (Alpes-Maritimes). La girelle paon est le poisson le plus coloré de la randonnée. Originaire du sud de la Méditerranée, il se plaît désormais dans le nord de celle-ci. Sa présence est-elle due aux canicules marines ? Cet été, la température de la Méditerranée a battu un record, avec une valeur médiane inédite de 28,9 °C en surface, relevée le 15 août. D'après le Giec, ces chaleurs aquatiques entraînent *«un changement drastique»* des écosystèmes marins avec *«un déclin de la biodiversité et l'arrivée d'espèces invasives»*. Une modification que l'on appréhende à tâtons au large des plages de la Côte d'Azur. Sur le sable de Théoule-sur-Mer, le poste de secours a dessiné un soleil sur son tableau. Température de l'eau : 29 °C. Soit 2 °C de plus que la normale. Palmes aux pieds, masque sur les yeux, Tom Biscéré nous guide entre les bouées. Là, il disserte sur la différence entre une algue et une plante. Ici, il ausculte les piquants d'un oursin. Plus loin, il présente une étoile de mer. Parfois, il note un changement. *«Il y a une couverture d'algues microscopiques*, remarque-t-il. *Ça fait une espèce de couche marronnasse.»* Trois battements de palmes. Il quitte le sable pour la posidonie, cet herbier capteur de carbone. *«La posidonie perd de son éclat. Elle est un peu fanée. Un peu moche»*, décrit-il en ôtant son tuba. Difficile d'affirmer si ces phénomènes sont les seules conséquences de la chaleur. Ils sont souvent multifactoriels, causés aussi par la pollution et la surfréquentation.

Poulpes déserteurs. Cédric Palerme, lui aussi, plonge régulièrement. Il anime des randonnées palmées sur la Côte d'Azur depuis vingt ans, notamment au CDMM. Il lui est arrivé de croiser des girelles paons et des barracudas (deux espèces d'eaux chaudes) lors d'étés non caniculaires. Mais lui aussi observe *«comme une saturation»* dans les *«petites profondeurs»* : *«A 30 °C, l'eau est verdâtre, trouble. Il y a beaucoup d'algues microscopiques*, confirme-t-il. *En dessous de 28 °C, l'eau est belle. Il y a une bascule à ces températures.»* Tom Biscéré descend en apnée. Il pointe la girelle paon, des poissons plats, une rascasse. Il montre rarement des poulpes : ils ont déserté. *«Ici, il y a aussi la pêche du poulpe, la pollution sonore. Mais c'est sûr que la chaleur joue son rôle.»* A 10 mètres de profondeur, le biologiste trouve qu'il voit *«moins de choses en diversité»*. Cédric Palerme n'a pas non plus remarqué de *«mortalité»* ou de départs d'animaux. *«Les oursins ou les étoiles de mer n'en pâtissent pas tant que ça*, expose-t-il. *Par contre, des espèces comme les gorgones se calent en bas, dans les eaux froides, car elles ne supportent pas la chaleur. Comme la Méditerranée se réchauffe en surface, l'eau chaude descend. Ces animaux y sont sensibles.»*
Palmes, masque, tuba. Cyril Andresen a ajouté une bouée à son équipement. Il est moniteur de plongée. Il assure la sécurité lors des randonnées palmées. Lui a l'habitude de nager beaucoup plus loin du bord, beaucoup plus profond. *«Sur les différents sites, il y a un déclin de gorgones*, expose-t-il. *A certains endroits, elles ont disparu. Sur d'autres, il en reste 50 % ou 10 %.»* Selon une étude parue en 2022 dans la revue *Global Change Biology*, une cinquantaine d'espèces de Méditerranée, comme les coraux ou les gorgones connaissent des mortalités massives jusqu'à 45 mètres de fond. *«Ça se tropicalise*, dit Cyril Andresen. *L'eau est encore à 21 ou 23 °C en septembre à 30 mètres de profondeur. Pour nous c'est confortable, mais pas pour le milieu.»*

«C'est agréable». On rentre dans la mer comme dans son bain. C'est *«agréable»* pour Mickaël, l'un des randonneurs palmés. Pour Manu, elle est *«bonne»*. Pour Raphaël : *«Parfaite !»* Tous les participants ont une conscience écologique. *«Mais il est rare qu'on nous pose des questions*, rapporte Iliana Bouteiller-Petit, étudiante en biologie, également animatrice des sorties au CDMM. *Les gens voient leur confort. Mais la plage, ce n'est pas le cirque. C'est la nature. Ce n'est pas une bonne nouvelle, que l'eau soit chaude.»*
C'est le deuxième été consécutif que la Méditerranée bouillonne. *«Les espèces sont en mesure de pallier quelques jours de chaleur*, estime Tom Biscéré, qui a étudié le blanchiment des coraux dû à la chaleur. *Mais si le stress devient trop long, c'est compliqué. Le problème, c'est la durée des canicules.»* Sur la cahute posée sur le sable, des affichettes au liseré rouge sont scotchées : *«Appel à signalement d'espèces exotiques»*. Le poisson-lapin, le poisson-lion, le poisson-ballon, le crabe bleu américain, le poisson-flûte sont recherchés. *«Par exemple, si le poisson-lapin s'installe, il va manger toutes les algues et l'oursin ne pourra plus se nourrir*, développe Tom Biscéré. *Le risque, c'est la perte de biodiversité. Il n'y a pas de raison que ces espèces n'arrivent pas ici tant que les températures restent élevées.»* Pour le moment, personne n'a fait de signalement.

MATHILDE FRÉNOIS
Envoyée spéciale en mer Méditerranée

JEUX PARALYMPIQUES

«L'engouement qu'il y a eu pour les JO devrait être porteur»

Alors que la médiatisation du handicap est un enjeu clé de l'inclusivité, la présidente du groupe de travail «Protection des publics et diversité de la société française» de l'Arcom, Laurence Pécaut-Rivolier, se veut résolument optimiste.

Recueilli par
SABRINA CHAMPENOIS

La barre est haute: les Jeux olympiques de Paris 2024 ont été un carton médiatique. Ils ont notamment permis à France Télévisions de réaliser en moyenne 50,2% de parts d'audience, France 2 se classant première chaîne pendant toute la quinzaine – Eurosport, diffuseur payant, a pour sa part augmenté son audience de 37% par rapport à Tokyo 2021. Le spectateur fera-t-il aussi des Paralympiques un pic d'attention, sachant que la médiatisation est un enjeu clé de l'inclusion du handicap? Aura-t-il autant envie de voir et de suivre des athlètes dont les performances, aussi remarquables soient-elles, ne bénéficient jamais du même retentissement que celles desdits «valides»? Toutes les conditions sont réunies, selon Laurence Pécaut-Rivolier, qui préside le groupe de travail «Protection des publics et diversité de la société française» de l'Arcom, l'autorité de régulation de l'audiovisuel français.

Quel est votre état d'esprit, à quelques jours de l'ouverture des Jeux paralympiques?

Je suis optimiste. L'expérience prouve que les Jeux représentent une occasion exceptionnelle d'accroître la médiatisation et l'intérêt porté au parasport. C'est d'autant plus vrai que, pour la première fois, ces Jeux paralympiques vont être diffusés en intégralité. Cela signifie un accès inédit à l'événement, avec 300 heures de diffusion, sachant que le nombre d'athlètes est particulièrement important *[4400, ndlr]*. Du côté de la billetterie, on observe ces derniers jours le sursaut qu'on attendait: Tony Estanguet a annoncé le 21 août qu'un peu plus de 1,7 million de places *[sur 2,5 millions au total]* ont été vendues pour les épreuves paralympiques, et il semble que la billetterie ne désemplit pas, c'est de très bon augure. Ces Jeux paralympiques ont eu très vite une place de choix dans les discussions dès le début des préparatifs, ils ont été d'emblée étroitement associés aux Jeux olympiques, et le phénomène est connu: quand les JO prennent fin, l'enthousiasme ne retombe pas immédiatement, le public souhaite que cela continue. Les Jeux paralympiques prolongent la fête.

Le timing peut sembler compliqué: rentrée professionnelle, scolaire, politique…

Il y a effectivement cette question d'agenda. Mais la rentrée signifie aussi que les gens en congés sans téléviseur seront de retour chez eux, devant leur poste. Par ailleurs, le formidable engouement qu'il y a eu pour les Jeux olympiques devrait être porteur pour les Jeux paralympiques. Une étude d'intentions de suivi menée par l'Arcom avant le début des Jeux le disait déjà. Nous avions voulu mesurer la part des téléspectateurs qui allaient regarder les Jeux olympiques, les épreuves féminines et les Jeux paralympiques. Les chiffres ont été éloquents, avec 67% d'intention de suivi pour les JO (et la moitié des interrogés qui affirmaient être autant intéressés par les compétitions féminines que masculines), et 60% pour les Jeux paralympiques. Certes, notre analyse montrait que le temps passé devant les compétitions paralympiques retransmises en direct pourrait être plus faible que celui passé devant les JO, mais tout de même, 60% d'intentions, c'est considérable. Dans les faits j'espère que les chiffres seront encore plus importants, j'y crois beaucoup.


DR
INTERVIEW

L'Arcom a signifié un certain nombre d'attentes aux diffuseurs concernant le parasport. Où en est-on?

Il faut noter que la loi ne nous donne aucun mandat pour contraindre les médias, nous sommes donc avant tout dans le dialogue et la sensibilisation. En septembre, pour une enquête flash, nous avons visionné un certain nombre d'émissions de commentaires sportifs afin de mesurer la présence du parasport dans ces programmes. Nous avons eu une agréable surprise. Avant même le début des Jeux, 10,4% du temps de ces émissions était dédié aux parasports, preuve qu'ils font partie intégrante des discussions autour du sport. Par ailleurs, dans cette enquête, nous avons noté des différences importantes entre la manière d'évoquer le sport valide et le parasport. Pour le sport valide, on parle de résultats, de palmarès, alors que pour le parasport, on parle davantage des athlètes, de leur histoire personnelle, des causes de leur handicap. Je pense qu'il s'agit d'une étape qui peut être nécessaire pour permettre au public de mieux connaître les athlètes et mieux comprendre leur parcours. Plus il y aura de diffusions de compétitions, plus les commentaires se concentreront sur les performances des athlètes et moins sur leur handicap. Saluons en outre le fait que la couverture médiatique du parasport ne se limite pas à quelques disciplines fétiches. Dernier constat, et petit bémol: à l'instar du sport valide, les athlètes hommes sont beaucoup plus représentés que leurs homologues femmes. Voilà un défi commun au parasport et au sport valide.

De manière générale, je dirais que nous sommes sur le bon chemin. Depuis l'annonce de la tenue des Jeux à Paris, et plus encore depuis un an et demi, nous avons, à intervalles réguliers, réuni les éditeurs pour souligner combien ce sujet de la médiatisation du parasport est essentiel. Les antennes nous ont fait part de toutes les initiatives qu'elles prendraient en la matière pendant les Jeux, nous les avons relayées par le biais d'une page dédiée sur notre site internet.

Ces discussions avec les diffuseurs étaient-elles compliquées ou avez-vous perçu une véritable ouverture?

Il y a désormais une vraie conscience, de la part des médias audiovisuels, de l'importance de mieux représenter le sport dans toute sa diversité. Le service public a des obligations en la matière, inscrites dans son cahier des charges signé avec l'Etat et sur lequel nous émettons un avis. Quant aux chaînes privées, tout se joue dans les conventions, que nous renforçons sur ces questions.

Concernant ces Jeux de Paris 2024, le service public, qui possède les droits de diffusion des compétitions, a pris l'initiative, au-delà de son obligation de sous-titrer l'intégralité de ses programmes (à l'exception de ceux d'information en direct), d'introduire l'oralisation (ou vocalisation) des compétitions sportives. D'autres éditeurs, privés cette fois, avaient déjà tenté l'expérience mais, pour ces Jeux paralympiques, France Télévisions déploie la méthode à grande échelle, à raison de sept heures par jour. C'est une première qui marque un cap. Les personnes malvoyantes pourront enfin pleinement accéder aux compétitions, tout comme aux cérémonies d'ouverture et de clôture, qui seront traduites en langue des signes. Et les antennes qui ne possèdent pas les droits de diffusion des compétitions nous ont affirmé qu'elles ne seront pas en reste et qu'elles participeront à faire vivre auprès du plus grand nombre les deux semaines de compétitions.

Quid d'experts eux-mêmes en situation de handicap?

France Télévisions s'est engagé à leur donner la parole, et j'espère que ces Jeux paralympiques nous permettront de bénéficier des connaissances de ces journalistes et commentateurs en situation de handicap. Les disciplines de parasport ont des règles spécifiques qui s'ajoutent aux règles habituelles, chaque sport a une façon particulière de prendre en compte le handicap, de calculer les points, etc. L'expertise d'une personne concernée par le handicap et amatrice de sport, ou professionnelle du domaine, sera un atout pour le téléspectateur. Et plus les disciplines seront connues et comprises, plus le public s'y intéressera.

Que faire pour que le soufflé ne retombe pas, après les Jeux?

Si, comme nous le pensons et l'espérons, le public est au rendez-vous et se prend de passion pour les Jeux paralympiques, nous pouvons nous attendre à ce que le spectateur soit en demande de plus de parasport tout au long de l'année. Mais pour répondre à cette demande, il faut une offre. Or, nous l'avons constaté avec le sport féminin, plus les chaînes en proposent, plus le public en demande… C'est aux antennes que revient le choix d'acquérir des droits télés. Pour le moment, les compétitions de parasport se vendent à des prix concurrentiels: espérons que cela leur donne des idées.

Les Jeux paralympiques montrent des athlètes extraordinaires. Certains pointent que, pour retenir l'attention, la personne en situation de handicap est contrainte à l'exceptionnel…

Pour avoir entendu beaucoup d'athlètes exprimer leur envie d'être questionnés sur la pratique de leur sport sans que leur performance soit forcément mise en regard de leur handicap, je comprends très bien cette lassitude. Dans le même temps, ne faire aucun cas du fait que beaucoup d'athlètes aient transcendé leur handicap pour devenir de grands champions me paraît difficile. Je crois que nous avons besoin de ces figures d'exemple qui peuvent avoir un impact extrêmement positif sur notre vision du handicap et montrer que le sport est accessible à tous. Dans le cas du parasport, cela va influer sur la vision qu'on peut avoir du handicap, sur l'intégration sociale des personnes concernées, mais aussi sur la possibilité pour elles de s'autoriser à pratiquer un sport. Alors oui, on peut espérer qu'un jour les questions et les commentaires soient les mêmes pour tous les athlètes. Mais en attendant, s'il faut en passer par là, cela en vaut la peine. ◆


Le 1er août,



à Paris, lors du concours général individuel de la gymnastique artistique. PHOTO DENIS ALLARD

Avec ses piques, le compte TikTok des Jeux fait tiquer

Goguenarde, la communication des paralympiades est autant perçue comme insultante que comme une façon décalée de faire parler de l'événement.

Une coureuse qui s'étale de tout son long avant la ligne d'arrivée sur des bruitages du jeu Mario Kart. Un triathlète aveugle qui cherche à tâtons son casque de vélo au rythme d'accords de Beethoven. Des publications de ce genre sont postées depuis quatre ans sur le compte TikTok du Comité international paralympique (IPC), utilisant des extraits de compétitions pour tourner les athlètes en dérision. Et les vidéos du compte aux 4,5 millions d'abonnés cartonnent, avec au total plus de 170 millions de mentions «j'aime».

Boycott. Mais les blagues laissent chez certains un goût amer. *«Ces vidéos cautionnent et encouragent des moqueries et des abus que subissent déjà tous les jours les personnes handicapées dans la société»*, s'indigne David Lysaght, président de LegUpAbility, un organisme de soutien aux sportifs de para-équitation. Sur Instagram, le paracavalier irlandais a appelé au boycott de cette campagne de com, qui *«dénigre le dévouement des athlètes paralympiques et décrédibilise leur sport»*. Une critique que réfute le Comité paralympique. *«Sur notre compte, il y a beaucoup d'informations sur les sports. On utilise l'humour en plus pour attirer une audience plus jeune qui va s'intéresser aux épreuves [et] les regarder»*, justifie Craig Spence, responsable de la marque et de la communication de l'IPC. Derrière le compte, se cacherait un athlète paralympique anonyme. *«Personne ne peut mieux comprendre le handicap que quelqu'un qui a un handicap»*, ajoute l'organisateur. Une réponse qui ne convainc pas David Lysaght: *«Il existe des centaines de handicaps, celui de cet athlète ne lui donne pas le droit de représenter tous ceux qui ont un handicap.»*

D'autres sont au contraire conquis et soutiennent que les vidéos comiques donnent une juste visibilité aux sportifs paralympiques. *«On ne s'interdit pas de rire de certaines situations dans lesquelles se trouvent des athlètes dits "valides", alors c'est normal que les athlètes handicapés soient traités de la même manière»*, commente Arnaud de Broca, président du Collectif Handicaps. Il admire la communication qu'il trouve, cette année, très efficace: *«Le plus important c'est qu'on parle des Jeux paralympiques et je n'ai pas le souvenir d'une telle campagne pour les éditions précédentes.»*

> «Il existe des centaines de handicaps, celui de cet athlète ne lui donne pas le droit de représenter tous ceux qui ont u handicap.»
>
> **David Lysaght** président de LegUpAbility

«Autodérision». Le second degré est régulièrement utilisé par les athlètes eux-mêmes pour parler de leur sport, comme l'haltérophile Axel Bourlon. Certains y voient un moyen d'aborder le sujet du handicap. *«Parfois, par l'humour, on arrive à faire passer des messages et à toucher les gens, ça passe mieux»*, soutient Younès Hichami, 19 ans et volontaire des Jeux, qui raconte: *«Moi-même, je fais de l'humour sur mon handicap et je ne m'humilie pas. Il faut avoir le sens de l'autodérision.»* Reste à voir si ce ton caustique persistera pendant et après les épreuves. Pour Arnaud de Broca, *«à un moment donné, il faudra quand même que ça s'arrête et souligner les exploits des sportifs, comme on l'a fait pour les athlètes des JO»*.

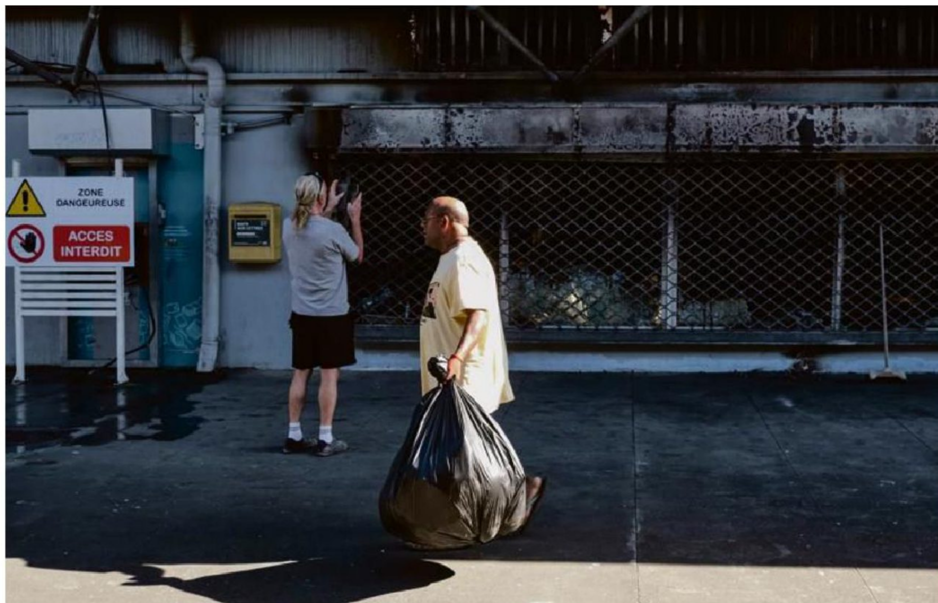
CAMILLE SCIAUVAUD



LIBÉ.FR

A Nice, les pompiers en grève dénoncent les risques de cancer

S'ils n'ont pas cessé les interventions, les pompiers des Alpes-Maritimes alertent depuis six mois sur leur exposition à des fumées et des produits chimiques dangereux pour leur santé. En France, un seul cancer est automatiquement reconnu comme maladie professionnelle les concernant. PHOTO AFP



Devant un centre commercial détruit pendant les émeutes de mai, à Nouméa, en juin. PHOTO THEO ROUBY. AFP

La **Nouvelle-Calédonie** menacée d'une crise sociale et économique

Déjà fragile avant l'insurrection indépendantiste du 13 mai, l'économie de l'archipel peine à se relever. Des élus locaux réclament à l'Etat un plan de sauvetage de 4 milliards d'euros.

Par
GILLES CAPRAIS
Correspondant à Nouméa

L'HISTOIRE DU JOUR

Deux semaines après avoir diminué les pensions de retraite de 3 % et augmenté d'autant les cotisations, le Congrès de la Nouvelle-Calédonie a voté jeudi l'augmentation de l'âge de départ en retraite des fonctionnaires, qui passera de 60 à 62 ans, plus tôt que prévu. Ces mesures, qui répondent en partie à un déséquilibre de long terme, sont une nouvelle tentative des pouvoirs publics de s'adapter dans l'urgence à la crise économique et sociale qui déferle sur l'archipel du Pacifique. *«On peut se dire que la réforme est injuste dans le moment que nous vivons, mais elle est nécessaire»*, plaide Vaimu'a Muliava (du parti Eveil océanien), membre du gouvernement chargé de la Fonction publique, connu pour sa sensibilité aux questions sociales.

Depuis le 13 mai, début de l'insurrection indépendantiste, plus de 700 entreprises ont été partiellement ou totalement détruites, tout comme d'innombrables infrastructures publiques (dont 26 établissements scolaires) pour des dégâts estimés à près de 1,5 milliard d'euros.

«Dominos». Dans l'archipel aux 271000 habitants, sur les 66000 salariés du secteur privé, 28000 ont fait l'objet, auprès de l'administration, d'une demande de placement en chômage partiel. Les incendies d'entreprises ont dévasté une économie déjà fragile, dont l'ancestrale perfusion d'argent public avait encore été renforcée par l'Etat, ces dernières années. D'une part, dans le cadre de la crise du Covid. D'autre part, en réponse aux difficultés du secteur du nickel, fortement concurrencé par les pays à bas coûts. Premier employeur du secteur privé, la métallurgie est en train de perdre l'une de ses trois usines. Koniambo Nickel, dans le nord, procède actuellement au licenciement de ses 1200 salariés, qui s'accrochent à un mince espoir de reprise de dernière minute.

Le pouvoir d'achat des habitants est fragilisé, surtout celui des plus pauvres – en Nouvelle-Calédonie, où le coût de la vie est supérieur de 31 % à celui de la France métropolitaine, le salaire minimum équivaut à 1200 euros net pour une semaine de 39 heures. Les recettes fiscales et sociales sont en berne: les élus anticipent pour 2024 une perte de 360 millions d'euros qui met en danger la collectivité, déjà surendettée, ainsi que les régimes de retraite ou d'assurance maladie. L'ensemble tient encore grâce aux allocations de chômage partiel, cofinancées par l'Etat, qui a déjà versé près de 260 millions d'euros, toutes aides confondues, depuis le 13 mai. Mais la mesure est temporaire et *«les dominos continuent de tomber»*, préviennent les élus locaux.

Le Congrès a examiné mardi un *«plan quinquennal de reconstruction et d'accompagnement [par] l'Etat pour éviter la mort économique et sociale du pays»*, une résolution déposée par les loyalistes du parti Calédonie ensemble, qui demandent 500 milliards de francs Pacifique (4,2 milliards d'euros) au gouvernement national, que beaucoup jugent responsable de la situation, Emmanuel Macron ayant multiplié les partis pris en faveur des loyalistes jusqu'à l'insurrection indépendantiste.

«Il y a urgence à agir», reconnaît l'élue au Congrès de Nouvelle-Calédonie Virginie Ruffenach (Les Républicains), néanmoins défavorable à la résolution, en raison du caractère *«politique»* de l'insurrection et des destructions. *«Nous ne pouvons pas demander à l'Etat cette somme sans solution politique qui nous permette de mettre la Nouvelle-Calédonie dans une situation de stabilité, de sérénité. Si nous mettons de l'argent pour reconstruire et que dans six mois, nous vivons la même chose, nous repartirons de zéro. Il faut absolument que cet accompagnement fort de l'Etat se fasse dans le cadre d'un accord politique»* sur le futur statut du pays, plaide-t-elle.

«Ecroulement». Son raisonnement suit celui des partis indépendantistes. *«Il ne faut pas reconstruire sur du sable»*, a répété mercredi Gilbert Tyuienon, vice-président de l'Union calédonienne, parti fondateur de la Cellule de coordination des actions de terrain (CCAT), qui mène les mobilisations et dont les principaux responsables, dont Christian Téin, sont en détention provisoire en métropole. *«Poser l'accord politique comme préalable, c'est ne pas négocier le plan quinquennal»*, regrette Philippe Gomès, leader de Calédonie ensemble, pour qui le risque d'*«émeutes de la faim»* ne doit laisser aucune place aux atermoiements.

«Au moment où l'on parle, on est en voie d'écroulement, assure-t-il. *Notre pronostic vital est engagé. Ce n'est pas une dramatisation. Entreprises en dépôt de bilan, salariés incapables d'alimenter leur famille… C'est vers cela que nous allons à brève échéance.»*

Son insistance n'a pas payé. Le vœu des 500 milliards n'a pas franchi le cap des débats. Le député Renaissance Nicolas Metzdorf a obtenu le vote d'une motion préjudicielle pour *«étoffer la résolution»* en commission et en faire un texte susceptible de rassembler les deux camps, dans toutes leurs tendances internes. Ce qui n'est jamais une mince affaire.



LIBÉ.FR

Au Niger, des inondations historiques coupent Niamey du reste du pays

A cause de la crue du fleuve Niger et de ses affluents, la capitale du pays est encerclée par les eaux. Les principales routes d'accès ont été endommagées, compliquant le ravitaillement de la ville. Le seul moyen de rentrer ou de sortir de la capitale est d'emprunter des pirogues. PHOTO AFP

Mercato Nestlé évince son directeur et le remplace par Laurent Freixe


REUTERS

Un changement de boss qui ressemble à s'y méprendre à un limogeage. Nestlé a annoncé vendredi le départ surprise de son actuel directeur général, Ulf Mark Schneider, et son remplacement par Laurent Freixe *(photo)*, un Français qui dirigeait jusqu'à présent la zone Amérique latine du numéro 2 mondial de l'agroalimentaire. Le changement sera effectif au 1er septembre et Mark Schneider quittera également son fauteuil au conseil d'administration, ce qui accrédite la thèse d'un départ non souhaité. Les moins bons résultats financiers auxquels s'ajoutent deux affaires sanitaires qui ont sérieusement écorné l'image de Nestlé expliquent sans doute ce changement au plus haut niveau. Depuis 2022, Nestlé a été mis en cause, en France, à deux reprises. Le groupe est soupçonné d'être responsable, via sa filiale Buitoni, de la mort de deux enfants contaminés par la bactérie E. coli après avoir ingéré des pizzas de la gamme «Fraich'up». Nestlé France a été mis en examen pour *«homicide involontaire»*, *«blessure involontaire»* et *«tromperie»* dans cette affaire. Le groupe a en outre vendu le site de Caudry (Nord), où avaient été produites les pizzas. En janvier, Nestlé a aussi reconnu utiliser des traitements interdits (ultraviolets et filtres au charbon actif) sur quatre marques de son secteur eaux minérales (Perrier, Vittel, Hépar et Contrex).

Prise d'otages dans une prison russe Trois employés et quatre agresseurs tués

Au moins trois employés pénitentiaires et leurs quatre agresseurs ont été tués vendredi au cours d'une prise d'otages dans une prison de la région russe de Volgograd. Cette prise d'otages de plusieurs heures, la deuxième dans une prison russe en un peu plus de deux mois, semble, comme la précédente, porter la marque du groupe jihadiste Etat islamique. Le bilan définitif des victimes parmi les membres du personnel pénitentiaire n'était pas encore clair vendredi en fin de journée.

A Gaza, les ordres d'évacuation israéliens créent chaos et détresse

Informer depuis Gaza est extrêmement compliqué. Aucun journaliste ne peut y entrer, à l'exception de brèves incursions au sein d'unités de l'armée israélienne. Seuls ceux qui étaient sur place avant le 7 Octobre continuent d'informer sur la situation. Parmi eux, des reporters de l'Agence France-Presse, dont nous publions ce jour le reportage.


A Khan Younès, le 21 août. MOHAMMED SALEM. REUTERS

Les ordres d'évacuation sont désormais quasi quotidiens: *«Partez immédiatement, l'armée israélienne va agir avec force contre les terroristes.»* Dans la bande de Gaza, fatigués de partir et repartir inlassablement, les déplacés palestiniens ne veulent plus bouger. De toute façon, *«aucun endroit n'est sûr»*, répète l'ONU. Durant les trois premières semaines d'août, l'armée a lancé onze ordres d'évacuation via des tracts largués par avion, des SMS ou les réseaux sociaux, enjoignant 250 000 Gazaouis à partir, soit 12% de la population du petit territoire dévasté par plus de dix mois de guerre.

«A chaque fois qu'on arrive quelque part, deux jours après il y a un nouvel ordre d'évacuation, c'est pas une vie!» s'emporte Haitham Abdelaal, père de famille qui ne compte plus combien de fois il a dû fuir. Amneh Abou Daqqa, elle, ne bougera plus. *«Pour aller où?»* lâche cette Palestinienne de 45 ans, échouée avec ses cinq enfants dans le sud du territoire assiégé par Israël. *«Je suis à la rue, littéralement. Je n'ai pas 500 shekels* [environ 120 euros, ndlr] *pour louer une carriole tirée par un âne. Et je ne sais même pas où j'irai»*, poursuit-elle en larmes. *«Il n'y a aucun endroit sûr, il y a des bombardements partout»*, ajoute celle qui n'a plus avec elle que ses enfants, les vêtements que tous portent sur le dos et une immense tristesse qui lui creuse le visage. A plusieurs reprises, ces ordres d'évacuation se sont révélés contradictoires ou présentant des zones dangereuses comme sûres. Ils compliquent aussi la tâche des humanitaires alors que l'aide entre au compte-gouttes à Gaza, dont tous les terminaux sont tenus par Israël.

Les ordres donnés mercredi, par exemple, visent entre autres *«80 camps de fortune et quatre centres d'infrastructures d'accueil dont deux de l'Unrwa»*, l'agence de l'ONU pour les réfugiés palestiniens, ainsi que *«des bureaux et des hangars de stockage de l'ONU et d'ONG»*, détaille le bureau des affaires humanitaires de l'ONU (Ocha). S'ils sont suivis, poursuit-il, ils priveront les déplacés de *«trois puits, qui garantissaient chaque jour 2 millions de litres d'eau à des dizaines de milliers de personnes»* dans un territoire où, selon l'ONG Oxfam, la quantité d'eau disponible s'est effondrée de 94% à cause des destructions et du siège. Surtout, ces ordres barrent la route aux convois d'aides aux quelque 2,4 millions de Gazaouis, quasiment tous déplacés. D'un côté, des portions de la route Salaheddine, immense artère qui traverse Gaza du nord au sud, sont incluses dans ces ordres – donc l'armée va y mener bombardements et opérations terrestres. De l'autre, la route côtière, permettant de faire le même trajet et située plus à l'ouest, *«n'est pas une alternative viable»*, affirme l'Ocha, puisqu'elle est *«bondée de camps de déplacés de fortune»*.

AFP

A lire en intégralité sur *Libé.fr*.

A Kyiv, Modi plaide pour la paix

Il s'agit de la première visite officielle d'un Premier ministre indien dans l'histoire de l'Ukraine. En juillet, Narendra Modi s'était rendu à Moscou pour rencontrer Vladimir Poutine. Volodymyr Zelensky s'était dit *«malheureux de voir le dirigeant de la plus grande démocratie du monde embrasser le criminel le plus notoire du monde»*, alors que l'Ukraine avait été lourdement bombardée la veille, et notamment un hôpital pédiatrique à Kyiv.

Vendredi, c'est à son tour de se livrer au protocole de l'accolade cordiale. En fin de matinée, les deux dirigeants se sont pris dans les bras à l'entrée de la résidence du président ukrainien. L'objectif revendiqué du Premier ministre indien est de promouvoir un *«règlement pacifique»* de la guerre. *«Résoudre le conflit ne peut se faire que par le dialogue et les moyens de la diplomatie. Et nous devons avancer dans cette direction sans perdre de temps. Les deux parties doivent s'asseoir à la table des négociations»*, a déclaré Modi.

«Depuis le premier jour, nous avons pris parti et nous sommes résolument favorables à la paix», a assuré Modi. Lui qui, depuis février 2022, n'a jamais condamné explicitement l'invasion russe, tandis que l'Inde s'est toujours abstenue au moment des votes de résolutions de l'ONU qui pouvaient être hostiles à Moscou. *«Si nous sommes restés, avec une grande conviction, à l'écart de la guerre, cela ne veut pas dire que nous étions indifférents»*, a renchéri le leader indien. Depuis longtemps, l'Inde tente de maintenir un équilibre délicat entre la Russie, avec laquelle elle a noué de solides liens économiques, et les nations occidentales, dont elle voudrait se rapprocher pour contrer la Chine.

«Quelle que soit l'aide requise d'un point de vue humanitaire, l'Inde sera toujours à vos côtés et se surpassera pour vous soutenir», a encore promis Modi, bouleversé d'avoir *«compris que les premières victimes de la guerre sont en fait des enfants innocents»*, après la visite d'une exposition consacrée aux enfants morts à cause de l'agression russe. L'Inde et l'Ukraine ont signé des documents de coopération dans quatre domaines: médecine, agriculture, humanitaire et culture. Zelensky aurait également discuté avec Modi de la participation de l'Inde au deuxième sommet de la paix, prévu à l'automne. La délégation indienne était présente à la première rencontre internationale, en Suisse, au mois de juin, où la «formule de paix» ukrainienne avait été discutée, mais, arguant que la Russie n'avait pas été conviée, n'avait pas signé le communiqué final.

VERONIKA DORMAN

152

C'est le nombre d'ours bruns qui ont été tués en deux jours en Suède entre l'ouverture de la chasse le 21 août et le jeudi 22. Un *«pur massacre»*, dénoncent des militants écologiques dans le quotidien britannique *The Guardian*, qui devrait se poursuivre jusqu'au 15 octobre, le gouvernement ayant autorisé l'abattage de 486 ours, soit 20 % de la population totale, sur le territoire. Cette tradition nationale, soutenue et encouragée par l'Etat suédois, suscite de plus en plus de controverse au sein de la population. A tel point que des policiers, à l'aide de drones, assurent la protection des chasseurs pendant leur battue.



LIBÉ.FR **En Corée du Sud, les youtubeurs se prennent pour des justiciers**

Surfant sur le manque de confiance des Sud-Coréens dans leurs institutions judiciaires, des youtubeurs enquêtent sur des affaires criminelles et exposent les suspects, dévoilant leurs informations personnelles pour les livrer à la vindicte populaire. Un business rentable qui fait des victimes collatérales. LIGHTROCKET. GETTY IMAGES

DISPARITION

Catherine Ribeiro, à travers les rages

Figure du rock alternatif avec ses groupes Alpes et 2 Bis, la chanteuse a marqué la variété avec sa musique turbulente. Elle est morte jeudi à l'âge de 82 ans.

Par **CHRISTOPHE CONTE**



A Roberval (Oise), en septembre 1972. PHOTO JEAN-PIERRE LELOIR. GAMMA-RAPHO

Coincée entre Hugues Aufray et Eddy Mitchell, plein axe au dernier rang, Catherine Ribeiro figure en juin 1966 sur la photo de classe de *Salut les copains*, grenade encore goupillée de cette France gaulliste en pleine couvade insurrectionnelle. Mèche brune qui lui dégringole sur le visage, regard noir obtus, la petite Portugaise de la banlieue de Lyon attend son heure, quand les transistors laissent échapper *la Nuit et le Vent*, jolie et inoffensive supplique d'une fille qui justement attend, banalement un amant, fleuron pop et folk de son troisième EP chez Barclay.

A l'époque, classée vite fait entre Françoise Hardy et Marie Laforêt, elle a beau reprendre Dylan (*It's All Over Now, Baby Blue* devenu *C'est fini entre nous*) ou Pete Seeger (*The Bells of Rhymney* devenu *les Cloches dans la vallée*), son potentiel inflammable est encore sous cloche, et il faudra l'étincelle 68 pour en faire le brasier le plus ardent et incontrôlé du rock français des années 70.

Dans le rôle de l'artificier, on trouve Patrice Moullet, frère du cinéaste Luc Moullet, rencontré en 1963 sur le tournage des *Carabiniers* de Godard où ils tiennent l'un et l'autre les premiers rôles (lui sous le pseudo Albert Juross) et quasiment leurs derniers, mais héritent via le dynamiteur suisse d'un brevet en radicalité qui ne demande qu'à entrer en application. Moullet n'est pas seulement un musicien, il est aussi un inventeur, qui met au point des instruments d'avant-garde à partir d'anciennes breloques, comme le cosmophone, une vielle à roue électrifiée, ou une guitare-lyre dotée de 24 cordes, sur lesquelles les cordes vocales en fusion de Ribeiro trouveront aisément l'accord-désaccord parfait. Le champ ouvert en Angleterre par le free rock des Gong et Soft Machine, les pulsions du jazz libre qui lui répondent en écho, tout concourt à faire de ce terrain vierge une partition, libertaire et alternative où le couplet-refrain de l'ancien monde est emporté par un chant en coulée de lave.

Carambolage. Catherine Ribeiro a une réserve de rage en elle qui n'attendait que ça pour se déverser. Son enfance à Feyzin, dans la banlieue de Lyon, est un tableau blême de la classe ouvrière, entre un père communiste qui turbine comme chaudronnier chez Rhône-Poulenc et une mère au foyer illettrée, qui chante merveilleusement le fado mais n'hésite pas à lui coller des trempes. Née en 1941, échappée à Paris au début des années 60, elle porte aussi un fardeau dont elle ne se délestera qu'en 2017, au moment de la libération de la parole des femmes: *«J'ai été violée en 1962 et je me suis tue»*, écrit-elle alors sur Facebook, dénonçant *«un scribouillard au quotidien* Paris Jour*»* et décrivant *«le dégoût, la honte, la répulsion, la colère toujours présents»*.

Cette colère qui explose en *«lumière écarlate»* dès le premier album sous le nom Catherine Ribeiro + 2 Bis, quand avec Moullet et trois autres compagnons hirsutes elle atterrit dans un hangar à bateaux francilien de Nogent-sur-Marne, au 2 bis, quai du Port, avant de se faire déloger par les flics. La tangente est prise, celle d'une absolue liberté formelle et d'un immense capharnaüm mystico-idéologique mêlant hindouisme et trotskisme (elle est à l'Organisation communiste internationaliste) dans les vapeurs de fumettes qui étirent les morceaux en longs mantras explosés. Rebaptisé Catherine Ribeiro + Alpes, le groupe agrège toutes les turbulences du monde (du Vietnam au Chili de Pinochet, de la Palestine aux communautés babas écolos, du féminisme aux révoltes prolos des usines) dans un carambolage électrique intense, vibrant, comme en surplomb du chaos, avec une forme de grâce aérienne que suggère son nom, moins caricaturalement outrancière que celle de ses contemporains du prog français, Ange ou Triangle.

Ribeiro, qui a subi des électrochocs étant adolescente, possède un magnétisme chamanique frisant le surnaturel, et la musique sous tension de Moullet est au diapason de cette folie en feu follet. Les albums *Ame debout* (1971), *Paix* (1972), *le Rat débile et l'Homme des champs* (1974) sont des trouées poétiques et esthétiques dans un paysage rock hexagonal généralement moins véloce, ce qui vaudra au groupe de figurer sur la fameuse liste de Nurse With Wound, tables de la loi des digressions sonores mondiales, et d'être adulé par Sonic Youth et bien des frondeurs underground depuis des décennies.

Clandestinité. Sanctifiée en pasionaria rouge mettant en transe la Fête de l'Huma, Catherine Ribeiro vire au rose lorsqu'elle soutient Mitterrand en 1981 (elle épousera trois ans plus tard le maire socialiste de Sedan, Claude Démoulin), tandis que sa trajectoire artistique se normalise, quand elle reprend du Piaf ou du Brel au lieu de poursuivre la cavalcade vers l'inconnu qui était la sienne. En contrat chez Philips jusqu'au milieu des années 80, elle devra se résoudre à une nouvelle forme de clandestinité artistique en autoproduisant ses disques, qui ne rencontrent plus vraiment le public en dehors du cercle des obstinés qui la vénère.

La reformation d'Alpes, en 2002, se terminera également dans une impasse, et malgré la résonance permanente de sa voix dans le paysage contemporain, elle n'appartient plus qu'à ce monde englouti des années 70 dont on ne préfère pas voir les idoles fanées. Ribeiro, sur un plan personnel, aura dégusté plus qu'il n'est tolérable, notamment à travers la toxicomanie puis le décès en 2013 de sa fille Ioana, porteuse du VIH, et ses propres problèmes d'alcool, qui l'avaient conduite dans un acte de folie théâtrale assez glauque à faire une tentative de suicide au pistolet à grenaille devant des journalistes de *Paris Match* venus l'interviewer. Elle est morte la nuit du jeudi 22 août à 82 ans.

À LA TÉLÉ CE SAMEDI

TF1

21h10. The Voice Kids. Divertissement. Présenté par Nikos Aliagas & Karine Ferri. **23h35. Star'Académiciens, comédiens et animateurs : que sont-ils devenus ?.**

FRANCE 2

21h10. Fort Boyard. Jeu. Présenté par Olivier Minne. **23h20. Fort Boyard, toujours plus fort !.** Divertissement.

FRANCE 3

21h10. Meurtres à Porquerolles. Téléfilm. Avec Charlie Bruneau, François Vincentelli. **22h35. Meurtres à Avignon.** Téléfilm. Avec Catherine Jacob, Laëtitia Milot.

CANAL+

21h00. Spanish Connection. Téléfilm. Avec Arón Piper, Luis Tosar. **22h45. Arcadian.** Science-fiction. Avec Nicolas Cage, Jaeden Martell.

ARTE

20h50. Le temps – Une énigme sans fin. Documentaire. **22h25. Le système immunitaire, un puissant gardien.** Documentaire.

M6

21h10. NCIS : Los Angeles. Série. La patrie des loups. Sous influence. **22h45. NCIS : Los Angeles.** Série. Là où repose la loyauté. Le diable se cache dans les détails. La nuée. En plein vol. On n'a qu'une vie.

FRANCE 4

21h00. L'amour flou. Comédie. Avec Romane Bohringer, Philippe Rebbot. **22h35. Tu mérites un amour.** Drame. Avec Hafsia Herzi, Jérémie Laheurte.

FRANCE 5

21h00. Échappées belles. Magazine. Les merveilles du Cambodge. **22h30. Défi Madira, une aventure sportive, humaine et solidaire.** Documentaire.

PARIS PREMIÈRE

21h00. V. Téléfilm. Épisode 1. Avec Marc Singer, Faye Grant. **22h50. V.** Téléfilm. Épisode 2.

TMC

21h15. Columbo. Téléfilm. Face à face. Avec Peter Falk, William Shatner. **23h05. 90' Enquêtes.** Magazine. Un été tout nu : les vacances des naturistes !.

W9

21h10. La petite histoire de France. Série. Avec Alban Ivanov, Ophélia Kolb. **23h00. La petite histoire de France.** Série.

NRJ12

21h10. Young Sheldon. Série. 3 épisodes. **22h20. Young Sheldon.** Série.

C8

21h10. Inspecteur Barnaby. Téléfilm. La femme interdite. Avec Neil Dudgeon. **22h55. Inspecteur Barnaby.**

TFX

21h05. Chroniques criminelles. Magazine. Affaire Daniel Malgouyres : Meurtre dans le plus beau jardin de France / Meurtre sanglant à Thanksgiving. **22h55. Chroniques criminelles.** Magazine.

CSTAR

21h10. Ghost Hunters. Documentaire. Haunted town. Norwich state. **23h05. Ghost Hunters.** Documentaire.

TF1 SÉRIES FILMS

21h00. Joséphine, ange gardien. Téléfilm. Le stagiaire. Avec Mimie Mathy. **22h50. Joséphine, ange gardien.**

6TER

21h10. Ils étaient 10. Série. Épisode 4. Avec Samuel Le Bihan. **22h05. Ils étaient 10.** Série. Épisodes 5 & 6.

CHÉRIE 25

21h05. Petits meurtres et chrysanthèmes. Téléfilm. Les roses de la vengeance. **22h50. Petits meurtres et chrysanthèmes.** Téléfilm.

RMC STORY

21h10. Retour à l'instinct primaire : le défi suprême. Documentaire. **23h05. Retour à l'instinct primaire : le défi suprême.**

LCP

21h05. La saga de nos montagnes, les Alpes. Documentaire. **22h45. Dallas, une journée particulière.**

À LA TÉLÉ DIMANCHE

TF1

21h10. Les profs 2. Comédie. Avec Kev Adams, Isabelle Nanty. **23h00. Les profs.** Comédie. Avec Isabelle Nanty, Kev Adams.

FRANCE 2

21h10. Opération Portugal. Comédie. Avec D'Jal, Sarah Perles. **22h40. Zaï zaï zaï zaï.** Comédie. Avec Jean-Paul Rouve, Julie Depardieu.

FRANCE 3

21h10. Commissaire Dupin. Série. Une famille endeuillée. Avec Pasquale Aleardi, Jan Georg Schütte. **22h35. Commissaire Dupin.** Série.

CANAL+

21h00. Siya Kolisi, un destin sud-africain. Documentaire. **22h40. No way up.** Drame. Avec Sophie McIntosh, Colm Meaney.

ARTE

21h00. Bienvenue à Gattaca. Science-fiction. Avec Ethan Hawke, Jude Law. **22h45. Uma Thurman.** Documentaire. L'émancipation d'une guerrière.

M6

21h10. Capital. Magazine. Low-cost ou grand luxe, le business XXL des camping-cars. Présenté par Julien Courbet. **23h05. Enquête exclusive.** Magazine. Istanbul : la ville aux deux visages. Présenté par Bernard de La Villardière.

FRANCE 4

21h00. Un petit jeu sans conséquence. Théâtre. Avec Bruno Solo, Constance Dollé. **22h30. Times Square.** Théâtre. Avec Guillaume de Tonquédec, Camille Aguilar.

FRANCE 5

21h00. Les 100 lieux qu'il faut voir. Documentaire. La vallée des rois de France, de Chambord à Chinon. De la Maurienne au Mont-Blanc. **22h45. Une maison, un(e) artiste.**

PARIS PREMIÈRE

21h00. Amicalement vôtre. Série. L'un et l'autre. Le complot. **22h50. Amicalement vôtre.** Série.

TMC

21h15. Tarzan. Aventures. Avec Alexander Skarsgard, Margot Robbie. **23h15. 90' Enquêtes.** Magazine.

W9

21h10. La Reine des Neiges Ii. Film d'animation. **23h00. Cendrillon.** Téléfilm.

NRJ12

21h10. Baptiste Lecaplain : Origines. One-man-show. **23h15. Éric Antoine : Magic Delirium.** One-man-show.

C8

21h10. Les héros de la route. Magazine. De Lyon à Perpignan : le sud sous haute surveillance. **22h55. Les héros de la route.** Magazine. Dans le Sud - Partie 2.

TFX

21h05. Mechanic : Resurrection. Action. Avec Jason Statham, Jessica Alba. **22h55. Chaos.** Film.

CSTAR

21h10. Chicago Fire. Série. Bienvenue à Chicago. Coup de pression. **22h40. Chicago Fire.** Série. 3 épisodes.

TF1 SÉRIES FILMS

21h00. L'art du mensonge. Drame. Avec Helen Mirren, Ian McKellen. **23h00. Gentleman Menteur.** Téléfilm.

6TER

20h50. Low Cost. Comédie. Avec Jean-Paul Rouve, Judith Godrèche. **22h25. Tout pour être heureux.** Comédie. Avec Manu Payet, Audrey Lamy.

CHÉRIE 25

21h05. Les petits meurtres d'Agatha Christie. Téléfilm. Cartes sur table. Avec Samuel Labarthe, Blandine Bellavoir. **22h55. Les petits meurtres d'Agatha Christie.** Série.

RMC STORY

21h10. J'irai dormir chez vous. Documentaire. Algérie. **23h00. J'irai dormir chez vous.** Documentaire. Vietnam.

LCP

21h00. Rembob'ina. Magazine. Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?, le premier film de Coline Serreau (1976). **23h00. Ces idées qui gouvernent le monde.** Magazine.

Libération

www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact@liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite@liberation.fr

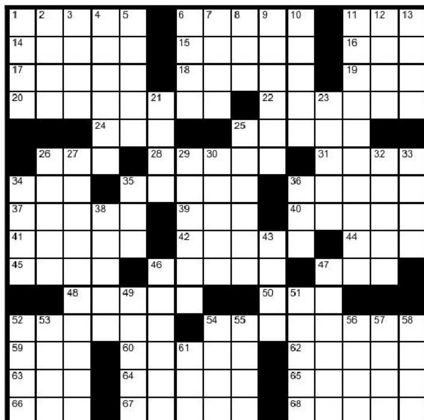
PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France
Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064. ISSN : 0335-1793.

ACPM

LE TRI + FACILE

Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 %
Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier



CASE TOUJOURS

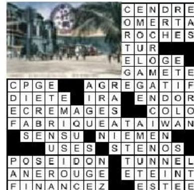
Par **ANTOINE HINGE**

N°100 : Zéro ou un

■ **HORIZONTALEMENT 1.** Pour moi, là, c'est la panne **6.** Plusieurs fois 2,54 cm **11.** Circuit imprimé, en bref **14.** Cousin de Donald **15.** Charrue qui laboure deux fois plus **16.** Alternative à XXX **17.** Tous des moutons **18.** Scène pas répétée **19.** Monarque des *Temps modernes* **20.** Qui sonnent faux **22.** On les garde en réserve **24.** Ici, c'est la norme **25.** Pour mettre un coup de boost **26.** Parti gaulliste **28.** Plante grasse aussi appelée sedum **31.** Autour de la pupille **34.** Cal **35.** Marque de tronçonneuse **36.** Animés dans *Qui veut la peau de Roger Rabbit* **37.** D'un peuple mexicain **39.** Quatre en binaire **40.** Maître de l'argot **41.** Carré de terre **42.** *Glass* _ (Beatles) **44.** Lui, réfléchi **45.** Film pionnier pour les images de synthèse **46.** Patates **47.** Courteney qui a joué Monica **48.** Devenus un peu rouge **50.** La tablette des singes **52.** Autrice des *Guérillères* **54.** Résumé **59.** Monstre caché dans la solution **60.** Pioncé **62.** Simba et Mufasa **63.** Présent, par SMS **64.** Haut de la hanche **65.** Petits dormeurs **66.** Fils d'Ecosse **67.** *Some Rap* _ (Earl Sweatshirt, 2018) **68.** Avant les soles, au Pérou.

■ **VERTICALEMENT 1.** Baladeur d'Apple **2.** Noyau d'adénovirus **3.** Pratiques, quand vous avez le vent en poupe **4.** C'est dans les vieux pots… **5.** Expert en baromètres **6.** Si vous avez déjà la réf. **7.** Bas de denims **8.** Avant + pour les cadres **9.** Etranger à la Normandie **10.** Michael, boss de *the Office* **11.** Film cochon d'animation japonaise **12.** A. G. (musicien) ou Tim (PDG) **13.** Série adaptée d'une BD d'Ennis *(The)* **21.** Admin sous Unix **23.** *-*-* : voici sa ceinture **25.** _ ni près (à la bonne distance) **26.** Partie qui tourne dans tous les sens **27.** Ratio **29.** Poussions des gloussements **30.** Invention d'Edison **32.** Inverse de l'info **33.** Boîte à code **34.** Six-coups **35.** Fonction trigo **36.** Cale de cale **38.** Gamin **43.** Bosons sans queue ni tête **46.** Il requiert de l'entretien **47.** Antisèche **49.** Messieurs du Maghreb **51.** Rendu moins dur **52.** Sauteuses **53.** Préfixe avant chine ou européen **54.** Purée de poix **55.** Parties sombres du taoïsme **56.** «Admettons… » **57.** Lettre sur la croix **58.** Bruit de cocotte-minute **61.** Rien, dans certains patois.

Solutions du week-end dernier



CARNET D'ÉCHECS

Par **PIERRE GRAVAGNA**



Joachim Mouhamad (2288) vs. Pierre Laurent-Paoli (2371) championnat de France. Trait aux noirs.

Le championnat de France d'échecs, au palais des Sports de l'Alpe-d'Huez, a attiré près de 1000 joueurs. Une belle occasion de disputer ce prestigieux tournoi aux côtés des meilleurs grands maîtres français, en profitant des richesses touristiques de cette station ! Les demi-finales se sont déroulées mercredi et jeudi. Les matchs aller des finales, commencés vendredi, se poursuivent ce samedi. Et, en cas d'égalité, dimanche. Vous pourrez les suivre sur YouTube et Twitch avec les commentaires de l'équipe d'Apprendre les échecs. Pas de surprise, Jules Moussard affronte Laurent Fressinet : les deux joueurs les mieux classés jouent pour le titre dans le national mixte. Chez les féminines, Deimanté Daulyte-Cornette joue contre Pauline Guichard. Vous pourrez aussi assister aux matchs pour la troisième place, entre Romain Edouard et Pierre Laurent-Paoli, et entre Sophie Milliet et Mitra Hejazipour. ◆ Solution de la semaine dernière : 23.Dxe6 +1–0

IDÉES/

Frédérique Aït-Touati

«La question écologique percute le théâtre au point d'en modifier les formes»

Recueilli par
SONYA FAURE
et **THIBAUT SARDIER**
Dessin
LISA BLUMEN


DR

La chercheuse au CNRS et metteuse en scène, qui a travaillé avec Bruno Latour, montre dans son dernier essai comment la séparation «nature» et «culture» s'est aussi inventée dans les théâtres italiens au XVIIe siècle. Aujourd'hui, un travail de reconfiguration des relations entre humains et non-humains est à l'œuvre, l'occasion de repenser la scénographie classique de l'homme face à une nature à exploiter.

Le monde dans lequel on vit, c'est avant tout des histoires qu'on se raconte. Et les pensées écologiques sont formelles: pour lutter contre le réchauffement climatique et l'effondrement de la biodiversité, il va non seulement falloir réfléchir à des solutions techniques et à des programmes politiques, mais aussi changer de mots pour décrire et se représenter le monde. La révolution écologique aura donc aussi lieu… au théâtre. Metteuse en scène et historienne des sciences, proche de Bruno Latour avec lequel elle a beaucoup travaillé, Frédérique Aït-Touati en est persuadée.

Dans *Théâtres du monde. Fabriques de la nature en Occident* (La Découverte, 2024), elle montre comment la séparation moderne entre «nature» et «culture» s'est aussi inventée dans les théâtres italiens, où la mise au point de décors de fond de scène et l'invention de machines pour représenter des tempêtes ont réduit le monde non humain à un simple décor. Pour la spécialiste, tout ne se joue pas dans la tête des philosophes ou les laboratoires des scientifiques, et pour créer un monde nouveau, les arts vont devoir venir à la rescousse…

L'idée qu'il va falloir réinventer nos modes de vie pour lutter contre les crises écologiques est désormais admise. On ne sait pas toujours comment s'y prendre, mais on entend beaucoup parler de «bifurcation». Est-ce un bon mot pour parler des changements urgents à entreprendre?

Il est intéressant que ce mot revienne aujourd'hui pour désigner un geste politique: ce sont les jeunes «bifurcateurs» qui décident de ne pas suivre la ligne tracée, qui pensent que ce n'est pas parce qu'ils ont été formés pour travailler dans les grandes entreprises qu'ils sont obligés de le faire. C'est une puissance historique qui se réveille.

Ce mot vient de loin: il y a un siècle, le philosophe britannique Alfred North Whitehead (1861-1947) l'utilisait pour parler de la séparation qui s'est opérée au XVIIe siècle entre la nature et les humains, lorsqu'on a commencé à tout diviser: esprit et corps, science et imaginaire… Peut-être sommes-nous sur le point de vivre une autre bifurcation, qui contredirait la première, puisque ce rapport dualiste à la nature et au vivant est remis en cause.

La «bifurcation» serait une sorte de «révolution»?

Oui, si on tient compte de tous les sens du terme. Il y a la révolution politique, bien sûr. Mais il y a aussi le sens astronomique, lorsqu'une planète commence un nouveau cycle autour de son étoile. Les révolutions scientifique, sociale et politique vont souvent de pair.

Notre période, comme le XVIIe siècle, semble bien être en train de basculer. On sent que les choses bougent, et les jeunes qui choisissent un autre mode de vie le sentent aussi. Il ne s'agit pas de revenir aux périodes antérieures, mais de continuer à chercher ce qu'elles peuvent nous apprendre.

Parmi ces pistes à reconsidérer, il y a justement l'idée que la nature est vivante, et qu'elle ne peut plus être considérée comme le simple décor du théâtre de nos vies…

La nature tremble aujourd'hui, s'agite sous nos yeux: elle refuse d'être traitée comme l'arrière-plan inerte des activités humaines. L'idée que «la nature n'est plus un décor» apparaît dans un nombre considérable de textes, de Michel Serres à Bruno Latour en passant par Isabelle Stengers… Cette phrase est le point de départ de mon enquête. J'ai choisi de la prendre au sérieux en faisant l'hypothèse que la rupture de la modernité, bien connue et bien étudiée en sciences, en mathématiques, en philosophie, est aussi une rupture esthétique.

Cette «nature décor» émerge dès la Renaissance avec l'histoire de la peinture, grâce à la perspective et au paysage. Dans les salles de théâtre, elle prend des formes très singulières: c'est une nature mécanisée. Dès la fin du XVIe siècle en Italie, elle devient littéralement un décor à travers la création de toiles peintes, puis de mécanismes qui animent de spectaculaires machines de scène. Il y a un lien très fort entre les débuts de la science moderne où la nature est reproduite dans des laboratoires, et sa mise en scène dans les coulisses des théâtres: dans les deux cas, ce sont des petits mondes contrôlés.

Que change le théâtre italien par rapport aux autres traditions théâtrales?

Il invente la salle fermée et la scène qui sépare les comédiens des spectateurs: le «quatrième mur». Cette clôture implique de reproduire la nature à l'intérieur d'une boîte noire. On met en scène les puissances de la nature qui nous dépassent, comme les nuages et les tempêtes. Le scénographe italien Nicola Sabbatini (1574-1654) théorise cela en expliquant comment faire surgir la Lune, ouvrir des gouffres, avec des poulies, des cordages et des toiles peintes. Ce faisant, on redirige notre attention: de l'admiration pour les choses de la nature à l'admiration pour l'ingénieur.

Pourquoi avoir choisi de travailler sur les machines de théâtre plutôt que sur les textes des pièces?

Parce que derrière ces machineries se révèle un rapport à la nature comme machine. De Francis Bacon (1561-1626) à Leibniz (1646-1716) en passant par René Descartes (1596-1650) et Fontenelle (1657-1757), de nombreux philosophes du XVIIe siècle utilisent cette métaphore: «La nature est un théâtre, on peut donc la reproduire par la technique». Il faut se souvenir que le théâtre est alors un lieu de modélisation, d'invention esthétique et politique extrêmement puissant. Au même moment, la science moderne invente le laboratoire. J'ai voulu faire l'histoire de cette étonnante coïncidence.

Chez Descartes, la première formulation de sa physique (dans *le Monde*, un traité qu'il ne publie pas de peur de connaître le même sort que Galilée condamné en 1633) est présentée comme une fable, comme un spectacle. Il imagine comment l'Univers entier s'est formé: c'est une cosmogonie, une nouvelle genèse. Mais on découvre, au fil des textes, que cette genèse fabuleuse se transforme subrepticement en une description réaliste du fonctionnement de la nature. La matière est décrite comme un ensemble de petites machines sans capacité d'action propre. Un nouveau récit s'amorce, séparant définitivement la matière de la vie. Descartes commence par un petit théâtre et termine avec une théorie de la matière: on est passé de la fiction à la physique.

Faut-il «canceller» Descartes, responsable de la réification de la nature?

Ce serait un très mauvais procès à lui faire et lui donner une influence beaucoup trop grande. Il n'y a pas une cause unique, bien sûr, à la situation que nous connaissons aujourd'hui. Lorsqu'on fait de Descartes le responsable, c'est notre culte du grand homme qui continue à nous aveugler. Dans tous les changements de monde, c'est la superposition de transformations scientifiques, philosophiques, esthétiques et économiques qui opère.

Le XVIIe siècle nous donne un bon exemple de cela. Une nouvelle cosmologie se met en place, ainsi qu'une nouvelle conception de la Terre, qui s'articule à une nouvelle physique. Ces bouleversements scientifiques vont être repris par le pouvoir, qui trouve son intérêt dans cette cosmologie centraliste, puis dans un grand récit d'expansion spatiale et économique qui sera déployé au XVIIIe et au XIXe siècles.

Le théâtre peut-il à nouveau, aujourd'hui, contribuer au changement de nos représentations du monde, pour mieux faire face aux crises écologiques?

Ce qui est à l'œuvre dans le théâtre contemporain, c'est un profond travail de reconfiguration des relations entre humains et autres que humains, entre le monde biotique et abiotique *[où la vie est impossible, ndlr]*, entre le temps humain et le temps géologique… Le monde

ordonné et hiérarchisé dans lequel notre génération est née est en train d'être complètement bousculé. C'est l'occasion de repenser la scénographie classique de l'homme face à une nature à exploiter. Ce temps de redéfinition, d'ébullition, de potentialités est fascinant. La scène est un laboratoire précieux pour faire place à ces mondes inconnus, ou méconnus. C'est ce qui nourrissait nos réflexions, avec Bruno Latour, lorsque nous avons créé la *Trilogie terrestre*. Dans le troisième volet, *Viral*, créé en pleine pandémie au printemps 2021, on se demandait ce que signifiait partager la scène avec les virus. Dans mes dernières mises en scène, je continue à explorer l'idée que l'espace et les choses sont eux-mêmes des personnages. *Earthscape* interroge nos manières d'habiter le monde grâce à une maison faite uniquement de sons. Dans *le Bal de la Terre*, les corps en mouvement des danseurs et des spectateurs composent un paysage vivant. Il n'y a plus de décor dans ces pièces, mais des récits, des danses et des interactions qui se déroulent autour et au milieu des spectateurs, et avec eux.

La mise en scène de la cérémonie d'ouverture des JO 2024 à Paris vous semble-t-elle porter des pistes intéressantes pour réinventer le théâtre ?

Avec ses défilés, banquets, succession de tableaux vivant dans l'espace public, cette cérémonie m'a rappelé une ancienne tradition théâtrale, celle des mystères médiévaux, pendant lesquels toute la ville se réunissait pour assister à un spectacle dans les rues. Transformer la Seine en scène, c'était donc une proposition à la fois logique et audacieuse par rapport à l'idée du théâtre clos : le point de vue était diffracté, la pluie était présente, incontrôlable, et les puissants n'avaient pas plus que les autres accès à l'intégralité du spectacle. La cérémonie d'ouverture démontre avec éclat que le spectacle vivant n'est pas une forme fixe, aux conventions figées, mais une manière plastique, joueuse. Qu'un spectacle puisse mettre en émoi la fachosphère, être censuré dans plusieurs pays, susciter tant de débats, rappelle que les arts n'ont rien d'anecdotique, qu'ils façonnent, plus et mieux que d'autres discours, les imaginaires et les désirs.

Avec la cavalière remontant la Seine sur un bateau invisible, et l'envol final de la flamme, j'ai retrouvé le goût des inventions merveilleuses où se croisent science, art et politique depuis la Renaissance. C'est une veine joyeuse et irrévérencieuse qui nous rappelle la puissance politique du spectaculaire, de la fête et du plaisir.

En 2015, six mois avant la COP 21 de Paris, Bruno Latour et vous aviez monté *le Théâtre des négociations*, au Théâtre des Amandiers à Nanterre, avec des étudiants de différents pays. De quoi s'agissait-il ?

C'était à la fois une expérimentation politique et une tentative pour donner à voir, par le théâtre, ce que Bruno appelait «le Parlement des choses». Nous avons voulu représenter les êtres et les entités qui étaient en jeu dans les négociations climatiques : non seulement les Etats-nations, mais les fleuves, les animaux… Nous voulions tester la puissance de la fiction, sa capacité à ouvrir brusquement la question politique à d'autres êtres. Comme dans un gigantesque jeu de rôle, chaque étudiant représentait une force en présence – un Etat, le lobby des hydrocarbures ou le fleuve Amazone, et, pendant trois jours, les négociations ont débordé dans les couloirs, les jardins, les bureaux, les ateliers… C'est ce qui m'a passionnée : la question écologique percute le théâtre au point d'en modifier les formes. Le théâtre est donc devenu, à cette occasion, un laboratoire esthétique, mais aussi philosophique et politique. Bruno Latour y a mis à l'épreuve certaines des idées qu'il développera ensuite dans *Face à Gaïa*, Laurence Tubiana a proposé d'y tester des protocoles de négociation qui allaient être appliqués dans la délégation française quelques mois après. Dix ans plus tard, on peut voir à quel point cette idée matérialisée par la fiction scénique, celle d'une assemblée des êtres de la nature et de leur légitimité à être représentés, politiquement ou juridiquement, a pris de l'ampleur, et n'a cessé d'être débattue, élargie, affinée, et parfois mise en œuvre…

Faut-il littéralement détruire les théâtres pour les reconstruire différemment ?

Surtout pas. Ils font partie des lieux où s'élabore une pensée collective, démocratique, forte, comme pendant les semaines de mobilisation avant les élections législatives. Mais il faut continuer à étendre les espaces dans lesquels nous pensons le monde. Espaces numériques, urbains, ruraux, espaces d'exposition, espaces sonores : partout où l'imagination, le récit et la fable peuvent se glisser, le théâtre peut poursuivre son travail de reconfiguration et de pluralisation des mondes, et lutter contre l'unification et l'amincissement du nôtre. Observer les métamorphoses simultanées des scènes politiques, scientifiques et esthétiques du passé nous permet d'aiguiser notre regard sur les bouleversements que nous vivons aujourd'hui. On diffracte les points de vue et les lieux du spectacle, on invente des laboratoires d'un genre nouveau pour explorer autrement la Terre. La planète entière est devenue une terre inconnue à découvrir, une scène de théâtre potentielle, à ciel ouvert. ◆



FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI *THÉÂTRES DU MONDE* La Découverte, 192 pp., 20 €.

LIVRES/

Thomas Clerc Variétés parisiennes

Dix-sept ans après son inventaire du Xe arrondissement, l'écrivain quadrille dans son dernier livre le XVIIIe où il vit désormais. Nous avons accompagné ce flâneur perecquien, avec plus d'un tour dans son «sac à performances».

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**
Photos
STÉPHANE LAGOUTTE



Rendez-vous à la sortie du métro Marx-Dormoy. Les passants font un chassé-croisé sur les marches de la bouche en contrebas. Un homme zone au-dessus, le long des garde-corps, dans l'attente d'un chaland. *«Marlboro, bled, Marlboro, bled»*… On songe au cri des vendeurs de cigarettes que Thomas Clerc épingle comme des insectes dans son livre. L'écrivain, universitaire et ex-chroniqueur à *Libération*, habite à deux pas depuis six ans, rue Marc-Seguin (inventeur du pont suspendu). Mais il ne fume pas. Est-ce pour cela qu'il s'amuse à dire que Marx-Dormoy est le *«poumon du quartier»*? Il vient de surgir du côté du kiosque à journaux, chemise à carreaux, pantalon blanc et mocassins, un léger tote bag sur l'épaule. En 2018, il a quitté le Xe arrondissement, son perchoir pendant quinze ans, pour migrer vers le nord et se poser sur ce morceau de Paris plus indiscipliné. Quand, en 2007, son inventaire du Xe arrondissement (*Paris Musée du XXIe siècle, le dixième arrondissement*, Gallimard «l'Arbalète») est paru, il annonçait bravache qu'il les ferait tous. *«J'étais un peu mégalomane»*, concède-t-il. Entre-temps, entre autres, il a détaillé entomologiquement son appartement dans *Intérieur* (2013). Avait-il fini par faire le tour de l'écosystème de la porte Saint-Martin? Voulait-il agrandir son espace vital à moindre coût – le XVIIIe étant réputé un des moins chers de la capitale? Toujours est-il qu'il a opéré une nouvelle translation intramuros: après le XVIe (l'enfance), le Ve (rue de Quatrefages où a vécu Perec) et le Xe (épluché), le XVIIIe lui ouvrait les bras. On ne peut s'empêcher d'interpréter cette série chiffrée en une dégringolade sociale du Parisien qui peine à se loger à Paris au prix où vont les choses. («L'ignoriez-vous? *Aucune rue du 18e dans le Monopoly!*») Au fond de lui brûlait aussi le souvenir attendri de la rue Ramey où vivaient ses grands-parents, eux qui n'allaient guère s'aventurer au-delà de Clignancourt. *«Enfant,* dit-il, *je trouvais touchant que les gens changent rarement de quartier et se contentent de vivre dans le leur.»*

Cercles concentriques

La rue Ramey n'est pas La Chapelle où il a finalement élu domicile et où il joue le guide du jour. L'apprivoisement a pris son temps. Le quartier paraît dur au premier abord, assez pauvre, sans les sémillants commerces du Xe (ici les magasins bio velléitaires ferment boutique en un claquement de dents) et sans monuments. *«On y a mis la France, je dirais des marges, les relégués de l'histoire de France, Arabes, Chinois, juifs, Africains, Pakistanais, Afghans»*… Aucune raison a priori d'y venir. *«Le quartier résiste au bon sens du terme, il ne s'est pas standardisé. On n'est pas dans un Paris de carte postale. Il me fallait le conquérir.»* Le confinement lui a permis de se l'approprier en douceur, il a facilité les cercles concentriques à un kilomètre, puis au-delà. Dix-sept ans après le premier, le deuxième tome d'un *Musée du XXIe siècle* a bouclé le XVIIIe arrondissement *(lire le début du livre, dans «Premier chapitre», pages VI et VII de notre cahier été)*. Le plus gros de ses livres.

Au croisement avec la rue de la Chapelle, Thomas Clerc désigne deux pigeons sur un panneau de signalisation. Le principe dans ses déambulations est: tout événement insolite, toute vision propice à susciter la réflexion, à déclencher une association, peut se retrouver sous forme de notes dans son carnet Clairefontaine. Si l'auteur n'apprécie pas le volatile, il lui évoque une image hitchcockienne. *«J'essaye de jouer au billard avec toutes ces choses vues.»* Une clocharde, figure locale familière, passe. On en croise un certain nombre dans le volume. A chaque fois qu'il en voit un(e), l'écrivain lui demande d'écrire son nom dans un carnet en échange d'un euro. Par exemple, Impasse Marteau, au point nord le plus extrême de Paris XVIIIe et de Paris tout court, un certain Gabriel s'est prêté au deal *(«Performance clochard»)*. Sur la droite, Thomas Clerc montre la boutique d'un barbier vide en cette fin d'après-midi du mois d'août. Un de ses challenges a consisté à se

Thomas Clerc, à Paris, le 16 août place Hébert dans le XVIIIe arrondissement de Paris.



THOMAS CLERC
PARIS MUSÉE DU XXIe SIÈCLE. LE DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT
Minuit, 624 pp., 25 € (ebook : 17,99 €). En librairie le 29 août.

faire raser la moustache par les 39 barbiers de l'arrondissement. Les a-t-il tous faits ? Il répond de biais. *«39, c'est un chiffre fétiche pour moi avec lequel je joue souvent.»* Il avait 39 ans, en 2005, quand il a publié son premier livre *Maurice Sachs, le désœuvré,* et Maurice Sachs est mort à 39 ans. Parmi les nombreux projets de cet esprit espiègle et foisonnant, il y a la description à la Perec des immeubles qui portent le numéro 39. Dans sa trousse à outils, son «sac à performances» qui contient des accessoires propices à déclencher des événements de rue, il emmène un appareil photo avec lequel il saisit les portes cochères surmontées d'un 39. Et aussi les boîtiers d'interphone avec des noms propres qui évoquent la littérature par des homonymes, ainsi de Catherine Millet (*«Poétique de l'interphone»*). Clerc est un saltimbanque conceptuel.

Coutures temporelles

Son nouveau *Paris Musée du XXIe siècle* suit un parcours qui part de la rue Marc-Seguin, son adresse, pour sillonner La Chapelle, son quartier, se déplacer ensuite vers l'ouest et la Goutte d'or, filer vers Clignancourt et Montmartre, pour finir par les Grandes Carrières. A peine perçoit-on des coutures temporelles ici et là, un repos du guerrier quand il prend un café à la terrasse du *Titanic* rue Dejean, qu'il teste un massage rue Hermel, et rentre au bercail avec un safou dans sa besace. Les journées semblent débuter à 6 heures du matin et s'achever à minuit. Le texte joue le continuum, d'une rue à une autre rue, d'un square à une impasse, d'une place à un boulevard… L'œuvre qui lui a demandé trois ans a la forme d'une infinie déambulation. La tapisserie prend corps comme si elle s'assemblait sans s'interrompre. L'impression de marathon peut d'abord effrayer le lecteur inquiet pour son souffle. *«Mon idéal était de réaliser une espèce de travelling sur la ville, d'où la citation de Chantal Akerman au début.»* Les rues Ordener, Caulaincourt ou celle de l'Evangile (qui mesure 910 × 18 m) que nous venons d'emprunter lui ont réclamé plusieurs jours. Sur la longueur, les impressions varient du tout au tout. Au début de la rue de l'Evangile, il montre une entrée borgne qui mène à une cour en décrépitude, un squat qui s'anime le soir en maison de passe un peu trash. *«C'est un endroit que Zola a connu quand il a fait son livre sur la Goutte d'or. Il dit s'être promené dans ce coin-là.»* Le périple urbain de Clerc se tisse de références et de réflexions littéraires, historiques, sociologiques nourries par la documentation qu'il amasse. *«Guy Debord en parle de la rue de l'Evangile dans* Projets d'embellissements rationnels de Paris, *et il préconisait d'en effacer le nom, "un nom sale".»*

Quand il est sorti pour aller au rendez-vous au métro Marx-Dormoy, une voiture fonçait dans la rue Pajol à toute bringue. *«Les scènes de rodéo à 150 à l'heure, c'est assez fréquent et un peu infernal.»* On vient de déboucher sur la petite place Hébert. Comme il aime et traduit l'hétérogénéité de l'arrondissement, Thomas Clerc affectionne le charme un peu provincial de cette demi-lune avec ses cafés, la Rotonde hébertine, le Café de la gare pour les soirs de foot et la Piscine qui existait déjà dans les années 50 quand Doisneau immortalisait la place. *«Jean-Christophe Bailly la loue aussi dans* Paris quand même.*»* Le réservoir de références est inépuisable, Clerc est un encyclopédiste. On l'imagine chez lui, entouré de plans, de notes, le précieux *Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet en bonne place, ramenant chaque soir un butin



Depuis le pont de la rue Riquet, à Paris, le 20 août.

de la rue, retranscrivant à chaud, mélangeant les ingrédients, recoupant, élaguant, épurant, rajoutant. Quadriller le territoire d'un arrondissement n'a pas de limites. N'a-t-il jamais été découragé devant la démesure du sujet ? Plutôt non. *«Parfois je me suis dit : "quand est-ce que tu t'arrêtes ?" J'aime bien la phrase de Dostoïevski qui dit qu'il prend toujours des sujets au-dessus de ses forces.»* En fait, son tour en 425 rues et autres squares, il s'en est enivré de plaisir. On le sent d'autant plus à son goût prononcé pour l'architecture dans la ville, un de ses dadas. Les verrues méritent un opprobre (IPPP : ou immeuble le plus pourri de Paris ou AFS : à faire sauter), les immeubles harmonieux à son goût, des compliments. Mention spéciale du coin pour la tour Boucry, blanche et carrée, datant de 1972. *«Si je n'avais pas été écrivain, j'aurais aimé être architecte parce qu'il y a action directe. La littérature, ça reste quand même une action indirecte.»* On le trouve pourtant incroyablement actif : il envoie des mails bien sentis aux architectes pour les critiquer ou les complimenter de leur réalisation. Il appelle ça une *«performance distancielle»*.

BMW abandonnée

Performer hors pair sur scène, Thomas Clerc prend en effet la rue comme une sorte de théâtre, sur laquelle il peut activer des micro-interventions ou improviser sur le moment. *«Performance chien»* : il s'enquiert auprès d'un jeune homme à casquette dans la rue Affre du nom de son canidé (*«Snark»*). *«Performance touriste»* : à Montmartre, il s'amuse à demander son chemin en touriste. Une BMW abandonnée depuis un mois se retrouve entièrement recouverte d'affiches avec *«cette voiture appartient à Rachida Dati»* (*«performance nocturne»*). Une femme s'est égarée à Marcadet-Poissonniers et cherche le Sacré-Cœur, il l'accompagne jusqu'au bout (*«performance j'aide mon prochain»*). Un bout de conversation téléphonique saisie au vol et il tient une formule de folie douce (*«Portable»*). Il croise Besancenot (*«Apparition»*) : *«"J'ai voté pour vous en 98" à quoi celui-ci répond "ah ! c'était vous" avec un esprit de Montmartre.»* L'écrivain joue de cette tension entre des informations avérées et ce qui arrive dans la rue et qu'il ne maîtrise pas ; *«soit ce que je vis sans le vouloir, soit ce que je vais produire artificiellement».* Toute la saveur un peu hallucinatoire de sa description déambulatoire tient à l'addition d'événements provoqués ou irruptifs, du registre sérieux au comique. *«Je suis un écrivain de variété, au sens music-hall du terme»*, adepte de la variété des genres, poèmes, récits, remarques sociologiques, calembours. Dans les endroits chauds, porte de Clignancourt ou de la Chapelle, dardé du regard par les vendeurs de shit et ou les junkies agressifs, il peut tenter de désamorcer l'électricité ambiante en soufflant des bulles de savon (*«performance danger»*). *«Je n'ai pas été confronté à trop de problèmes. Je me suis seulement un peu battu avec un type furieux parce que je regardais à l'intérieur de son commerce rue Ordener»* (*«performance franchissement de seuil»*). Les refus de contact ne le rebutent pas. Il cite Warhol qui a écrit dans son journal : *«Ce n'est pas bon pour moi, mais ça va être bon pour le journal.»*

C'est parce qu'il ressemble le moins à Paris que Thomas Clerc a choisi le XVIIIe. Il écrit, dans un de ces passages qui exaltent un panorama et le sentiment d'espace : *«Je fus converti à la beauté locale un soir de printemps, sur le pont Riquet, qui surplombe majestueusement les voies ferrées, à cet endroit extrêmement larges, et donne le sentiment exact d'un avenir et d'une amplitude qui n'existe guère à Paris, ville fermée, dense et resserrée sur elle-même.»* C'était une fin de journée sur ce grand pont qui mène au XIXe et au jardin d'Eole, encore plus beau la nuit. *«C'est là que j'ai eu le déclic.»* Il a consigné cette vision et tant d'autres dans son *Musée du XXIe*, expression ambiguë, lui qui veut faire ressentir la vitalité d'une ville qui n'est pas un musée, et qui l'est peut-être aussi un peu. Rue de Torcy, juste avant le métro, une femme sort de la boutique le Gâteau Félicité, une énorme boîte pâtissière à la main. On se souvient que l'écrivain n'a pas omis d'évoquer l'enseigne où trônent de gros gâteaux colorés et crémeux. Elle s'engouffre dans l'escalier de la station Marx-Dormoy. La traversée du Paris de Thomas Clerc a réussi à exciter le regard. ◆

LIVRES/ POCHES

EMMANUELLE BAYAMACK-TAM
LA TREIZIÈME HEURE
Folio, 528 pp., 9,90 €.



«Obscène, c'est moi qui le suis, de chasser en pleine nuit une femme qui ne m'a jamais fait que du bien, mais c'est plus fort que moi. En dépit de l'ambitieux programme baudelairien que je me suis fixé, il faut croire que je ne suis ni un saint ni un grand homme.»

Alice Zeniter sur la Grande Terre Femme flottante à Nouméa

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Ce nouveau roman d'Alice Zeniter n'est pas une épopée. C'est un livre passionnant à lire dans le contexte actuel de tensions en Nouvelle-Calédonie, car il nous plonge dans l'histoire des différentes populations ayant composé au fil des décennies ce territoire du Pacifique conquis par la France en 1853, mais il manque de ce souffle romanesque qui fait les grandes épopées et qui nous embarque, yeux grands ouverts, vers des rivages inconnus. Cela tient peut-être à l'héroïne, Tass, une femme insaisissable qui, après avoir vécu en France, revient vivre à Nouméa où elle a grandi. C'est une rupture amoureuse qui a provoqué ce retour, ce qui explique peut-être le côté flottant de cette enseignante qui, au fond, ne sait plus très bien où elle habite, à tous les sens du terme. On peine à s'attacher à elle, à la voir et la sentir tant elle entreprend un voyage dans le temps et dans l'espace, prétexte à raconter la colonisation.

La Nouvelle-Calédonie est un lieu à ce point méconnu que Tass, chaque fois qu'elle devait l'évoquer en métropole, se sentait obligée de donner un point de repère. Louise Michel, tiens, voilà une référence. *«Elle citait Louise Michel à dessein, plutôt que Christian Karembeu, parce que si elle doit être associée à une figure connue pour pouvoir exister, elle préfère l'anarchiste au sportif,* écrit Alice Zeniter. *Depuis l'adolescence, Tass aime Louise Michel comme son aïeule parce que celle-ci a écrit des textes qui racontent une traversée similaire à celle de son aïeul réel, lequel n'a jamais écrit de textes parce qu'il ne savait pas écrire et, s'il avait su, personne ne les aurait gardés.»* Parfois, elle évoquait aussi *«Ataï»*, ce qui ne disait rien à personne, pourtant il s'agit d'un grand chef kanak qui mena l'insurrection contre le colonisateur français en 1878 et dont la tête tranchée fut ramenée en métropole pour être exposée dans des musées.

C'est la présence de jumeaux kanaks dans la classe où elle enseigne le français, à Nouméa, qui va la perturber. Célestin et Pénélope ont quelque chose d'étrange qu'elle ne parvient pas à cerner, et surtout un minuscule tatouage gravé dans la continuité du pouce, juste avant le poignet, *«KNKY XXcra»* (Kanaky vaincra), elle se demande s'il n'est pas le signe d'une appartenance à un mouvement indépendantiste. Un jour, les jumeaux ne se présentent pas en classe, ni le lendemain ni le surlendemain. Ce qui semble confirmer les craintes de Tass, la période politique étant devenue *«un grand flou […] alors que les trois référendums prévus par l'Accord de Nouméa sont désormais passés sans avoir réglé la moindre question»*. L'enseignante va partir à leur recherche et cette quête va se transformer en retour aux sources et notamment à cet ancêtre algérien qui lui a donné son nom, Arezki. Car ce que l'on sait peu, c'est que de nombreux Algériens ont été envoyés au bagne en Nouvelle-Calédonie, d'une colonie à l'autre. Alice Zeniter a l'immense mérite de mettre en lumière ce pan de l'histoire mais à trop vouloir nourrir son roman de faits et de dates, à trop vouloir innover dans le mode d'écriture, elle nous perd parfois en chemin. ◆

ALICE ZENITER FRAPPER L'ÉPOPÉE
Flammarion, 350 pp., 22 € (ebook : 14,99 €).

Laïcité de la peur La dérive d'un courant du PS au cœur du dernier Aurélien Bellanger

Par **QUENTIN GIRARD**

Il est des livres qui avant même leur apparition sur les étals des libraires ont déjà eu une vie, suscité des commentaires et des polémiques. Au point qu'on finirait par oublier que personne ou presque ne l'a lu. C'est le cas du nouveau roman d'Aurélien Bellanger, *les Derniers Jours du Parti socialiste*. S'il n'est sorti que ce 19 août, il a été envoyé dans les rédactions début juin. Son thème, l'histoire d'un mouvement minoritaire du PS obsédé par la laïcité et l'islam au point de pousser à l'avènement d'un pouvoir de plus en plus autoritaire, a tambouriné comme mille percussionnistes sur l'actualité prélégislatives. A la lecture de certains passages, notamment à l'évocation d'un *«arc républicain»* créé par le personnage principal Grémond, qui regrouperait toutes les personnes, hors Mélenchon et extrême droite, potentiellement apte à rejoindre une majorité présidentielle qualifiée de *«centre infini»*, on a parfois eu l'impression que la réalité était dans ces pages et que la fiction s'activait sur le plateau de BFM TV que l'on regardait au même moment du coin de l'œil.

Sur X, Aurélien Bellanger a révélé sa frustration : *«Il va sortir trop tard hélas mais j'ai écrit un livre qui raconte comment une hérésie du Parti socialiste, le Printemps républicain, entouré d'un groupuscule d'intellectuels médiocres, aura rendu possible la victoire de l'extrême droite en France.»* Dans la foulée, l'écrivain a donné une interview à *Mediapart* où il explique qu'il *«voulait raconter comment une certaine gauche avait été le lieu de la réinvention d'une sorte de néoracisme. Raconter ces gens qui, depuis dix ans, répètent qu'ils sont la vraie gauche et que la gauche est devenue folle, "racialiste", "islamo-gauchiste"…»* Réaction presque immédiate de *Franc-Tireur*, dont plusieurs fondateurs sont des personnages du roman, qui a dénoncé dans un billet *«des amalgames et des contre-vérités»*. Et de regretter : *«Tout ce qui vient fracasser la thèse du romancier a été omis. Le reste est inventé !»*

Une apparence de la vérité. Pendant l'été et la douceur des Jeux olympiques, la controverse s'était estompée. Avec la parution de l'ouvrage et la crise politique toujours en cours, les braises de la querelle sont en train de se raviver. Dimanche, dans *l'Express*, Raphaël Enthoven s'est insurgé contre un *«Bellanger [qui] ne se conduit pas en romancier, mais en nécrophage»*. D'un côté, cela va donner lieu à une sorte de dernier chapitre hors les murs du roman, permettant, et c'est intéressant, de brouiller un peu plus les frontières du réel. De l'autre, cela va empêcher de parler de littérature et de se demander si l'ouvrage est intelligemment mené, construit, porté par une mécanique presque scientifique du récit et une écriture résolument sans aspérités qui pousse à aller jusqu'au bout des presque 500 pages (réponse : oui).

Aurélien Bellanger est un pirate. Il s'empare sans demander l'autorisation de ce qui n'est pas à lui et emmène son butin sur son île pour créer autour un nouveau récit. En publiant la plupart du temps des sortes de docufictions, il donne à ses ouvrages l'apparence de la vérité tout en conservant la liberté absolue du romancier d'écrire ce qu'il veut (et donc d'inventer).

Dans *les Derniers Jours du Parti socialiste*, il crée des institutions et des figures fictives inspirées de personnes réelles qui côtoient des acteurs de l'actualité sous leurs vrais noms, ce qui permet de semer encore plus le doute. On a ainsi, pour les principaux, le Mouvement du 9 décembre pour le Printemps républicain, un certain Grémond pour feu Laurent Bouvet, Taillevent pour Enthoven, Frayère pour Michel Onfray, Revêche pour Philippe Val, etc. Sans oublier l'écrivain fasciné puis rebuté Sauveterre, pour Bellanger lui-même. En face, on trouve Hollande, Charb, *Charlie Hebdo*, Samuel Paty, ou même *le Monde* et *Libération*. Certains acteurs sont justes là pour prendre des coups. Revêche-Val, presque accusé par anticipation par le Charb de papier d'avoir provoqué l'attentat contre *Charlie*, est aussi ridiculisé que Philippe Sollers dans *la Septième fonction du langage* de Laurent Binet.

D'autres se révèlent bien plus profonds et donc intéressants. Grémond est un vrai sombre héros se battant contre l'amer, intellectuel comprenant avant tout le monde que la gauche abandonne une partie de son électorat historique. De sa jeunesse comme jeune militant aimant coller des affiches à celle de cadre apparatchik dépité des orientations prises par le PS et cherchant une manière d'exister (quitte à s'inventer un accent toulousain pour se donner une légitimité provinciale), Aurélien Bellanger retrace


Aurélien Bellanger à Paris, en mars.

ses évolutions et sa manière habile de tisser sa toile, entre le cardinal de Richelieu et le professeur Xavier de *X-Men*, capable de transformer un petit bureau d'une aile du Parti socialiste en centre politique de la France. L'auteur écrit : *«On observe aussi, dans ses rapports au Parti socialiste, quelque chose de contracyclique. Quand le pouvoir est proche, Grémond s'en éloigne. A se demander s'il n'a pas délibérément saboté le PS pendant les années Hollande pour réussir enfin à se synchroniser sur lui. Plus hégélien que marxiste, il a toujours considéré la politique comme un champ de force, une manifestation du destin sur laquelle on ne peut agir vraiment qu'en jouant avec les puissances occultes de l'histoire.»*

Si dans son entretien à *Mediapart* Auré-

PETER STAMM
AGNÈS
Traduit de l'allemand (Suisse) par Nicole Roethel. Christian Bourgois «Satellites», 192 pp., 8,50 €.



«Agnès est morte. Une histoire l'a tuée. Il ne me reste d'elle que cette histoire. Elle commence il y a neuf mois, le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans la bibliothèque municipale de Chicago.»

KATHRYN SCANLAN
CAVALER SEULE
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laetitia Devaux. 10/18, 216 pp., 8 €.



«A l'école, on nous demandait toujours ce qu'on voudrait faire plus tard. Moi, je répondais que je voulais devenir jockey, monter des chevaux de course. Ça inquiétait mes professeurs. Un jockey, ça doit être petit, et moi, je grandissais.»

lien Bellanger est sans équivoque sur ces idées, en partie par besoin expiatoire de se faire pardonner d'avoir pu y adhérer à un moment, la lecture du roman est plus ambiguë, la dénonciation moins claire (au moins les deux premiers tiers), l'écriture non pas noire et blanche mais d'une grisaille dans laquelle on se plonge avec réflexion. Face à un Grémond affaibli par la maladie de Charcot, qui se retire sur son Aventin après avoir été manipulé et trahi par le «Chanoine» (Macron), la fascination et une forme d'attachement l'emportent.

Séismes intellectuels. En de nombreux points, et pas seulement parce que les deux reprennent le concept de fenêtre d'Overton – basé sur le degré d'acceptabilité des débats d'une société – *les Derniers Jours du Parti socialiste* évoque la récente série *la Fièvre* diffusée sur Canal +. Les deux auteurs, Bellanger et Benzekri, n'étaient peut-être pas si éloignés idéologiquement il y a dix ans. Désormais, ils sont à deux bouts du spectre. Ils tentent chacun de saisir les séismes intellectuels et les manières de voir le monde qui ont récemment profondément changé la gauche et la société. Ils en tirent des leçons différentes, et probablement complémentaires. ◆

AURÉLIEN BELLANGER
LES DERNIERS JOURS DU PARTI SOCIALISTE Le Seuil «Cadre rouge» 496 pp., 23 € (ebook: 16,99 €).

Terrils au trésor Une enfance dans la ville de l'amiante Thetford Mines, premier roman du Canadien Sébastien Dulude

Par **THOMAS STÉLANDRE**

PHOTO ROBERTO FRANKENBERG

Peut-être en va-t-il des livres comme des gens: ceux qui nous résistent de prime abord deviennent souvent nos préférés. De mémoire, les premières pages d'*Amiante*, premier roman d'un Québécois né à Montréal en 1976, nous ont paru difficiles, déroutantes – ce sentiment bien connu, lorsqu'un texte manque d'indulgence et se dérobe, instaurant sa chorégraphie quand on attendrait qu'il réponde fissa à des questions aussi bêtes que «Où sommes-nous? Qui parle?», etc. Il faut un temps, sans doute, pour entrer ici, et c'est en fait très bon signe car c'est le temps qu'il faut pour s'habituer à une nouvelle voix – a fortiori si cette voix est connectée à l'enfance: c'est l'expérience de *l'Opoponax* de Monique Wittig, par exemple, cet égarement initial. Personne ne montre d'entrée sa quéquette dans *Amiante*, mais un garçon de 10 ans tient un journal entre ses mains: *«Entre deux bouchées sonores de céréales, le petit Poulin m'a annoncé que le rembourreur, monsieur Joly, était mort la semaine dernière dans un accident de la route.»*

Nous sommes dans la ville canadienne de Thetford Mines, longtemps surnommée «la cité de l'or blanc», où s'extrayait au plus fort de son activité 40% de l'amiante mondiale – *«this shithole of a town»* résume l'un des personnages pour évoquer ce décor où Sébastien Dulude a lui-même grandi, de 6 à 16 ans. Ecrire ce roman, c'était pour lui y retourner, y être, parler de la mine, du labeur, de l'ennui, de la poussière sur les mollets, mais aussi de la beauté pastorale des alentours. C'est une affaire de regard et, comme on change le plomb en or, tout change bientôt pour Steve Dubois, 9 ans, le jour où débarque dans le quartier un nouveau voisin, *«un garçon de mon âge à la dégaine polissonne»* surnommé le petit Poulin. Ensemble, ils vont passer l'été sur les hauts terrils et s'occuper notamment en découpant des articles dans les journaux en vue de composer un *«album de catastrophes»* (comme quoi, il y a pire ailleurs): tremblements de terre, accident d'hélicoptère, désintégration de la navette *Challenger*… La première partie du roman se passe en 1986, la seconde cinq ans plus tard, en 1991. Elles sont de longueur équivalente: il y a grosso modo d'une part l'enfance et d'autre part l'adolescence, et un abîme entre les deux.

Jonquilles. Il y a les faits et la trame, mais ce qui prime, prend au départ au dépourvu et puis vite emporte, c'est l'écriture. A chaque phrase ou presque, sa sensation, son image, son souvenir. Le narrateur dit comment c'était, les visages, les paysages, et on voit très bien de quel bois ces histoires sont faites. *«C'était une pinède bâtarde, un bras de forêt en lutte constante et immobile, une forêt d'un rouge miel, toujours changeante, qui avait perdu du terrain au profit d'une flore plus chaotique. Les grands pins rassuraient.»* Au printemps, on trouvait des jonquilles, et une fois «je» a voulu en cueillir quelques-unes pour les faire sécher dans sa chambre. Drôle d'idée: *«Mom»* avait affirmé que c'était du poison et *«Dad»* que *«c'est fifi un peu, un bouquet de jonquilles, que personne n'est mort ah ah ah, que* ça doit être plein de fourmis». Le narrateur est *«un sensible»*, tout le raconte, au sens de ce qui perçoit la moindre variation, et il l'est dans une famille de mineurs où il convient de père en fils d'être une brute et de s'enfoncer dans un trou noir – contre cette masculinité rocheuse, toxique, sa douceur de fleur.

Branches. Dans le mot «Amiante», le lecteur pourra projeter un bouquet de choses – Sébastien Dulude exploite toutes les facettes de sa métaphore: nocivité, caractère isolant contre les agressions extérieures, difficulté à s'en défaire. «Amiante», c'est aussi à l'oreille ami, amant, amante, aimant, et il faut entendre cet écho puisqu'on suit en premier lieu la rencontre de deux garçons qui s'attirent et trouvent l'un en l'autre un repère, une cabane. En haut dans les branches, on lit *l'Affaire Tournesol*, on feuillette son premier magazine porno, c'est tout un monde. En rêve ou non, tôt dans le livre, une main s'aventure. La scène, tout entière gorgée de soleil, légère et spontanée, ne constitue pas la clé de l'ensemble. S'il est possible de la lire sans sourciller et d'en être ému, d'y trouver même une sensualité et aucun malaise, c'est que l'auteur semble écrire en enfance comme on écrit d'un pays pas vraiment quitté. Ce n'est pas l'adulte qui regarde en arrière à cet instant.

Tout juste paru au Québec (où *«les 4000 exemplaires disponibles se sont envolés en quatre jours»* dixit l'éditeur canadien La Peuplade) et porté sur place par une presse conquise, *Amiante* sort quasi simultanément en France. Souhaitons-lui un succès au moins équivalent dans l'Hexagone: dans la cascade de la rentrée, c'est une vraie pépite. Egalement éditeur et performeur, son auteur a trois recueils de poésie derrière lui. Et comment, par instants, une force poétique, précisément, paraît s'infiltrer entre les lignes comme des volutes de fumée et parvient, on ne sait trop par quel mouvement tellurique, à soulever, hisser son paragraphe vers de hautes sphères: c'est le souvenir qu'on en garde. Odeur de brûlé et souffle aérien. ◆

SÉBASTIEN DULUDE **AMIANTE**
La Peuplade, 224 pp., 20 € (ebook: 12,99 €).

LIVRES/ POCHES

HERNAN DIAZ
TRUST
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard. Points, 456 pp., 10,20 €.



«La plupart d'entre nous préfèrent croire que nous sommes les sujets actifs de nos victoires mais seulement les objets passifs de nos défaites. Nous triomphons, mais ce n'est pas vraiment nous qui échouons —nous sommes ruinés par des forces qui nous dépassent.»

Puissance quatre Le Coréen Sang Young Park et ses «moi» jeunes et gays

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Quatre récits, quatre fois Young, un Coréen gay de 32 ans qui se souvient de celui qu'il fut à 20 et à 25 ans. Il est devenu écrivain le jour où il a estimé que sa meilleure amie l'avait trahi: *«Un sentiment auquel j'étais tout sauf habitué, considérant le peu d'attentes que j'avais envers autrui.»* Le jeune Young, narrateur de *S'aimer dans la grande ville*, a le même nom que l'auteur Sang Young Park, né comme lui en 1988. Il est légitime d'attribuer à l'auteur cet autoportrait de son personnage, quand celui-ci se décrit penché sur son ordinateur *«inventant un moi qui n'était pas moi»*. Un «moi» qui semble à première vue ne pas être tout à fait raccord d'une histoire à l'autre. C'est agréablement déstabilisant. Un exemple: parmi ses nombreux partenaires, Young évoque le détenteur d'une belle voiture, un étudiant en ingénierie qui ne l'intéresse pas, ou plus: *«Mais nous avions aussi des points communs: être des homos à faible estime de soi, régulièrement visités par des pensées suicidaires, victimes de harcèlement à l'école, fans – quels snobs! – de films d'auteurs, d'essais et de livres d'art mais détestant des trucs ennuyeux comme Haruki, Hong Sangsoo, la littérature française, et les Audi, de sorte que nous avons fini par être liés par un sentiment particulier.»* Dans un autre chapitre de sa vie, Young se trouve être diplômé en littérature française.

Avec l'amie de ses 20 ans, chez qui il emménage et qu'il accompagne dans ses démarches le jour où elle doit avorter, Young partage *«une inclination assez faible pour la chasteté»* (récit 1). Pourtant, *S'aimer dans la grande ville* est pudique. Zéro fellation. Que des corps à corps fusionnels. Et le sexe compte peu dans la relation la plus longue et la plus paisible que Young connaisse (récit 3). Des vacances à Bangkok dans l'hôtel même où son amant et lui avaient eu un aperçu du luxe pendant quelques jours rendent le Young trentenaire nostalgique (récit 4). Kylie elle-même ne les avait pas séparés, Kylie étant le *«petit nom génial»* que Young donne à sa séropositivité. La maladie est *«l'incident»* qui écourte son service militaire. Mais elle est absente de sa passion pour un ancien activiste plus âgé, un éditeur de livres de philosophie dont la sévère et agaçante éthique contraste avec *«son adorable visage de ravioli refroidi»* (récit 2). Turbot, ragoût de lotte, perche truitée, porc aigre-doux, le tout arrosé de soju (Young boit comme un trou): on mange sans cesse dans la littérature coréenne, et spécialement dans cet épisode, par raffinement et délicatesse plus que par réalisme.

L'éditeur se manifeste cinq ans après leur séparation, cependant que la mère de Young se meurt d'un cancer qu'elle croit éloigner en recopiant la Bible, sa passion à elle. Sang Young Park donne un aperçu du système de soins coréen, où la part des aidants est écrasante. Chaque individu qu'aime Young travaille jour et nuit quand lui-même peine à quitter son lit. Mais entre sa mère et lui, c'est prise de tête à plein temps, leur manière à eux de s'aimer.

SANG YOUNG PARK
S'AIMER DANS LA GRANDE VILLE
Traduit du coréen par Kyungran Choi et Pierre Bisiou, la Croisée, 238 pp., 21,10 € (ebook: 14,99 €).

Au fil des aimés Troisième roman de la poétesse canadienne Anne Michaels

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**


EIJA HUHTIKORPI. PLAINPICTURE

Les romans contemporains font perdre au lecteur l'habitude, non pas de la lenteur, mais d'une précision qui prend son temps, d'une paix teintée de mélancolie qui permet de regarder tranquillement les détails d'une scène, les objets ordinaires, domestiques. Nous lisons rarement des passages qui suivent ce rythme-là et dégagent un tel naturel allié à une élégante minutie: *«Il aimait leurs balades en voiture sans but précis et la joie du retour. Il aimait les promenades qu'ils faisaient ensemble pour laisser se déposer la journée, entre chien et loup, la préparation des repas ensemble, ce tranquille raccommodage fait de parole et d'écoute.»*

Superbement traduit par Dominique Fortier, *Etreintes* est le troisième roman d'une poétesse canadienne, Anne Michaels. Sa fiction est composée de strophes, d'images, d'éclats poétiques, ce qui n'empêche pas le roman de raconter des histoires. Il présente de façon elliptique et concentrée à la fois le destin de plusieurs duos, parmi lesquels un peintre et une femme qui pose nue pour lui, des époux, un père et sa fille. Ces hommes et femmes sont souvent, mais pas toujours, liés les uns aux autres à travers les générations. *Etreintes* agence des jeux d'échos entre des personnages, des paysages enneigés, des états psychiques, des sensations, des professions; entre la mort et la vie, la mort et l'amour. Le livre commence en 1917 et s'achève en 2025. Entre ces dates se succèdent d'éternels retours, une même fragilité de l'humain, des drames semblables: *«Un homme qui a survécu à une guerre meurt dans une autre.»* Et l'amour dans tout ça conserve son importance, il est *«une forme de sauvetage»*.

Agonie. Ces couples vivent à des époques diverses qui correspondent à autant de chapitres. Le premier d'entre eux a pour héros John, un soldat blessé pendant la Première Guerre mondiale, à Cambrai. Il est *«cloué au sol, sans poids sur lui»*. C'est un jeune soldat qui rappelle celui du *Dormeur du val*, sauf que lui est encore vivant. Quoique, on peut en douter, la romancière se glisse peut-être dans ses pensées tandis qu'il agonise. John pense à la femme qu'il aime, Helena, à *«ses petites manies que lui seul connaissait»*. Il songe à son père, fermier, qui travaillait sur des champs désormais transformés en champs de bataille. Anne Michaels écrit de John: *«Il comprendrait, plus tard, qu'à un certain moment votre vie doit devenir vôtre; vous devez l'élire parmi toutes les autres histoires qui vous ont été données, qui vous ont été léguées ou imposées. […] Il savait déjà que la vie non choisie, laissée derrière par couardise ou par honte, ne se fane pas. Mais plutôt, sans exception, qu'elle croît, rampante, et étrangle le sentier sur lequel vous vous avancez.»* Sans dispenser de leçons, *Etreintes*, texte philosophique et concret, progresse grâce à des réflexions flottantes. Les personnages se demandent quel est le sens d'une existence, quelle part de liberté elle accorde et non pas quelle part de liberté on doit lui arracher au prix d'efforts constants: Anne Michaels ne culpabilise pas le lecteur. En 1910, la psychanalyse vient de naître et un personnage dit: *«Après tout, Dieu n'est pas affaire d'obéissance, mais de liberté.»*

Phénomène. On retrouve John en 1920, dans son quotidien partagé avec Helena. Photographe, il embauche un employé, *«M. Stanley»*, et croyez-le ou pas, mais sur les photos, lorsqu'ils les développent, apparaissent des morts que les clients sont ravis de retrouver. John et M. Stanley sont incapables d'expliquer ce phénomène: *«Ils n'avaient rien à proposer, ils se turent, ils étaient accablés.»* Plus loin, Anne Michaels fait entrer, brièvement, Paul Langevin et Pierre et Marie Curie. Pierre Curie défend l'idée selon laquelle *«la science ne devait jamais exclure ce qu'elle ne comprenait pas»*.

Etreintes est un poème sur la mémoire et l'intimité entre les aimés: *«Combien de temps avant que tout ait disparu, avant que les années qu'ils avaient passées ensemble ne se réduisent à une poignée d'images et de sensations; combien de temps avant qu'il ne se souvienne plus de rien?»* écrit Michaels à propos de John. C'est un livre qui cloue le bec aux certitudes et à ceux qui prônent la révolution permanente, car *«nous nous figurons l'histoire comme une série de bouleversements, des moments où les forces convergent, une soudaine poussée du sol où nous marchons, une catastrophe. Mais parfois l'histoire n'est que détritus: tas de fumier, filets fantômes, plages panoramiques de sable en plastique. Parfois tout cela ensemble: une continuelle convergence d'histoires qui se déroulent trop rapidement ou trop graduellement pour qu'on arrive à les suivre; parfois l'une d'elles est trop intime pour qu'on la connaisse.»*

ANNE MICHAELS
ETREINTES
Traduit de l'anglais (Canada) par Dominique Fortier, Editions du sous-sol, 240 pp., 23 € (ebook: 15 €).

PAUL PAVLOWITCH
TOUS IMMORTELS
Le Livre de Poche,
640 pp., 10,90 €.



«En 1973, dans son bureau, nous étions seuls. Romain était à plat. *Europa*, son dernier livre, avait été reçu dans l'indifférence. Il y revenait avec peine. On lui avait rapporté qu'à la radio, un juge expéditif […] avait tranché: “Une impasse, un livre de trop.”»

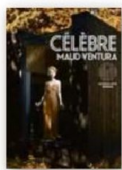
HENRY DAVID THOREAU
LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE
Traduit de l'anglais par Stéphane Thomas.
Allia, 128 pp., 7 €.



«Ce gouvernement américain […] n'a pas la vitalité ni la force d'un seul homme vivant, car un seul homme peut le plier à sa volonté. C'est pour le peuple une sorte de fusil de bois, et si les uns devaient jamais s'en servir pour de bon contre les autres comme d'un vrai, il se briserait à coup sûr.»

ROMANS

MAUD VENTURA
CÉLÈBRE
L'Iconoclaste, 549 pp.,
21,90 € (ebook: 16 €).



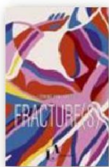
«Il neige à Malibu.» Cléo est une chanteuse riche et célèbre qui habite Los Angeles. Ambitieuse dès l'âge de 8 ans, elle s'est faite seule: ses parents sont des intellectuels et non des artistes. Avec John, elle forme le couple le plus en vue d'Hollywood. Après un premier roman acide très remarqué, *Mon Mari* (l'Iconoclaste, 2021), Maud Ventura en publie un deuxième tout aussi ironique. Cléo raconte son quotidien de star odieuse. Son matelas fabriqué en Suède coûte 80 000 dollars; son assistante accepte d'être traitée comme une *«vassale»*. Chaque page, composée de phrases brèves, est un coup de fouet. Cléo n'est jamais satisfaite. Elle *«dîne léger, médite»*, prend un bain tiède, tout cela pour mal dormir. Lorsqu'elle reçoit un compliment, *«Tu as été merveilleuse ce soir…»*, elle répond *«Ta gueule»*. C'est le portrait d'une femme qui se déteste. Elle a des accès de lucidité. Se séparant de John, elle *«découvre l'une des plus vives douleurs de la rupture: la perte de son accès privilégié à l'autre»*. **V.B.-L.**

LOUISE BENTKOWSKI
CONSTELLUCINATION
Verdier «Chaoïd», 128 pp.,
17 € (ebook: 13,99 €).



Pour retracer sa lignée, passé, présent, futur, et par ricochet se raconter elle-même, la narratrice avance un peu par concaténation, un peu par *«analogies naïves»*. Souvent, prévient-elle, elle *«invente»*, mais cela ne signifie pas qu'elle ment – voyons-y plutôt une manière de s'inventer, soi. Il s'agit en quelque sorte d'une enquête faite de bric et de broc dont il se dégage malice, poésie, sens du rythme et du montage, *«un grand patchwork multicolore qui flotte, juste à la surface de l'eau»*. Au chant XIII: *«Mon écriture c'est un point de couture fait à ma main, depuis la surface ça part en dessous pour remonter un peu plus loin.»* Le premier roman (si c'est le bon mot) de Louise Bentkowski, née en 1988, vivant comme on le dit d'un spectacle, convie Angélica Liddell, Hervé Guibert, Thomas Piketty ou Nina Simone, et ménage à son public un beau final. **T.St.**

LIDWINE VAN LANCKER
FRACTURE(S)
Livres Agités, 224 pp.,
19,50 €, (ebook: 13 €).



Déjà à *«six ans, sept peut-être»*, il avait compris. Héloïse, qu'il avait invitée chez lui pour travailler sur un exposé, hurlait dans la cage d'escalier agrippée aux bras de sa gouvernante: *«Je veux partir. Quelle odeur atroce! Mes habits vont sentir mauvais. Mes cheveux aussi.»* Il traînait derrière lui *«l'odeur du dégoût»*. Un dégoût qu'il retrouve à l'adolescence dans le regard des parents de Côme, son copain défoncé. *«Sa misère»*, il veut la cacher, la taire pour se promettre qu'il ne vivra plus *«dans son quartier pourri, avec des immeubles si hauts qu'ils obstruent l'avenir, où l'habitude de la déception empêche de rêver»*. Les choses sont différentes sur le barrage, les manifestants – des chauffeurs routiers, des salariés de la clinique des Magnolia comme sa mère… – s'y réunissent, *«se tapent dans le dos»*, se soutiennent lors de la grève. Là-bas, Arthur se sent protégé quand les soupçons du meurtre de Chloé, la sœur de Côme, lui parviennent. Premier roman de Lidwine van Lancker, ex-correspondante à *la Provence*. **C.G.-D.**

YVES HARTÉ
PARMI D'AUTRES SOLITUDES
Le Cherche-Midi «les Passe-Murailles», 164 pp., 19 €
(ebook: 12,99 €).



On pense aux *Onze Histoires de solitude*, écrites par Richard Yates entre 1951 et 1961, à la lecture de *Parmi d'autres solitudes*, qui a en commun avec le recueil de l'Américain son motif traversant et sa forme séquencée. A la mort de son père, dont il s'était peu à peu éloigné, un homme se rend dans la ferme où celui-ci vivait, à la lisière des Landes et des Pyrénées, afin de vider les lieux. Le narrateur, journaliste, retrouve sur place ses propres textes de jeunesse, des portraits de gens seuls (piliers de comptoir, vieux garçon, voisin taciturne…) que le père avait soigneusement conservés et annotés. Ce sont ces «nouvelles» que l'on découvre insérées, comme autant de variations autour d'un même thème. Dans la bibliothèque, l'homme tombe aussi sur *Vies minuscules* de Pierre Michon, acheté à sa sortie en 1984 – un point commun avec lui, parmi d'autres. Deuxième roman de Yves Harté, ancien journaliste à *Sud Ouest*, à l'élégante patine vintage, tout en silences et en souvenirs. **T.St.**

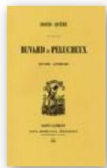
SOICHI KAWAGOE
SOURCE DE CHALEUR
Traduit du japonais
par Patrick Honnoré,
Belfond, 432 pp., 24 €
(ebook: 15,99 €).



Sakhaline: le nom est beau, il claque. Tchekhov l'utilisa comme titre d'un récit qu'il fit après un séjour dans cette grande île de l'Extrême Orient russe. En 1890, il y rencontra des bagnards de l'époque tsariste et c'est ainsi qu'on se représente cette terre: le gel et le knout. Dans ce roman historique, le Japonais Soichi Kawagoe, né en 1978, raconte une autre île, celle d'un peuple premier qui y vivait encore en nombre à la fin du XIXe siècle, les Aïnous. Il n'y en a presque plus aujourd'hui à Sakhaline. Des familles entières ont été contraintes en 1945 après la défaite nippone d'aller vivre à Hokkaïdo dans le nord du Japon. Le roman se déroule entre 1881 et cette date fatidique. L'île est russe puis partagée avec les Japonais puis aux mains de ces derniers puis à nouveau russe. Avec ces revirements en arrière-plan, on suit les aventures du bagnard polonais Bronislaw Pilsudski, condamné à l'exil par le tsar pour raisons politiques. Il se prend de passion pour cette culture autochtone, enregistre sur des rouleaux de cire des airs de cithare. Se lie avec Yayomanekf, un Aïnou exilé enfant à Hokkaïdo et revenu à Sakhaline. Le titre, *Source de chaleur*, fait référence à l'intensité humaine trouvée par l'ethnologue autodidacte auprès de ce peuple qui frôla l'extinction. **F.F.**

PASTICHE

DAVID QUÉRÉ
BUVARD ET PELUCHEUX,
ŒUVRE ANTHUME
Illustrations de Jean-Charles Blais, Fata Morgana, 54 pp.,
13 €.



Sous sa couverture jaune, pastiche des éditions Lemerre, ce texte joue avec le roman inachevé de Flaubert qui a souvent engendré des épisodes fantaisistes et des parodies. L'auteur ressuscite Bouvard et Pécuchet de leur long sommeil ou plutôt prête vie à leurs coquilles typographiques (Buvard et Pelucheux). Mais *«les expériences c'est terminé*, a décidé Bouvard. *On va vivre pépère.»* Les deux amis en profitent pour faire un peu de ménage dans leur grenier flaubertien et écrire leur autobiographie. C'est drôle, chouettement écrit, tintamarresque et calembourdesque. On entre dans un hypermonde flaubertien, on croise du Bovary, de la Salammbô, un perroquet et bien d'autres textes encore. L'auteur est chercheur en physique, son livre, qui aurait bien fait marrer «le Vieux», est son premier et, on l'espère, pas le dernier. **J.-D.W.**

POÉSIE

MARC PAUTREL
LE SEUL FOU
Allia, 80 pp., 8 €.



Bras dessus, bras dessous, la littérature et l'écrivain partent à l'assaut de l'univers. Ils ne font plus qu'un. Mais l'écrivain, avec son corps augmenté, est un fou dont les combats sont épuisants, c'est perpétuellement la *«bagarre par l'écrit contre les éléments»*. La vie ne va pas de soi: *«La réalité voulait ma mort, il a fallu que je la séduise par des mots, et celle qui voulait me tuer, je l'ai mise dans mon lit. […] Appelez-moi Tarzan: il vole de liane en liane, je saute de phrase en phrase.»* Marcher, lire, dormir, écrire, le fou avance. Il se tient au bord du vide. Tout est possible: *«Je marcherai sur l'eau, je dormirai sur les nuages.»* Parfois, il a des accents sollersiens: *«Plus je deviens doué, plus je me découvre des ennemis, c'est enivrant: être jalousé, détesté, calomnié, les premiers pas de la célébrité.»* Les condensés d'existence et d'émotion que sont les brefs romans de Marc Pautrel habituellement cèdent la place ici à une transe poétique et amoureuse, un feu d'artifice qui crépite sans répit. Une image parmi d'autres: *«Une fée rencontre un hippopotame en larmes, prise d'affection, elle l'embrasse sur le museau et aussitôt il se sent léviter, il décolle, il vole et il peut aller et venir lentement dans les airs au-dessus de la savane, comme un gros ballon dirigeable qui manœuvre aux côtés du soleil.»* **Cl.D.**

ESSAI

EDGARDO SCOTT
DU FLÂNEUR
AU VAGABOND. UN ESSAI
LITTÉRAIRE SUR
LA MARCHE Traduit
de l'espagnol par Magali
Sequera, Riveneuve,
174 pp., 11,50 €.



Ce florilège d'écrivains marcheurs ne se prétend pas exhaustif. Il est né du goût de son auteur, le traducteur et critique argentin Edgardo Scott, pour des lectures qui s'organisent autour *«de ce verbe, ce mot, cet acte: marcher»*. Quelle différence entre le flâneur, le promeneur, un pèlerin, un vagabond? L'essai s'articule entre ces catégories dont une cinquième intitulée «Walkmans» pour ceux qui marchent en musique. Il y a du monde dans cette traversée, Edgar Alan Poe, Julio Cortázar, Enrique Vila-Matas, Roland Barthes, Robert Walser, Jean-Jacques Rousseau, Virginia Woolf ou encore Jorge Luis Borges avec son poème *Randonnée*: *«Je suis le seul spectateur de cette rue, si je cessais de la voir, elle n'existerait plus.»* **F.Rl**

LIVRES/ POCHES

BAPTISTE MORIZOT
RAVIVER LES BRAISES DU VIVANT. UN FRONT COMMUN
Babel, 256 pp., 8,40 €.



«La forêt en libre évolution, ce n'est pas le retour de la sauvagerie pour submerger la civilisation, c'est juste de la forêt, telle qu'elle se déploie quand on l'oublie, quand on cesse de croire qu'on doit l'ordonner, la mettre en valeur, l'aménager pour qu'elle s'épanouisse.»

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

«Maltempo», en Vespa avec Alfred

Par **JEAN-FRANÇOIS MARIET** professeur des écoles

Scamorza est un morceau du sud de l'Italie, au bord de la mer. Il y a des grues qui s'agitent pour préparer l'arrivée des touristes. Et Mimmo, 15 ans, élevé par son père veuf, rêve de jouer du rock, de remonter son groupe avec Cesare et Guide et de participer au grand casting organisé par une émission de radio-crochet. *«Vous avez toujours rêvé de monter sur scène, époustoufler le public»*, ils veulent tenter leur chance, tout sauf retourner au lycée à la rentrée car *«ici, y a rien à espérer»*.

Dans *Maltempo*, dernier tome de la «trilogie italienne» initiée avec *Come prima* (fauve d'or 2014 au Festival d'Angoulême) et poursuivie avec *Senso* (2019), Alfred nous raconte les aventures d'une bande de jeunes gens en quête de réussite et d'émancipation. Quel sera leur futur, sinon? Bosser sur les chantiers? Fricoter avec la mafia locale? Mimmo a un objectif et ne veut pas le lâcher car *«t'en connais beaucoup, toi, des rock stars qui sont nées ici?»* Alfred relate un destin tracé avec un talent de conteur: les personnages sont fouillés, l'affection qu'il leur porte ainsi qu'aux lieux est palpable. Et pour cause, il y a sûrement beaucoup de sa jeunesse dans cet album. Il a d'ailleurs réenregistré, à l'occasion de la publication de *Maltempo*, deux titres écrits à 16 ans: *Notturno*, une jolie balade et *Maltempo uno*, un titre de rock emballant. Parce qu'après tout *«Maltempo... ça ferait un bon nom de groupe, ça»*.

J'ai retrouvé dans *Maltempo* tout ce que j'aime chez Alfred: les odeurs, la lumière, la beauté des instantanés contemplatifs inondés de soleil sur lesquels on s'arrête, forcément. Sans oublier la force des protagonistes, la sincérité des situations que l'on a envie de partager avec eux. Je voulais être sur la Vespa de Mimmo, courir dans l'herbe avec Lupo, répéter avec le groupe et embrasser la belle Alba, aussi. C'est toute la nostalgie de son Italie qu'il nous brosse avec tendresse grâce au dessin doux et rond fait aux fusains, encres et aux couleurs chaudes de Laurence Croix. J'ai refermé *Maltempo* avec plus que la simple sensation d'une page qui se tourne, comme une histoire d'amour qui se termine. Une triple histoire italienne vers laquelle je reviendrai de temps en temps, c'est certain.

ALFRED MALTEMPO
Coloriste Laurence Croix, Delcourt «Mirages», 180 pp., 24 € (ebook: 17 €).



Planche extraite de *Maltempo*. DELCOURT

Mort de Márcio Souza

Le Brésilien Márcio Souza, de l'Académie amazonienne des lettres, est mort le 12 août à Manaus, sa ville natale, à 78 ans. Son œuvre porte surtout sur l'Amazonie, comme *Mad Maria* et *l'Empereur d'Amazonie* (Métailié). Le 4 octobre, l'éditeur publie *Amazonie* (traduit par Danielle Schramm, Hubert Tezenas, Stéphane Chao), dans lequel il retrace, de la période précolombienne à nos jours, l'histoire et les décisions politiques *«face à la plus grande forêt du monde»*.

Lire au vert

Autrefois appelé la Forêt des livres, le festival les Ecrivains chez Gonzague Saint Bris invite 150 écrivains ce dimanche à Chanceaux-près-Loches, en Indre-et-Loire. A 10 heures, un colloque est organisé sur *«les raisons»* d'écrire. Egalement au programme spectacle, lectures et signatures de Pierre Assouline, Alice Develey, Florence Chataignier, Emma Becker... Entrée gratuite. lesecrivainschezgonzaguesaintbris.com

Woolf à la page

Le King's College de Londres vient d'ouvrir en libre accès la plateforme WoolfNotes, qui réunit le travail non publié de Virginia Woolf (1882 - 1941), ses notes de lecture et de recherche. Ces 67 carnets, soit près de 7 000 pages principalement écrits de sa main, apportent des informations sur la construction de son œuvre et ses lectures. Ils témoignent de l'étendue des recherches et des lectures universitaires de l'écrivaine anglaise. woolfnotes.com

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 16 au 22 août)

ÉVOLUTION		TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1	(3)	**Jacaranda**	Gaël Faye	Grasset	14/08/2024	**100**
2	(2)	**Tenir debout**	Mélissa Da Costa	Albin Michel	14/08/2024	**49**
3	(1)	**Le Barman du Ritz**	Philippe Collin	Albin Michel	24/04/2024	**45**
4	(106)	**Jour de ressac**	Maylis de Kerangal	Verticales	15/08/2024	**39**
5	(59)	**Houris**	Kamel Daoud	Gallimard	15/08/2024	**36**
6	(0)	**L'Impossible retour**	Amélie Nothomb	Albin Michel	21/08/2024	**30**
7	(40)	**Frapper l'épopée**	Alice Zeniter	Flammarion	14/08/2024	**28**
8	(60)	**Mesopotamia**	Olivier Guez	Grasset	14/08/2024	**19**
9	(4)	**Les Yeux de Mona**	Thomas Schlesser	Albin Michel	31/01/2024	**17**
10	(0)	**Troublemaker t.02**	Laura Swan	Hlab	21/08/2024	**15**

Gaël Faye voulait écrire sur un chanteur de rock, laisser les événements rwandais de 1994 aux souvenirs de Gabriel, protagoniste de *Petit Pays*, son premier roman récompensé en 2016 par le prix Goncourt des lycéens. Il dit à *Télérama*: *«Je n'avais pas envie d'être le porte-drapeau de quoi que ce soit, prisonnier de cette histoire écrasante»* qui est aussi la sienne. Il a fui le Burundi à 12 ans pour échapper à la guerre civile, être *«un pili-pili sur un croissant au beurre»* (le titre de son album paru en 2013) à Saint-Quentin-en-Yvelines. L'écriture le ramène au Rwanda avec *Jacaranda*, son deuxième livre, imprimé à 150 000 exemplaires. En trois jours, 12 000 se sont déjà vendus, ira-t-il aussi loin que *Petit Pays*, qui s'était écoulé à 1,5 million? Dans *Jacaranda*, il raconte sur quatre générations *«les silences du Rwanda»* et l'histoire d'Eusébie, la tante de Gabriel déjà présente dans son premier roman. Derrière lui, premier au classement, la rentrée littéraire se précise, en dehors du *Barman du Ritz* et des *Yeux de Mona* qui résistent. **C.G.-D.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 341 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 87 896 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de *Tenir debout* représentent 49 % de celles de *Jacaranda*.



Melissa Da Costa, chez elle, en mai. PHOTO ÉRIC GARAULT. PASCO&CO

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Bénédicte Dupré La Tour, la boue de la fortune

Par MATHIEU LINDON

«C'était jour de paie pour les vachers des plaines. / C'était jour de peine pour les filles de joie.» *Terres promises*, le premier roman de Bénédicte Dupré La Tour, née en 1978 à Buenos Aires et coscénariste (avec sa jumelle Florence) des aventures en bande dessinée de *Borgnol* chez Gallimard-Jeunesse, pourrait s'appeler «le Bourbier» tellement les personnages s'y font traîner au sens propre, dans cette boue qui leur est un destin et dans laquelle ils risquent de se noyer. C'est une vision féministe et sociale de la ruée vers l'or et de la conquête de l'Ouest, où la conquête est une défaite et la ruée une ruade qu'on prend en pleine tête et en plein cœur.

Le roman est découpé en histoires de divers personnages dont il faut de nombreuses pages pour découvrir qu'elles se recoupent et s'approfondissent les unes les autres, le tout entrecoupé de brèves lettres d'un jeune homme nommé Eliott Burns à son père, sa mère ou d'autres et qui commencent toutes pareillement: *«Dans quelques jours, je serai pendu.»* Ce qui est une façon radicale de s'extraire du bourbier. Les promesses n'engagent que ceux qui y croient, a fortiori quand c'est un territoire qui les tient en se prétendant un nouveau monde. *«Ils traversaient cet espace terrifiant de beauté hostile, persuadés d'obtenir, au-delà des montagnes, une prospérité. Devant eux et à perte de vue s'allongeaient les ombres menaçantes des terres promises.»* Il y a beaucoup de massacres et de viols dans le roman, le sang coule sans freiner les amants et les vers grouillent, parfois avec noblesse. En épigraphe, une phrase de l'autrice elle-même: *«C'est l'imaginaire tout entier qui est colonisé.»* Mais aussi les corps de chacun de ces êtres tentés par une aventure qui est pour le moins une mésaventure, et plus particulièrement ceux des femmes.

Il n'y a pas que pour les prostituées que l'acte sexuel est synonyme de jour de peine. La mariée est *«recouverte d'un drap pourvu d'un seul orifice destiné à accueillir l'époux»* et, *«lorsque l'époux vint sur elle, il lui murmura de ne pas bouger, cela irait plus vite si elle ne bougeait pas. Il lui sembla qu'on la coupait en deux avec une scie»*. Une autre: *«Elle s'était préparée à ce qu'il fasse ce que les hommes font: s'agiter sur elle en soufflant et terminer les yeux exorbités.»* Ou c'est le marié qui n'a droit au corps qu'une fois par mois et tâche *«de faire durer le moment»*. *«Mais elle le pressait de venir en elle, ennuyée de ces caresses inutiles.»* Une autre encore: *«Elle ne devait ni pleurer ni faire de manières quand son mari viendrait l'honorer. […] De quoi fallait-il donc se méfier pour que sa mère la mette ainsi en garde? Si le danger était si grand, pourquoi ses parents la poussaient-ils dans la voie du mariage, au lieu de l'en éloigner?»* Sur celle-là aussi, un drap est déployé, mais qui lui permet de *«déployer sa fiction parallèle»*, comme si un autre homme était en elle. N'empêche que, mariée, *«elle était bien le territoire d'un autre»*. Son cas personnel n'est qu'un détail, *«car la conquête d'un territoire ne s'achève que par la dissolution des sangs intrus dans les ventres étrangers»*. Elle n'a pas à *«franchir cette frontière invisible qui sépare le devoir du désir, ces continents interdits l'un à l'autre, et qui pourtant coexistent en une même intensité»*. L'adultère ne peut être pour elle qu'une pensée. La religion est parfois une arme, parfois un poids, et c'est parfois un *«soulagement»* d'en être délivré par l'incroyance.

Eliott Burns, le futur pendu, est celui qui apporte le plus de sentiments dans ces *Terres promises*. Première lettre: *«Chez eux* [ceux que son père appelait «la sous-race», ndlr], *le mot amour n'existe pas. A la place, il y a une mélodie chuchotée ou chantée à pleine voix. Les mots sont trop étroits pour contenir l'amour.»* Dernière lettre: *«Dans le pays du vent, tu disais que les maisons étaient toutes à voiles, roulant à travers le monde, portées par les forces de l'air. Dans le pays du sommeil, les humains dormaient trop pour se battre, ils passaient leur éveil à se raconter leurs rêves, autour d'un bon feu. Dans le pays des jumeaux, chacun avait son âme sœur et personne ne connaissait la solitude. […] Avant d'être pendu, je me réfugierai dans notre pays imaginaire.»* Des histoires d'enfance surgissent ici et là, avec émotion, pour finir dans la cruauté. Il y a ces enfants que, mort ou vivant, leur mère voudrait réintégrer dans son corps. *«Les terres originelles»*, n'étaient-ce pas elles, les terres promises? Terre promise n'est pas terre due.

«Lorsque l'époux vint sur elle, il lui murmura de ne pas bouger, cela irait plus vite si elle ne bougeait pas. Il lui sembla qu'on la coupait en deux avec une scie.»

BÉNÉDICTE DUPRÉ LA TOUR
TERRES PROMISES
Editions du Panseur, 314 pp., 22 €.

POURQUOI ÇA MARCHE

«Jeunette» et homme blessé La passion selon Mélissa Da Costa

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

«Un autobus. Trop tard. Le bruit assourdissant du klaxon. Le brusque revirement. Inutile. Je vole.» François est au sol, le scooter plus loin. *«Le bus a grimpé sur un trottoir, fait voler en éclats une vitrine. J'entends une sirène de pompiers au loin.»* Il se rendait à la répétition de la pièce *Voyous, vous dites?*, *«une comédie avec de grosses ficelles bien lourdes»* – un peu comme ce huitième roman de Mélissa Da Costa, *Tenir debout*, tiré à 150 000 exemplaires. Il caracole déjà en tête, au coude à coude avec *Jacaranda* de Gaël Faye (Grasset).

1 Qui est cocu?

Avant l'accident qui l'a rendu paraplégique, François, 44 ans, avait l'attitude nonchalante des hommes désarmants, de ceux pensant à tort être le mec *«autour duquel on gravite»*. Le comédien interprète Dom Juan les samedis soirs sans comprendre qu'il en est une pâle copie le reste de la semaine, mentant à sa femme pour vivre *«une passion dévorante»* avec Eléonore, 25 ans, dans une chambre de bonne. Elle dit: *«Nous ne sommes pas le genre de couple à nous embrasser dans un troquet. Nous sommes de ceux qui s'abîment la peau, qui se causent des tourments. Depuis le premier soir.»* Plus tard, Eléonore le trompe avec Antoine, son meilleur pote. *«C'est si commun.»*

2 Leur couple tient-il debout?

Parce qu'en région parisienne l'air était devenu étouffant, ils partent en Bourgogne, chez les parents d'Eléonore. François laisse sa colère, ne camoufle plus *«sa détresse derrière cette façade morose et détestable»*. Il pense que *«tout peut être réécrit»*. Il n'ose pas avancer de peur que le fauteuil encombre l'atelier. Du couloir de la maison, il regarde Jacques, le père de la jeune femme, travailler le levain et attend sa tartine beurrée. *«Je crois que c'est précisément ce qui m'apaise entre ces murs de pierre au milieu de la Bourgogne.»* Ce n'est pas le cas d'Eléonore. Ils décident de faire un enfant, est-ce *«une façon égoïste de coincer* [la] *jeunette de vingt-cinq ans?»*. Quelques jours après avoir accouché, elle s'enfuit pendant une semaine, en lâchant sur le seuil de la porte d'entrée: *«C'est à mon tour de crier maintenant! Et à toi d'encaisser.»* Il sait qu'il faudra s'adapter, poser le transat sur la table basse, ramper *«en mode commando militaire»* pour attraper un pack d'eau dans la buanderie… François a vite compris que *«ce sera toujours ainsi: il y aura de l'obscurité, parfois, des envies de volets fermés, des cris contenus, mais il y aura aussi la lumière crépusculaire et les journées de printemps comme aujourd'hui. L'essentiel étant qu'au milieu de cette alternance on avance»*.

3 Tout est vrai?

Ils s'étaient parlé sur les réseaux sociaux avant de se rencontrer *«pour de vrai»* et *«nouer des liens qui perdurent encore aujourd'hui»*. C'est Mélissa Da Costa qui a eu l'idée de les contacter, désireuse de s'inspirer d'une *«authenticité»*. Elle raconte entre les lignes de ce roman choral ce à quoi sont confrontés Pauline et Yann, paraplégique. Ils lui ont détaillé *«les soins post-opératoires, le parcours de rééducation, la spasticité, les douleurs neuro, le fonctionnement des orthèses…»* Le reste est qu'imagination.

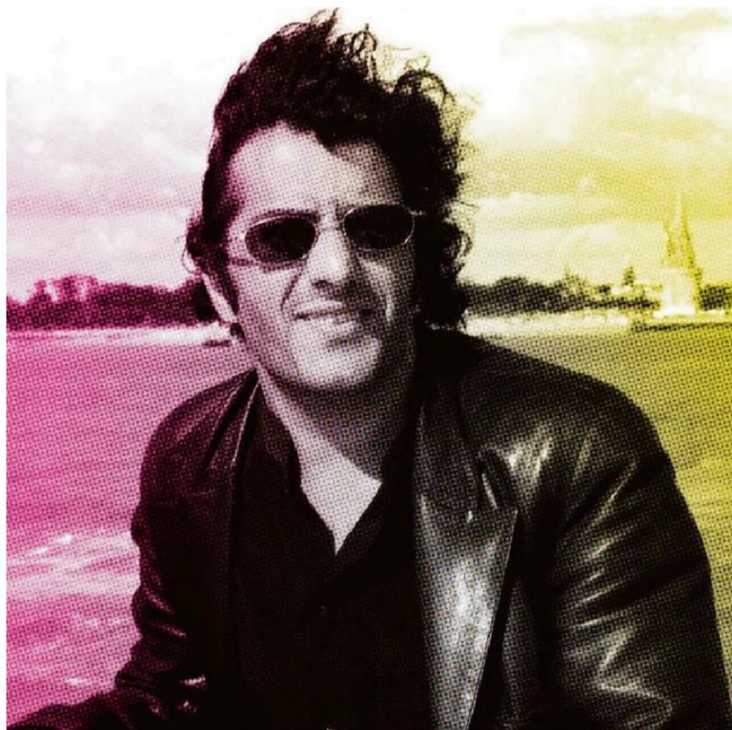


MÉLISSA DA COSTA
TENIR DEBOUT
Albin Michel, 608 pp., 22,90 € (ebook: 15, 99 €).

REVENEZ-NOUS (4/8)

Refaire danser la France

Rachid Taha Avec le chanteur de Carte de séjour, originaire d'Algérie, redonnons le bonjour à une douce France.



AFP

Tu pensais que ta *«mission»* en France était de *«faire aimer ce pays de m.e.r.d.e»*. Alors, tu n'as cessé de chanter la France à travers le monde. Tu n'as cessé de nous faire danser en accord, quelle que soit notre origine. Un amour qui ne t'a jamais empêché de dire combien tu voyais et vivais le racisme dans notre pays. Alors, peut-être ne serais-tu pas étonné de savoir qu'aujourd'hui, les députés du Rassemblement national sont au nombre de 143 à l'Assemblée nationale. Soit quatre fois plus qu'à la sortie de ton album *Douce France* (reprise de Charles Trenet), en 1987. Je te l'apprends, mais j'imagine que tu l'aurais su. Loin d'être blasé, tu aurais continué de rythmer ta furie, pour nous rappeler les remous de nos identités. Conscient que l'on revient *«toujours à ce paradoxe bien français où d'un côté, on te fait miroiter la liberté, l'égalité, la fraternité, et de l'autre, on affiche à échéance régulière cette incapacité à assumer les principes de cette devise»*.

Ces derniers mois, ta présence dans les débats aurait été salvatrice. Je t'imagine écouter, dans un premier temps. Puis entrer dans l'arène avec des propos éloquents. Avec des valeurs punk et claires. Un silence aurait alors envahi le plateau, si rare dans cette boulimie de mots et d'invectives. Un silence de réflexion. Mais pas un silence de KO, tant tu avais cette capacité, comme le décrivait notre collègue Gilles Renault dans *Libération* en 2007, à créer le lien: *«Quand il parle, il pose souvent une main sur le bras ou l'épaule de son interlocuteur. Le geste est naturel, machinal. Comme pour mieux faire passer le message, circuler la parole. Ouvrir les esprits.»* Créer des ponts, c'est ce dont on a profondément besoin.

Tu te serais certainement retrouvé dans le combat de la journaliste et militante Hanna Hassouline qui, avec son association les Guerrières de la paix, réunit des femmes israéliennes et palestiniennes. Tu l'aurais saluée en criant *«qui m'aime me juive!»* toi le *«Coran alternatif»* comme il t'est arrivé de te définir. Et elle aurait compris, sans que tu aies besoin de le lui expliquer, que pour toi un *«pays sans forte communauté juive est un pays où la démocratie risque de mourir. Parce qu'ils savent discuter, réfléchir sans fin, ça fait partie intégrante de leur étude du Talmud»*. Avec la rabbine Delphine Horvilleur, tu aurais pu débattre de la question du dialogue, des peurs et des identités depuis les attentats du 7 octobre en Israël et les atrocités qui s'ensuivent jour après jour en Palestine. Un débat possible, je l'espère. Vous vous seriez au moins retrouvés dans l'humour et les jeux de mots. Celui en particulier autour de la fête de Pâques qu'elle a renommée *«Pas que»*.

LE PORTRAIT

De nationalité algérienne, tu étais, mais pas que. Français sans carte d'identité locale, tu étais, mais pas que. Pas que beaucoup de choses, tu étais surtout un musicien d'envergure mondiale. Aspect que tu pouvais souvent rappeler aux journalistes qui s'attardaient en dehors du champ de ton art. Comme quand Florence Belkacem, partie sur un terrain glissant, te demandait: *«Comment vous définissez-vous par rapport à Cheb Mami, Faudel ou Khaled?»* Tu lui avais répondu: *«Pourquoi me demander de me définir par rapport à ces trois chanteurs? Parce que je suis arabe? C'est toujours pareil, avec vous, les journalistes: ça me désole et ça me rend triste. Faut laisser tomber les clichés […]. Pour les Anglais, je suis le plus grand chanteur de rock français. Eux me comparent aux Clash, pas à des chanteurs arabes! Et puis, je me définis plus par rapport à des écrivains qu'à des chanteurs. Antonin Artaud ou encore Françoise Sagan.»*

Quand certains ont essayé de te positionner en porte-étendard, tu répondais: *«Porte-parole de qui? Porte-parole de quoi? Je réponds toujours "Porte de Clignancourt". J'ai bien sûr mon avis sur ce qui se passe, mais je ne suis pas plus spécialiste ou mieux informé qu'un autre. Ce que je pense n'a rien à voir avec le fait que je suis algérien.»* Algérien, Africain, star, fils d'ouvrier, ouvrier toi-même et immigré: tu as réussi à te maintenir sur un chemin de crête. Celui de ne jamais se figer dans une identité tout en créant à partir de nos racines. Pour toi, celle de Sig, en région oranaise en Algérie où tu es né et où tu reposes, mais dont tu t'es émancipé. Au point de ne pas y retourner pendant de nombreuses années. Dans les rues de Lyon, du quartier parisien de Barbès et dans celles des Lilas, ville de la banlieue parisienne, tu réussissais le tour de force de t'exprimer fermement, sans tomber dans la morale. Exercice encore délicat actuellement pour un certain nombre d'artistes qui ne veulent pas se mouiller.

La situation politique générale étant assez désespérée, *Libération* ressuscite des personnalités françaises disparues pour qu'elles reprennent les choses en main.

Sponsors, marques, followers… Tant de personnalités limitent leur parole. Par peur que les marques les abandonnent, que des abonnés cessent de les suivre ou que des torrents de haine déferlent sur les réseaux sociaux. D'ailleurs quel était ton rapport avec eux? J'aime à penser que tu n'y étais pas collé. Eloigné de ce système du placement de produit à tout prix, toi, qui répondais à la question de *Télérama*: *«Quelle est votre boutique préférée?»* Par: *«Je ne consomme pas du tout.»*

Cela étant dit, je dois quand même éclaircir le tableau. Au moment des dernières législatives, beaucoup se sont mobilisés contre l'extrême droite. Par quelles musiques te serais-tu engagé? Aurais-tu réussi à éviter la récupération politique? Quels propos t'auraient choqué? Aurais-tu écrit une tribune dans nos pages? Peut-être en réaction aux propos de l'éditorialiste Dominique Seux, qui dans un débat sur France Inter, parlait de questionner l'*«intégration de la troisième génération»* d'immigrés. En lui rappelant ta rengaine: *«Nous sommes d'ici et nous n'avons pas de pays de rechange.»* Et tu ajoutais: *«Nos enfants doivent être traités comme des Français, tout simplement.»* Parce que «la troisième génération» est par définition française, comme lui a rappelé son interlocuteur, l'économiste Thomas Porcher. Mais ta tribune serait allée plus loin en t'adressant à cette troisième génération. En lui rappelant tes propos de 2016 dans *Télérama*: *«Mieux vaut leur donner du raï que des kalachs. Alors, je fais l'entraîneur, je suis le "Zinédine Zidane du raï!"»* Une direction qu'a prise ton fils, Clyde P, comme artiste electro et producteur. Sur scène, il fait revivre tes sons.

Entraîne-nous, Rachid et continue de nous faire danser collés, de nous faire chanter à l'unisson. Je me joins ici aux mots de l'écrivaine Brigitte Giraud qui, dans *Libé* au moment de ta mort en 2018, écrivait de l'héritage immense de ta musique: *«J'aime […] me laisser porter par le souffle, le battement, ce truc qui vous prend et vous invite à danser. C'est basique […], c'est viscéral, vous vous levez aux premières notes.»* Face à ton absence, nous avons envie de t'entendre chanter *Bonjour*, une dernière fois, comme dans *l'Humanité* en 2009 avec: *«Le bonjour fraternel. Le bonjour qu'on ne dit plus. Celui du village, celui qu'on adresse au voisin le matin et à qui on lui demande: "Comment ça va? Comment va le bétail? Comment va la famille?" Un bonjour qui dure longtemps, pas celui où on se fait la bise rapidement et où on ne se dit plus rien.»*

Par **MAUD BENAKCHA**

ÉTÉ Libé

Drôle d'été pour une rencontre

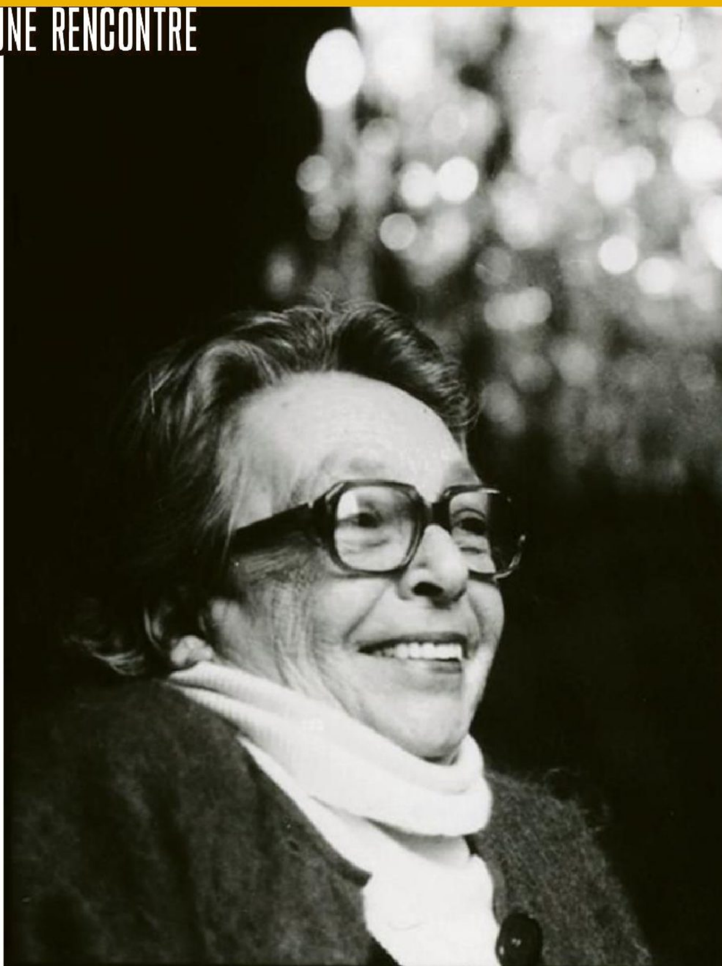
Joan Baez et Bob Dylan, La Callas et Pasolini, Adam et Eve, le Petit Prince et le renard… Tout l'été, «Libé» vous raconte la magie des premiers instants. Pour le meilleur ou pour le pire.

Samedi **24** août et dimanche **25** août

MITTERRAND ET DURAS UNE AMITIÉ RÉSISTANTE

Et aussi ■ Nos séries d'été ■ Premier chapitre ■ Quatre pages de BD ■ Le quiz de l'été…

François Mitterrand et Marguerite Duras en avril 1988. PHOTO STEVENS FREDERIC. STEVENS FREDERIC. SIPA



Marguerite Duras et François Mitterrand, à l'ami à la mort

Fidélité Durant l'Occupation, l'écrivaine rencontre à son domicile parisien le futur président de la République et intègre son réseau résistant. Le début d'une longue amitié qui durera jusqu'à leurs décès, à deux mois d'intervalle, en 1996.

Par **JOHANNA LUYSSEN**

C'est une odeur de cigarette anglaise qui emmena pour de bon Marguerite Duras sur les chemins de la Résistance. Une cigarette fumée par François Mitterrand dans son appartement du 5, rue Saint-Benoît, dans le VIe arrondissement de Paris. L'homme arrivait de Londres avec dans sa mallette un revolver, un flacon d'alcool, une boule de cyanure. Il y avait adjoint un imperméable et ces quelques cigarettes qui changèrent tout. *«Et tout à coup vous avez fumé, et la pièce a été envahie par l'odeur de la cigarette anglaise,* lui dira-t-elle quarante-deux ans plus tard, dans le même appartement. *Il y avait trois ans que je n'avais pas senti cette odeur. Je n'ai pas compris. J'ai crié: "Mais vous fumez une cigarette anglaise." Vous avez dit: "Oh pardon…" Vous avez pris votre paquet dans votre poche et la cigarette que vous fumiez et vous avez tout jeté dans le feu. […] Je n'ai jamais eu d'explication sur l'origine de la cigarette anglaise. Mais j'ai compris ce soir-là que nous étions entrés dans la Résistance, que c'était fait.»*

Dans les eaux troubles de l'Occupation, les récits sont brumeux. Il est impossible de dater précisément cette rencontre. Sans doute en 1943, par l'entremise d'un ami commun. A ce moment de l'histoire, François Mitterrand se nomme Morland. Le vichyste pas encore socialiste appartient à un réseau de résistants, le Rassemblement national des prisonniers de guerre. Il rentre de Londres et d'Alger, où il a rencontré De Gaulle. Marguerite Donnadieu, elle, vient de publier son premier roman chez Plon, *les Impudents*, sous le pseudonyme de Marguerite Duras. Lui Morland, elle Duras: une nouvelle vie, un nouveau nom pour l'un et l'autre. Jusqu'ici, l'ancienne fonctionnaire au ministère des Colonies était surtout l'autrice d'un livre raciste à la gloire de *l'Empire français*. Chargée de rationner le papier pour les éditeurs français auprès du Comité d'organisation du livre, elle rêve d'une carrière d'écrivaine. L'épouse de l'homme de lettres Robert Antelme gravite dans un monde de l'édition ambigu. Ces années-là, l'écrivain antisémite Drieu la Rochelle tisse des liens singuliers avec le résistant Jean Paulhan; son voisin de la rue Saint-Benoît, le collaborateur Ramon Fernandez, reçoit des officiers nazis tout en étant ami avec François Mauriac; l'écrivain Claude Roy passe de *Je suis partout* à *Combat*. Mitterrand et Duras naviguent dans des eaux saumâtres. C'est le maréchaliste André Bettencourt, aux écrits antisémites, qui aide le premier à partir pour Londres. C'est l'épouse de Ramon Fernandez, Betty, qui aide la seconde à obtenir l'appartement de la rue Saint-Benoît. Elle sera tondue à la Libération. On n'a pas fini de débattre sur les amitiés plus ou moins troubles de ces deux-là.

«Vichysto-résistant»

Ex-prisonnier de guerre du Stalag IX-A, dans le Land allemand de la Hesse, François Mitterrand avait, après son évasion, fini par rejoindre Vichy, où il avait officié au Commissariat au reclassement des prisonniers. Avant sa mue résistante, l'homme est *«un pétainiste comme beaucoup d'autres, tendance révolutionnaire national,* décrit le journaliste Emmanuel Lemieux dans son livre *le Réseau* (Cerf, 2023), *mais avec des nuances fortes: il n'était pas antisémite d'une part, et ne prônait pas la collaboration de l'autre»*. C'est en 1943 qu'il entre en clandestinité. La même année, il est décoré de l'ordre de la Francisque. Contrairement à ce que Mitterrand a toujours prétendu, sa métamorphose est lente. Pour dire cette ambivalence, les historiens ont modelé le terme de «vichysto-résistant». La vérité, c'est qu'il n'y avait pas foule à Londres en 1940 et que plus tard, comme le rappelait l'historien de l'Occupation Henry Rousso en 1994, *«la Résistance a aussi compté dans ses rangs des hommes de droite, des réactionnaires, des maurrassiens, des pétainistes ou tout simplement des individus qui ont changé de camp… Mitterrand était de ceux-là»*.

Lors de cette première soirée rue Saint-Benoît, Morland n'a rien à prouver à Duras. Mais il est frappé par son charisme, son *«tempérament assez dominateur»* et ce *«charme dont elle jouait sans cesse»*, dira-t-il des années plus tard au *Nouvel Obs*, avec cette image rendant hommage à sa silhouette gracile: *«Il faut imaginer ce qu'était Marguerite Donnadieu, cette finesse de tanagra qui était sienne.»*

L'histoire est romanesque. Mais surtout opaque. On ne connaît guère le rôle de Duras au sein de ce

Marguerite Duras et François Mitterrand lors de leurs retrouvailles en 1985. PHOTO MARIE-LAURE DE DECKER

> «Je le vois remonter la rue Saint-Benoît, seul. […] Il monte, nous serre la main, ils s'installent, et les retrouvailles commencent. Ils se parlent comme s'ils s'étaient vus la veille.»
>
> **Medhi El Hadj**
> réalisateur radio

réseau, qui comptait notamment Mitterrand, son époux Robert Antelme, sa belle-sœur Marie-Louise Antelme, et son ami-amant Dyonis Mascolo. Leur QG se trouvait à quelques centaines de mètres de là, rue Dupin. Laure Adler a bien connu les deux héros de cette histoire. Il est indéniable, nous dit la biographe de Duras, qu'elle a pris des risques ; son engagement était sincère. *«Une fois qu'elle a basculé pour de bon, plus de flou, plus de zone grise. Et Mitterrand m'a dit avoir laissé à plusieurs reprises des affaires dangereuses rue Saint-Benoît.»*

Coup de filet

24 juillet 1985. Quarante-deux ans ont passé au 5, rue Saint-Benoît. Les deux résistants sont devenus des légendes. François Mitterrand est président de la République ; Marguerite Duras a obtenu quelques mois auparavant le Goncourt pour *l'Amant*. Elle vit toujours là, dans un Saint-Germain-des-Prés pas encore vuittonisé, où l'on peut acheter des livres à la Hune et dîner à l'Assiette au beurre. Cabotine parfois, sibylline souvent, quand elle ne déraille pas dans *Libé* sur le petit Grégory, Duras est déjà une pythie médiatique.

Ce jour de juillet, le réalisateur de radio Mehdi El Hadj monte les trois étages qui mènent à l'appartement de Duras. Accompagnant le directeur de *l'Autre journal*, Michel Butel, il est chargé de capter les conversations des deux vieux amis. L'affaire donnera un livre, *le Bureau de poste de la rue Dupin et autres entretiens* : un coup journalistique entré dans l'histoire de la littérature. La photographe Marie-Laure de Decker est là elle aussi, comme Yann Andréa, dernier amant de Duras. On arrose le tout avec une bouteille de Vittel – l'alcoolisme de Duras l'a déjà menée en cure.

Mehdi El Hadj se souvient de l'appartement douillet de l'écrivaine, le parquet qui grince et l'arrivée solitaire du Président dans cet immeuble tant fréquenté pendant la guerre : *«Je regarde par la fenêtre, il est 16 heures et je le vois remonter la rue Saint-Benoît, seul. Il croise un livreur de bouteilles de cola qui ne le reconnaît pas. Il monte, nous serre la main, ils s'installent, et les retrouvailles commencent. Ils se parlent comme s'ils s'étaient vus la veille.»*

Dans ces entretiens, ils évoqueront un épisode crucial : l'arrestation du «groupe de la rue Saint-Benoît» par la Gestapo, le 1er juin 1944. Prévenue par un traître, elle y a cueilli dans le QG de la rue Dupin de nombreux membres du groupe, dont Robert et Marie-Louise Antelme. Mitterrand aurait pu perdre la vie dans cette souricière. La scène est si rocambolesque que le récit qu'il en fait paraît irréel : *«La Gestapo arrive, se saisit de ceux qui sont là. Marie-Louise […]. Robert était là. Il y avait aussi Pol Pilven, peut-être Philippe… Il y avait aussi Jean Mugnier. […] Avant de monter, j'ai téléphoné depuis la poste de la rue Dupin, laquelle se trouve justement en bas de l'appartement. […] C'était une précaution habituelle qui s'est révélée ce jour-là utile. C'est Marie-Louise qui prend l'appareil. Je lui demande si tout va bien. […] Elle me dit : "Monsieur, vous vous êtes trompé de numéro." J'ai alors eu un réflexe tout à fait malencontreux : pensant que je m'étais en effet trompé, j'ai recomposé le numéro. Une seconde fois, d'une voix irritée, elle me dit : "Je vous ai déjà dit que vous vous êtes trompé." J'ai su plus tard qu'elle était là, au téléphone, avec l'agent de la Gestapo, revolver sorti, lui disant : "Dites-lui de venir." Non seulement elle ne m'a pas dit de venir, mais en me répétant que je m'étais trompé de numéro alors que j'avais cette fois la certitude de ne pas m'être trompé, elle m'a indiqué qu'il ne fallait pas que je vienne, et je ne suis pas venu.»*

Le coup de filet est monumental. Marie-Louise est déportée à Ravensbrück, Robert à Buchenwald. Elle ne reviendra pas. Quant à lui… Marguerite Duras a raconté l'histoire dans *la Douleur*. Un téléphone qui ne sonne pas. Se rendre au Lutetia, où affluaient les déportés, y chercher son époux, repartir seule. La fièvre qui vous saisit de longs jours. Mort ou vivant, comment savoir ? Jusqu'au jour où François Mitterrand le retrouve.

Presque de l'amour

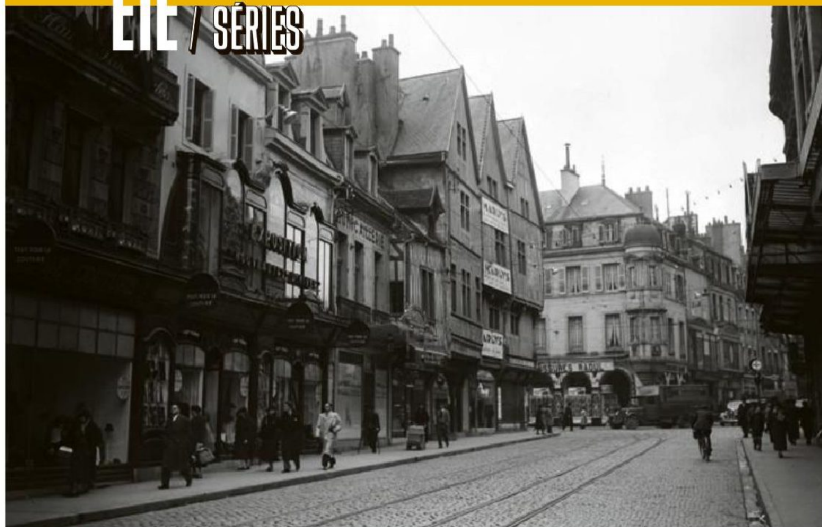
Ce 29 avril 1945, il est désigné par De Gaulle pour accompagner le général américain Lewis à l'ouverture des camps de Landsberg et de Dachau. Il évoquera à de nombreuses reprises ce cauchemar, ce cheminement entre les morts et les morts-vivants. *«Dachau… Un spectacle tragique et inoubliable […]. On circulait dans ce camp immense, témoins de scènes… Enjambant, dans une sorte de champ, de terrain vague, à l'intérieur du camp, des corps, beaucoup de morts et ceux qui mouraient qui étaient jetés là […]. On a entendu une voix, quelqu'un qui a dit : "François." […] On a fini par repérer celui qui avait appelé, mais nous ne l'avons pas reconnu. C'était Robert Antelme.»* Le hasard est extraordinaire. Mais l'homme est mourant. Il pèse 35 kilos. Mitterrand transportera un Antelme cadavérique jusqu'au 5, rue Saint-Benoît. La suite, elle l'écrit dans *la Douleur* : le retour du déporté réduit à une forme organique, qui avale de la bouillie et rejette aussitôt une merde bouillonnante, d'une couleur jamais vue, des défécations d'un autre monde. *«Je ne le reconnais pas,* écrit-elle. *Une fatigue surnaturelle se montre dans son sourire, celle d'être arrivé à vivre jusqu'à ce moment-ci. […] C'est un sourire de confusion. Il s'excuse d'en être là, réduit à ce déchet. Et puis le sourire s'évanouit. Et il redevient un inconnu.»* Si tout ceci est vrai, *la Douleur* réécrit beaucoup l'histoire. Duras a rédigé ce journal deux ans après les faits. Mitterrand dira que *«ce n'est pas le plus rigoureux de ses livres».* Pendant qu'elle écrit ses souvenirs, Antelme publie en 1947 l'un des plus grands textes sur la déportation : *l'Espèce humaine*.

Qui a donné à la Gestapo le groupe de la rue Saint-Benoît ? *«En 1988 ou 1989, Mitterrand m'a raconté qu'il savait qui avait trahi dans le groupe,* se souvient Laure Adler. *Un soir, dans les années 50, lors d'un cocktail chez Gallimard, avec Antelme et Mascolo, ils l'ont vu. Ils l'ont encerclé pour qu'il comprenne qu'ils savaient. Plus tard, le type est mort de sa belle mort. Mitterrand n'a pas voulu me dire qui c'était.»*

Dans cette amitié entre le président et l'écrivaine, il y a de l'estime. Presque de l'amour. Laure Adler se souvient de l'ivresse de Duras le 10 mai 1981 : *«Je l'ai croisée dans un café, par hasard, derrière la place de la République. J'ai dansé avec elle, elle répétait : "François Mitterrand est président de la République…"»* Mehdi El Hadj les a observés pendant ces entretiens : *«Elle le faisait rire par sa naïveté, parfois. Elle disait des choses comme : "Les immigrés, vous ne croyez pas qu'on pourrait leur donner un département ?" Avec tendresse, il la remettait à sa place. Ils se parlaient comme deux amis.»*

Les deux amis se sont éteints à deux mois d'intervalle, en 1996. Lui le 8 janvier, elle le 3 mars. A sa mort, elle est sortie de son silence de gisante pour lâcher cette phrase : *«J'embrasse François Mitterrand, encore et toujours.»*

(1) «Autour de Robert Antelme. Témoignages - Entretiens» dans *Lignes*, n° 21, 1994, éd. Hazan.



La rue de la Liberté, à Dijon, en novembre 1936. PHOTO KEYSTONE-FRANCE. GAMMA RAPHO



La Cité internationale de la gastronomie et du vin a ouvert en 2022. PHOTO ARNAUD FINISTRE

Dijon met du waouh dans son vin

La revanche d'une ville (7/7)

Longtemps délaissées, ces villes françaises ont réussi à changer d'image. Aujourd'hui, la cité bourguignonne, qui valorise son centre-ville et son patrimoine gastronomique.

Dijon, la puissante cité moyenâgeuse des ducs de Bourgogne devenue une ville austère de garnison au XX[e] siècle, a trouvé un nouveau souffle en l'espace d'un quart de siècle. *«A mon arrivée, il y a vingt-trois ans, c'était une cité très bien entretenue… mais sous cloche! J'ai vu cette ville changer profondément, devenir bien plus agréable et dynamique»*, raconte Patrice Bouillot, créateur de l'agence de communication dijonnaise La Plume et le Micro.

«Super centre». La population de la ville ne cesse de grimper: elle a gagné 4200 habitants entre 2015 et 2021 selon l'Insee, pour frôler la barre des 160000 habitants, et serait passée depuis à 162650 selon la mairie. Même constat pour l'architecte urbaniste Véronique Flurer, dijonnaise d'origine revenue de Paris en 2007 pour créer ici son agence Studio Mustard: *«Dijon était morose, sans confort ni urbanité. Elle s'est ouverte, est devenue conviviale et bien vivante»*, se félicite-t-elle, attablée à la terrasse d'un bar-restaurant de la charmante place des Cordeliers, bordée d'hôtels particuliers du XVII[e] siècle et récemment piétonnisée et arborée. La rénovation et la piétonnisation de ce centre-ville historique ont largement contribué à la mutation de Dijon. C'est l'un de ses points forts, confirme Claire Maire, médecin. Installée depuis 2011 dans l'agglomération, elle aime *«cette ville à taille humaine»* et en particulier son *«super centre»* où elle vient très régulièrement en famille: *«On fait tout à pied, à vélo, les enfants peuvent courir partout.»* Elle fréquente les restaurants de la vibrante place des Halles, les dizaines de rues piétonnes très commerçantes, le musée des Beaux-Arts tout juste rénové, le bel auditorium de l'Opéra de Dijon…

L'autre évolution marquante a été la création de deux lignes de tramway, entrées en service en 2012 et qui *«ont permis de réurbaniser et de redynamiser le centre et la périphérie de la ville»*, résume Véronique Flurer. François Rebsamen, ex-sénateur et ministre socialiste, à la tête de la ville et de l'agglomération depuis 2001, et son inamovible adjoint à l'urbanisme, Pierre Pribetich, ont en effet mis la construction et la rénovation de logements au centre de leur politique. L'essentiel de la création récente de logements a été fait *intra muros*, au nom de *«la recomposition de la ville sur elle-même»*, comme le précise Dijon Métropole, notamment sur les nombreux anciens sites militaires, désormais tous urbanisés. Vitrine de cette politique, le quartier Heudelet, totalement piétonnier et tout juste labélisé écoquartier, a été construit le long de l'une des lignes de tram, sur l'emprise d'une caserne construite en 1879 pour héberger le 26[e] régiment de dragons. Les murs d'enceintes sont tombés mais le bâtiment principal, rénové, est devenu le siège de la métropole, tandis que deux manèges préservés abritent la compagnie de théâtre de rue 26000 Couverts, des ateliers d'artistes, des bureaux… Sur les terrains libérés, 350 logements ont été construits, de petits immeubles aux nombreuses terrasses et balcons, séparés par des allées où prospèrent rosiers, lavandes et coquelicots.

Unesco. *«François Rebsamen cherche à positionner Dijon comme barycentre national entre Paris, Lyon et Strasbourg, et même en tant que métropole internationale»*, souligne Patrice Bouillot. La collectivité fait feu de tout bois, s'offrant pour 2024 le concours Miss France, le statut de ville étape du Tour de France et de la flamme olympique, sans oublier les championnats du monde… de pétanque et de MMA!

Son projet majeur reste cependant la Cité internationale de la gastronomie et du vin, ouverte en 2022, un vaste complexe construit sur le site de l'ancien hôpital. Il doit encore trouver sa place dans le cœur de Dijonnais et contribuer, grâce à de nouveaux quartiers à proximité qu'on espère un peu plus verts, à élargir le centre de la ville vers son entrée Sud, le canal de Bourgogne et la route qui file vers les grands vignobles, inscrits depuis 2015 au patrimoine mondial par l'Unesco.

Car le vin, pilier historique de sa prospérité, reste bien au cœur de la stratégie de Dijon: la puissante Organisation internationale de la vigne et du vin s'y installe cette année et y tiendra son prochain congrès mondial. Du pain bénit pour une collectivité engagée à marche forcée vers sa croissance, le développement du tourisme, de l'activité de congrès et de l'hôtellerie. Au risque de l'indigestion?

FRANÇOIS CARREL
Envoyé spécial à Dijon

Annonces légales

legales-libe@teamedia.fr 01 87 39 84 00

Libération est officiellement habilité pour l'année 2024 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements 75/93/94 pour le print. Et pour le digital 13/75/78/91/93/94. La tarification au caractère (espace inclus) des annonces judiciaires et légales est définie par l'arrêté du ministère de la Culture et la Communication du 19 novembre 2023. La tarification est la suivante pour les département d'habilitation de LIBERATION : Constitution de sociétés civiles et commerciales : tarif forfaitaire : Société anonyme (SA) 379€ HT - Société par actions simplifiée (SAS) 189€ HT - Société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) 135 € HT - Société en nom collectif (SNC) 210 € HT - Société à responsabilité limitée (SARL) 141 HT - Société à responsabilité limitée unipersonnelle (dite « entreprise unipersonnelle à responsabilité limitée », EURL) 118€ HT. Nomination des liquidateurs des sociétés civiles ou commerciales 210 € HT - CLOTURE de sociétés civiles ou commerciales : 106 € HT. LES TARIFS annonces légales au caractères (espace inclus) Hors constitutions et nominations des liquidateurs, clôtures : 75/94/93 (0,232 € HT).

75 PARIS

Divers société

CLÔTURE DE LIQUIDATION

Dénomination : FAMILY.
Forme : SCI société en liquidation.
Capital social : 1000 euros.
Siège social : 61 Rue DE LYON, 75012 PARIS 12.
953887585 RCS de Paris.
Aux termes de l'assemblée générale ordinaire en date du 30 juin 2024, les associés ont approuvé les comptes de liquidation, donné quitus au liquidateur Monsieur Israël JARMON demeurant 15, rue Alfassi, 4342408 RAANANA (ISRAEL) et prononcé la clôture de liquidation de la société.
La société sera radiée du RCS du PARIS.
Le liquidateur

DISSOLUTION ANTICIPÉE

Dénomination : FAMILY.
Forme : SCI société en liquidation.
Capital social : 1000 euros.
Siège social : 61 Rue DE LYON, 75012 PARIS 12.
953887585 RCS de Paris.
Aux termes de l'assemblée générale extraordinaire en date du 31 décembre 2023, les associés ont décidé la dissolution anticipée de la société à compter du 31 décembre 2023. Monsieur Israël JARMON, demeurant 15, rue Alfassi 4342408 RAANANA (ISRAEL) a été nommé liquidateur et lui a conféré les pouvoirs les plus étendus.
Le siège de la liquidation est au siège social, adresse où doit être envoyée la correspondance.
Pour avis.
Le liquidateur

92 HAUTS-DE-SEINE

Divers société

MAI

SASU au capital de 1500 € Siège social : 41B rue Jacoulet 92210 SAINT-CLOUD
RCS NANTERRE 821077146

Par décision de l'associé Unique du 21/08/2024 il a été décidé : d'approuver les comptes définitifs de la liquidation; de donner quitus au liquidateur, Mme CABATON Charlotte demeurant 41B rue Jacoulet 92210 SAINT-CLOUD pour sa gestion et décharge de son mandat; de prononcer la clôture des opérations de liquidation à compter du 21/08/2024 . Radiation au RCS de NANTERRE.

93 SEINE-SAINT-DENIS

Divers société

ATIG TERRASSEMENT

SASU au capital de 1000 € Siège social : 107 Route de Bondy 93600 AULNAY-SOUS-BOIS RCS BOBIGNY 823602693
Par décision de la gérance du 21/08/2024 , il a été décidé de transférer le siège social au 5 Chemin de la Dîme 95700 ROISSY-EN-FRANCE à compter du 21/08/2024 . Radiation au RCS de BOBIGNY et immatriculation au RCS de PONTOISE.

Répertoire

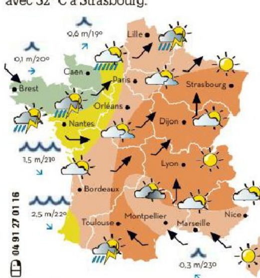
repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

SAMEDI 24

Le temps est encore calme et ensoleillé sur le flanc Est. De nouvelles pluies actives arrivent par la Bretagne avec du vent.
L'APRÈS-MIDI La perturbation progresse dans les terres, tandis que des orages préfrontaux se déclenchent à l'avant, entre le Sud-Ouest et les Ardennes. Encore très chaud et lourd à l'Est avec 32 °C à Strasbourg.

DIMANCHE 25

Temps encore pluvieux et instable sur la façade Est. Belle amélioration dans l'Ouest. Plus frais.
EN SOIRÉE Temps devenant calme et sec avec l'éloignement de la perturbation orageuse.



0,6 m/19° · 1 m/19° · 1,5 m/20° · 1,5 m/21° · 0,6 m/25°
Lille · Caen · Brest · Paris · Strasbourg · Orléans · Nantes · Dijon · Lyon · Bordeaux · Toulouse · Montpellier · Marseille · Nice

-10/0° | 1/5° | 6/10° | 11/15° | 16/20° | 21/25° | 26/30° | 31/35° | 36/40°

Soleil · Éclaircies · Nuageux · Pluie · Couvert · Orage · Pluie/neige · Neige

Agitée · Peu agitée · Calme · Fort · Modéré · Faible

la chaîne météo www.lachainemeteo.com vos prévisions gratuites à 15 jours

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	19	28	Lyon	17	31	Alger	23	33
Caen	18	24	Bordeaux	18	29	Berlin	18	31
Brest	17	19	Toulouse	22	34	Bruxelles	19	28
Nantes	19	23	Montpellier	21	28	Jérusalem	19	29
Paris	18	29	Marseille	21	29	Londres	15	16
Strasbourg	15	32	Nice	22	28	Madrid	23	35
Dijon	16	33	Ajaccio	20	29	New York	15	28

Chaque week-end, les premières pages d'un roman de la rentrée

«Les déménagements rajeunissent, comme les décisions»

I
RUE MARC-SÉGUIN

Depuis mars 2018, j'habite rue M.-S., dans le 18e arrondissement de Paris. Après le 10e arrondissement, si minéral, et la rue du Faubourg-Saint-Martin, où j'avais vécu quinze ans, j'éprouvai le besoin de déménager. J'avais envie de neuf, de nouveauté. Les déménagements rajeunissent, comme les décisions, pourtant je ne savais pas où je voulais vivre, dans ce Paris où j'ai toujours vécu. Sans attirance pour un quartier en particulier, je visitai donc un grand nombre d'appartements, des mois durant. Je me rappelais un ami qui avait acheté le premier appartement qu'il avait vu, à l'étonnement de l'agent immobilier qui connaît le caractère aléatoire de la pierre humaine. Pour ma part, j'ai visité 72 appartements avant de me fixer sur celui que j'habite et où j'écris ces lignes. Le chiffre 72 paraîtra sans doute disproportionné à la plupart des gens qui, comme l'ami que je viens d'évoquer, se décident vite en ce domaine; mais je garde un sens de l'idéal qui me coûte. Au cours de mes plongées dans divers coins de Paris (hors le 10e, que j'avais épuisé) je trouvais toujours un détail qui freinait mon élan. *Que choisir?* est le nom d'un magazine, c'était devenu la devise provisoire de ma vie. Les agents immobiliers me relançaient, je ne donnais pas suite. Parfois, je visitais un appartement, dépourvu de toute envie réelle de l'habiter, pour le simple plaisir de voir des lieux neufs, d'imaginer d'autres existences, sous l'œil soupçonneux d'un homme en costume gris qui me voyait dire «non» au bout de quelques minutes, sinon de quelques secondes. Puis, un beau jour, à la faveur d'une erreur de rendez-vous dans un immeuble de grande hauteur, les choses prirent une autre tournure; j'avais passé ma vie dans des immeubles anciens, et pour la première fois l'idée d'habiter dans du moderne me séduisit. Vivre dans un immeuble des années 70, ceux dont j'avais souvent fustigé la laideur dans mon livre sur le 10e arrondissement, où la rubrique *AFS (à faire sauter)* frappait avec trop de complaisance les immeubles nés, comme moi, dans ces années du modernisme triomphant, m'apparut soudain comme une conquête sur mon préjugé. Je fus saisi par la clarté de ces volumes qui résonnait avec mon désir d'espace. Le Corbusier n'avait-il pas décrit la devise de l'avenir mental et architectural *soleil/espace/lumière*? Moi aussi j'avais besoin, comme tout le monde, de perspectives nouvelles. A peu près au milieu du gué de mes visites, je décidai de me fixer exclusivement sur des appartements construits entre 1950 et 1980. J'avais changé d'avis, une attitude mentale qui me correspond et fait souvent du bien.

Le désir de changement me poussait à partir du centre ancien du vieux Paris, que je connaissais trop bien. Si je devais m'installer dans du neuf, ou plutôt du semi-récent, pour employer le langage de la profession de marchand de biens, autant faire coup double et découvrir les régions du Nord de Paris.
Je m'installai donc dans un 18e arrondissement entièrement vierge pour moi, à Marx-Dormoy.

Le désir de changement me poussait à partir du centre ancien du vieux Paris, que je connaissais trop bien. Si je devais m'installer dans du neuf, ou plutôt du semi-récent, pour employer le langage de la profession de marchand de biens, autant faire coup double et découvrir les régions du Nord de Paris. Je m'installai donc dans un 18e arrondissement entièrement vierge pour moi, à Marx-Dormoy, dans le quartier de La Chapelle; je connaissais



PARIS. MUSÉE DU XXIe SIÈCLE. LE DIXIÈME-HUITIÈME ARRONDISSEMENT
THOMAS CLERC

Les Editions de Minuit, 624 pp., 25 € (ebook : 17,99 €). En librairie le 29 août.

Longtemps, pendant quinze ans, Thomas Clerc a habité le Xe arrondissement, qu'il a quadrillé avec *Musée du XXIe siècle. Le Dixième Arrondissement*, publié en 2007 (Gallimard «L'Arbalète»). L'écrivain avait même le projet fou d'arpenter tout Paris, quartier par quartier, comme un prisme de description de la ville. En 2018, il a déménagé pour le Nord, à Max-Dormoy, dans le XVIIIe, territoire vierge à explorer dans des déambulations méthodiques. Retour aux sources, à l'enfance : ses grands-parents ont vécu rue Ramey. Le Xe compte 155 rues, squares, places, avenues, cités, jardins, villas, boulevards, impasses et passages, le XVIIIe 425. Le voyage en sa compagnie ressemble à une épopée, d'abord son quartier, puis La Goutte d'or, Clignancourt et Montmartre, les Grandes-Carrières. Thomas Clerc invoque les immeubles et leurs architectes, pousse les portes, interpelle les habitants… Un portrait minutieux et sur le vif. **F. Rl**

en revanche, depuis mon enfance, le 18e de Clignancourt, mes grands-parents Clerc ayant vécu rue Ramey de 1939 à 1990. Je n'ignorais pas les connotations de pauvreté, de saleté voire d'insécurité attachées à La Chapelle, mais je ne m'en souciais pas, *a fortiori* lorsqu'elles se trouvaient colportées par des gens qui n'y avaient jamais mis les pieds et qui habitaient sur la rive gauche ou dans les quartiers branchés ou bourgeois que j'avais connus et que je souhaitais quitter. Je dirais même que ces aspects de pauvreté, de saleté, de danger, m'attiraient parce que j'aime le côté louche des choses. Par une obstination caractéristique des natifs du signe du Taureau (qu'on veuille bien excuser cette croyance absurde qui recèle peut-être un fond de vérité), je m'accrochai à cette idée de fuite vers le Nord, que parmi mes proches on accueillit avec scepticisme – comme si l'on savait ce qui nous pousse à changer de territoire. Je fus converti à la beauté locale un soir de printemps, sur le pont Riquet, qui surplombe majestueusement les voies ferrées, à cet endroit extrêmement larges, et donne le sentiment exact d'un avenir et d'une amplitude qui n'existe guère à Paris, ville fermée, dense et resserrée sur elle-même. A travers le fin grillage du pont qui relie le 18e au 19e arrondissement, mon regard scrutait les rails qui mènent de la prose à la poésie, et du XXe au XXIe siècle. Il était sept heures du soir. Le bleu pétrole du ciel, un vent fort, un air de grand large, presque maritime, s'empara de moi, sensation qu'il est aisé de se procurer en faisant l'expérience de cette traversée. Je fermai les yeux, et après une parenthèse de quelques mois dans le 14e arrondissement, je me retrouvais dans un territoire nouveau. Je respirais.

De la RUE MARC-SÉGUIN (405 × 12 m), le magnifique *Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet m'apprend qu'elle s'appela autrefois *rue des Francs Bourgeois*, puis *rue du Four* – on est pourtant loin du Marais ou de Saint-Germain-des-Prés. Les rues changent de noms ; on se contente de changer de rues. Celles et ceux qui changent de nom sont plus radicaux que nous. *Vie antérieure* : ma mère, Jacqueline Bovar, changea, elle, de prénom : elle décida, en 1972, après sa séparation d'avec mon père, qui l'appelait *Jacquie*, de se faire appeler *Barbara*. Ma mère eut donc trois prénoms, en plus de «maman». *Signe* : le quartier de La Chapelle est le 72e de Paris. La rue Marc-Séguin est elle-même composée de trois tronçons ; le premier part de la rue Cugnot jusqu'à la rue Pajol ; le dernier va de l'Evangile à La Chapelle, et celui du milieu, le mien, de Pajol à l'Evangile. Je me poste, pour commencer, à 320 pas de chez moi, devant l'immeuble du 1. *Esthétique matérielle* : deux plaques de rue sont posées sur la façade ; la plus haute est la plus ancienne, elle est légèrement brisée, la fente passant au milieu du U de «rue» et du S de «Séguin» ; la moderne, au-dessous, en tôle émaillée, n'apporte pas d'information neuve ; aucune des deux n'est surmontée du «18e arrondissement», peut-être parce que le 18e arrondissement n'existe pas encore. Avant la construction des immeubles de la rue Cugnot, circa 1990, le bout de ma rue donnait sur le chemin de fer. De la rue au rail, on devait avoir la sensation d'une fuite possible. *Bande-son* : j'entends depuis ma chambre le bruit des trains qui ralentissent. Quel impact sur les rêves ? Un gros chantier frappe, du 3 au 9, le foyer africain qui fait honte quand on passe devant, avec sa façade saumon périmé et ses 150 fenêtres grillagées contre lesquelles s'empilent des balais-serpillières. Ce foyer, où des Maliens vivent à plusieurs dans chaque chambre, est actuellement divisé en deux parties : l'ancienne, vétuste, vit ses derniers moments ; la nouvelle, en briques blanches, est une *BAC (belle architecture contemporaine)* flambante. La collocation des deux corps de bâtiment crée un contraste éloquent ; entre celui qui va mourir et celui qui vient de naître, je prends le parti, comme tout le monde, de celui qui vient de naître. *Mystère social* : le matin, de mon balcon, il m'arrive de voir sortir du foyer, très tôt, les travailleurs africains qui se dirigent vers les beaux quartiers où ils sont gardiens, plongeurs, cuisiniers, ouvriers de la France. *Archive* : je regarde la page *Marc Séguin* de l'Annuaire 1978 que j'ai trouvé au marché aux puces de la porte de Clignancourt ; au 3-9, à l'époque s'élevait la société *Méditerranée Transports*. *Titre : le Cercueil marin*. Transfigurée, refaite, la «résidence sociale» rend à ces Africains un

Bande-son : j'entends depuis ma chambre le bruit des trains qui ralentissent. Quel impact sur les rêves ? Un gros chantier frappe, du 3 au 9, le foyer africain qui fait honte quand on passe devant, avec sa façade saumon périmé et ses 150 fenêtres grillagées contre lesquelles s'empilent des balais-serpillières.

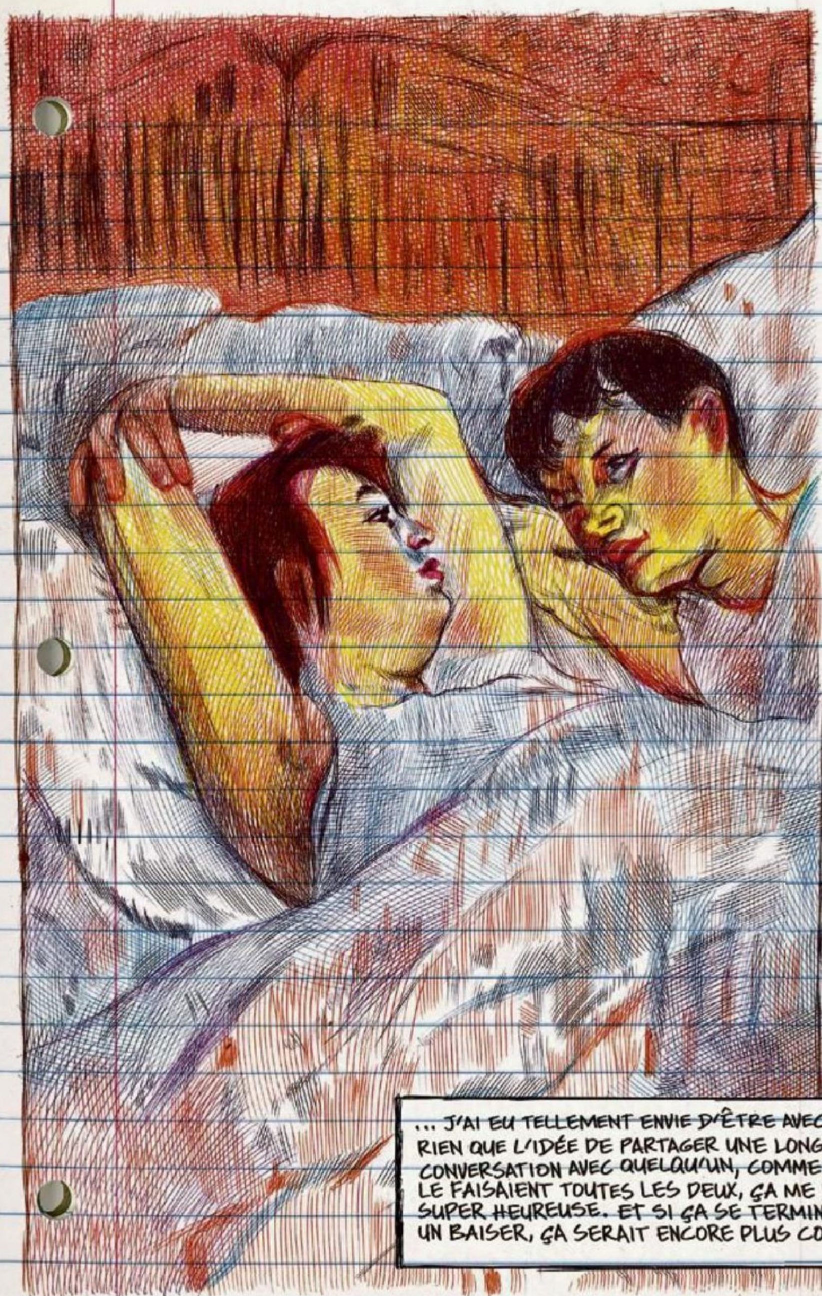
peu de la dignité qui n'est pas la couleur favorite de notre époque. *Contact* : j'avise un homme en boubou assis sur une borne ; il me dit qu'il apprécie la nouvelle résidence, où il n'habite pas ; il est peu loquace, *«je ne fais pas de politique»*, dit-il quand je lui demande maladroitement ce qu'il pense de la situation au Mali. Je vois que je n'arriverai pas à le faire parler. Je quitte les lieux construits par ADOMA et surveillés par PRODOMO. Au croisement de la rue Pajol, on peut contempler mon immeuble qui fait l'angle ; je vérifie que mon double ne me regarde pas du haut de mon balcon. *Méthode* : que veut dire exactement *écrire en surplomb* ? Ça commence à partir de quel étage ? Au 15, un bel immeuble années 30, en diagonale au mien, exsude son style colonial-moderne. *Visite d'appartement* : par un hasard géographique, c'est ici que j'ai visité mon premier appartement lorsque j'ai entamé mes recherches immobilières ; je n'avais pourtant pas l'intention de m'installer dans ce quartier mais j'étais attiré par l'architecture «paquebot» de cet immeuble classé, et la modicité relative du prix proposé (500 000 euros pour 90 mètres carrés, soyons précis). *Montmartre du crime* : j'ignorais qu'il avait reçu la visite, en 1984, de Thierry Paulin, qui y assassina la pauvre madame Benaïm, dans cette suite de meurtres perpétrés pour la plupart d'entre eux dans le 18e arrondissement. Je traverse ce croisement Marc-Séguin /Pajol que *le Parisien* du 31 octobre 2018 décrivait comme une *«zone de non-droit»* ; je laisse un peu patienter le lecteur à cet endroit, ou bien je l'invite à se rendre directement rue Pajol. *Méthode* : vous faites un montage, un découpage, ou un reportage ? Au 14-16, l'immeuble où j'habite, résidence construite en 1972, l'année de la ruine de mon père, s'élève dans un style qui me séduisit tout de suite, mais qui séduit rarement, il faut bien le dire, les spécialistes et/ou les visiteurs·ses confronté·es à cette façade de crépi grisâtre, ces balcons filants marrons et ce tablier simple pourvu de fenêtres que l'on n'ose pas appeler «baies vitrées». *Mobilier de norme* : le conseil syndical a, contrairement à mon avis, modifié l'entrée de l'immeuble pour empêcher que des garçons s'installent sur le rebord extérieur qui prolongeait en saillie l'entrée vitrée. Il n'y a plus la place pour une fesse humaine mais pour des canettes de bière. Ce jour, tout est calme et j'avance avec énergie dans cette rue pleine d'un soleil septembral qui chauffe encore bien fort. Nous passons devant l'imprimerie BAF, au 22, où j'ai fait réaliser mon affiche «Casablanca», que je produirai en temps voulu. En face, un énorme parking sert d'entrepôt arrière au supermarché chinois de la rue de l'Evangile. *Figures locales* : tous les soirs, des grappes humaines s'agglutinent autour des containers, chargeant dans leurs cabas les invendus, les produits périmés, les fruits et légumes défraîchis du jour, dans une espèce de marché parallèle. *Image mentale* : *les Glaneurs et la Glaneuse*, Agnès Varda (1985). *Scène* : un postérieur remue le fond de l'énorme container et sort enfin pour exhiber une salade. Si on tournait cette scène, on pourrait mettre l'accent soit sur la misère, soit sur l'habileté du chiffonnier, récompensé par son geste.

Lire aussi notre rencontre avec Thomas Clerc, pages 20-21

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres Tome 2

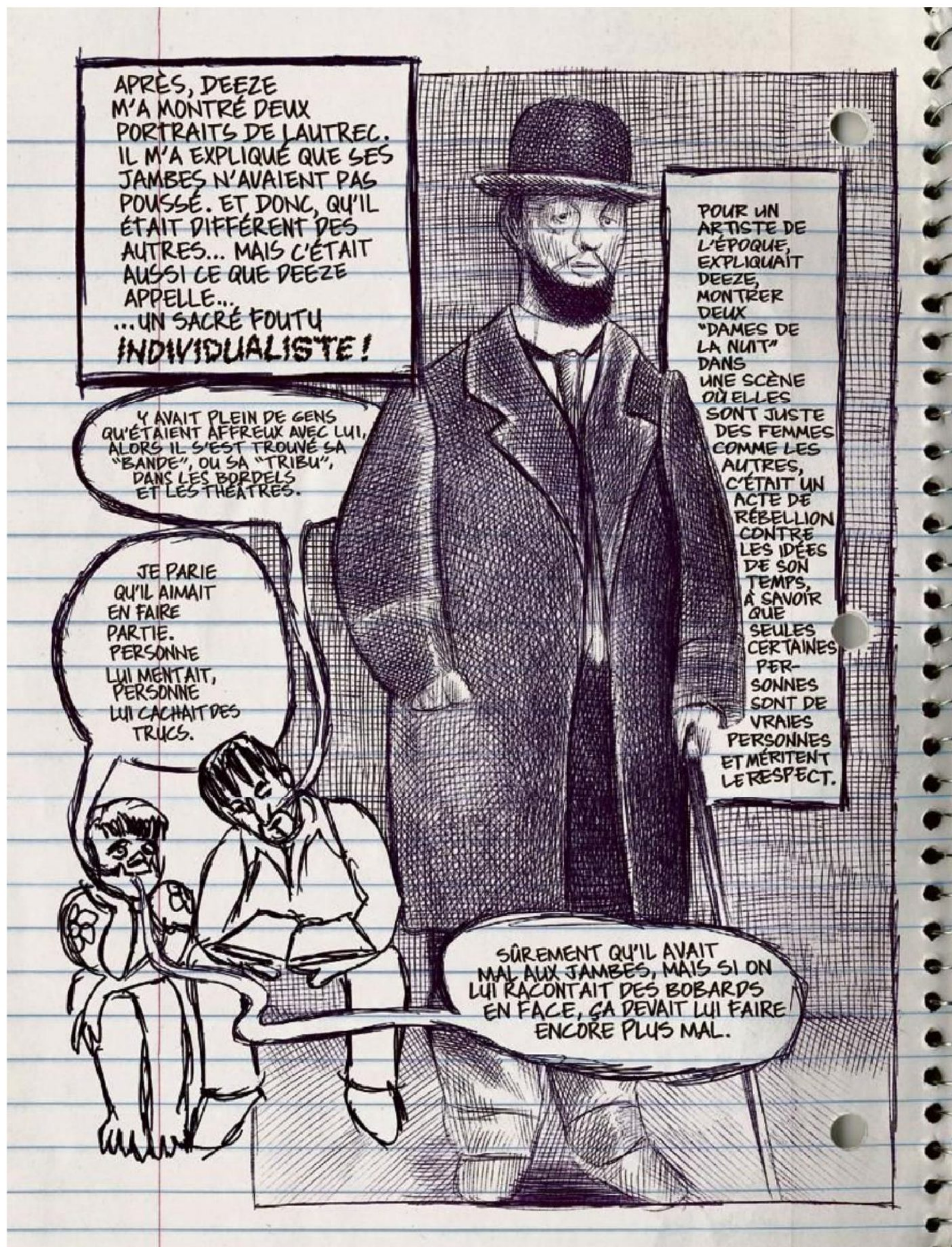
Par Emil Ferris éditions Monsieur Toussaint Louverture




… J'AI EU TELLEMENT ENVIE D'ÊTRE AVEC ELLES. RIEN QUE L'IDÉE DE PARTAGER UNE LONGUE CONVERSATION AVEC QUELQU'UN, COMME ELLES LE FAISAIENT TOUTES LES DEUX, ÇA ME RENDAIT SUPER HEUREUSE. ET SI ÇA SE TERMINAIT PAR UN BAISER, ÇA SERAIT ENCORE PLUS COOL.

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres Tome 2

Par Emil Ferris éditions Monsieur Toussaint Louverture



EH BEN, KARE, ÇA C'EST UNE SACRÉE INFO SUR TOULOUSE-LAUTREC.

DEEZE, À CHAQUE FOIS QUE TOI ET M'MAN VOUS ME MENTIEZ EN CROYANT ME PROTÉGER, MOI, J'ME SENTAIS **SEULE** ET COMME SI ON ME CACHAIT DES CHOSES IMPORTANTES PARCE QUE J'ÉTAIS TROP PETITE POUR LES SAISIR.

ÉCOUTE, KAREN. T'AS RAISON. C'EST MOI TA TRIBU, ET TU MÉRITES QUE JE SOIS HONNÊTE AVEC TOI.

ALORS JE LUI AI FAIT UN CÂLIN, ET CETTE ODEUR DE PIZZA DANS SES CHEVEUX, ÇA M'A DONNÉ FAIM, ET QUAND JE LE LUI AI DIT, IL M'A RÉPONDU : "ALLONS MANGER UN MORCEAU." MA TROISIÈME PHRASE PRÉFÉRÉE AU MONDE. IL M'A AUSSI DIT QU'IL AVAIT PEUT-ÊTRE UN TRUC À ME MONTRER...



Moi, ce que j'aime, c'est les monstres, tome 2, est la conclusion du journal graphique fictif d'une jeune fille de 10 ans, Karen Reyes, qui tente d'élucider le meurtre de sa bien-aimée et énigmatique voisine du dessus, Anka Silverberg, une survivante de l'Holocauste. Dans ce deuxième livre, les sombres mystères du passé et du présent continuent d'abonder au cours de l'été 1968, tumultueux et violent, à Chicago.

EMIL FERRIS
MOI CE QUE J'AIME C'EST LES MONSTRES tome 2, Monsieur Toussaint Louverture, à paraître en novembre.

LE PUZZLE DE COCO





Règlement complet sur Libération.fr ou en flashant ce QR code.

L'Assemblage estival

Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle. A gagner: un dessin original et dédicacé de Coco (10 gagnants tirés au sort). A renvoyer à: Libération – Puzzle 2024 – 113 avenue de Choisy – 75 013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

Les mots de la fin

Par **FABRICE DROUZY**

Quel classique de la littérature s'achève ainsi…

1 ***«Trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.»***

A *Le Rouge et le Noir* de Stendhal.
B *Eugénie Grandet* d'Honoré de Balzac.
C *Madame Bovary* de Gustave Flaubert.
D *Nana* d'Emile Zola.

2 ***«Il était ridé, sa peau était desséchée et son visage repoussant. Ce n'est que lorsqu'ils eurent examiné ses bagues qu'ils le reconnurent.»***

A *La Peau de chagrin* d'Honoré de Balzac.
B *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde.
C *Faust* de Goethe.
D *Les Possédés* de Dostoïevski.

3 ***«Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts.»***

A *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand.
B *Les Mémoires* de Mirabeau.
C *Les mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar.
D *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Beauvoir.

4 ***«Elle riait seule comme une bienheureuse. Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard.»***

A *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan.
B *La Place de l'Etoile* de Patrick Modiano.
C *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère.
D *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac.

5 ***«Il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.»***

A *La Condition humaine* d'André Malraux.
B *L'Etranger* de Camus.
C *Aurélien* de Louis Aragon.
D *Le Cheval blanc* d'Elsa Triolet.

6 ***«Dire que j'ai gâché des années de ma vie […] pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre!»***

A *La Chartreuse de Parme* de Stendhal.
B *Un amour de Swann* de Marcel Proust.
C *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos.
D *Cinquante Nuances de Grey* d'E. L. James.

7 ***«Il venait, en chantant, onze petites filles aveugles de l'orphelinat de Jules l'Apostolique.»***

A *Enfance* de Nathalie Sarraute.
B *Le Blé en herbe* de Colette.
C *L'Ecume des jours* de Boris Vian.

8 ***«Je sentis que je l'en aimais davantage. Alors, je chantai la farandole, et je me mis à danser au soleil.»***

A *Aurélien* d'Aragon.
B *Les Enfants terribles* de Jean Cocteau.
C *Une vie* de Maupassant.
D *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol.

9 ***«Au secours! Il y a un tigre sur le piano!»***

A *Dialogues de bêtes* de Colette.
B *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling.
C *Le Lion* de Joseph Kessel.
D *La Ferme des animaux* de George Orwell.

Réponses: 1-A; 2-B; 3-C; 4-D; 5-B; 6-B; 7-C; 8-D; 9-A.

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, un roman paru en 1977 sur un quinquagénaire qui, à l'ombre des îles sauvages grecques, se noie dans ses souvenirs d'amours de jeunesse.

Quelque part sur la mer Egée, un *«homme qui flotte»* (ce sont les premières lignes de ce roman de Christine de Rivoyre paru en 1977). Pour deux raisons. L'une évidente, il est sur un bateau avec sa compagne Clara, directrice d'un grand journal de mode – des vacances luxueuses et sans histoire sur un yacht de location sous le soleil brûlant de la Méditerranée. L'autre raison: ce bientôt quinquagénaire mal dans sa peau se noie dans ses souvenirs en repensant à son grand amour de jeunesse, Alison, rencontrée il y plus de vingt ans sur une autre plage, aux Etats-Unis, et perdue de vue depuis des années. Une rencontre à Epidaure avec une toute jeune Américaine va soudain lui redonner goût à la vie et l'impression de retrouver ses vingt ans.

Un *«voyage à l'envers»* donc, subtil et attachant, infiniment sensuel avec ses descriptions de la Grèce et de ses îles sauvages; à découvrir très tôt sur une plage estivale en s'identifiant au héros jeune; à relire régulièrement, avec un sourire nostalgique, pour voir le temps qui passe; et à garder dans un coin de sa bibliothèque pour une ultime lecture, la cinquantaine venue, à la recherche du temps perdu et des jeunes filles en fleurs. En mâchonnant un brin de thym et en regardant au loin *«la brume sur l'île comme une grappe de lilas et, dans l'eau bleu Waterman, le souvenir d'un bateau noir aux voiles rousses»*.

FABRICE DROUZY

CHRISTINE DE RIVOYRE
LE VOYAGE À L'ENVERS
Livre de poche, 222 pp., à partir d'1,50 €

LE CHIFFRE À LA CON

28 pays possèdent un drapeau bleu blanc rouge

Parmi eux, dix ont la même proportion de bleu, de blanc et de rouge.

Source: Ferdio

Australie
Cambodge
Chili
Corée du Nord
Costa Rica
Croatie
Cuba
Etats-Unis
France
Haïti
Islande
Laos
Liberia
Luxembourg
Népal
Norvège
Nouvelle-Zélande
Panama
Paraguay
Pays-Bas
République dominicaine
Royaume-Uni
Russie
Samoa
Slovaquie
Slovénie
Tchéquie
Thaïlande

MICHEL BECQUEMBOIS, ALICE CLAIR, JULIEN GUILLOT, LÉO PICO ET VALENTIN STOQUER